

V I E
DE
FREDERIC II,
ROI DE PRUSSE.

Accompagnée d'un grand nombre de Remarques,
Pièces justificatives & Anecdotes , dont la
plupart n'ont point encore été publiées.

TOME II.

ANNÉES 1756 à 1763.



A STRASBOURG 1787

Chez J. G. TREUTTEL , LIBRAIRE.
A PARIS, chez les principaux LIBRAIRES.
A GENÈVE, chez BARDE, MANGET & Comp.

Avec Approbation & privilège du Roi.

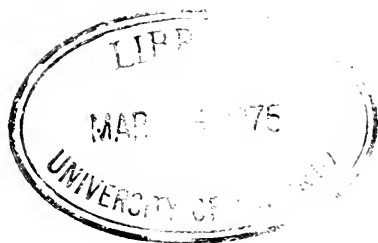
17

4 4

VS

1787

52



CINQUIÈME PÉRIODE.

depuis le commencement de la guerre
de sept ans , jusqu'à
la paix de H U B E R T S B O U R G .

I 7 5 6 - I 7 6 3.

L'ANNÉE 1756 est célèbre dans l'histoire de Prusse, par le commencement d'une guerre où un grand nombre d'ennemis ligués contre cette puissance, ébranlèrent ses fondements, & dont elle sortit cependant couverte de gloire, après sept ans de travaux & de combats.

AVANT que de passer au commencement de cette guerre fameuse, donnons une idée des négociations qui y ont rapport.

AU commencement de cette année, le duc de Nivernois vint à Berlin, en qualité d'ambassadeur extraordinaire de la cour de France. Il était chargé d'empêcher Frédéric de s'allier avec l'Angleterre, & il voulait négocier une

alliance entre ce prince & la France. Il ne fut point écouté ; & on continua les négociations avec l'Angleterre. Le traité fut conclu à Londres (1). Les deux puissances paraissaient n'avoir d'autre intention que de conserver la paix en Allemagne , & de s'opposer aux troupes étrangères qui voudraient entrer dans l'Empire. (2)

DE cette manière , la France perdit l'espérance de voir la Prusse se ranger de son côté, ou prendre le parti de la neutralité. Elle se voyait arrêtée dans le projet de rendre l'Allemagne le théâtre de la guerre , & d'attaquer l'Angleterre dans l'électorat de Hanovre. Dans cette situation, elle conclut avec l'Impératrice-Reine un traité de neutralité & de défense réciproque. Il fut signé à Versailles le 1 mai 1756. L'Impératrice-Reine y promettait de ne point prendre part à la guerre de la France & de l'Angleterre ; mais le traité portait que les deux puissances contractantes, se garantiraient mutuellement leurs possessions en Europe , & qu'elles fourniraient 24,000 hommes de troupes auxiliaires contre ceux qui voudraient les attaquer. Par ce moyen, la France se procurait un allié puissant en Allemagne ; & l'Impératrice-

Reine qui ne pouvait attendre aucun secours de l'Angleterre pour exécuter ses projets contre la Prusse, se lia volontiers avec la France, parce qu'elle s'assurait par là un secours considérable, & qu'elle espérait, par l'influence de cette puissance, pouvoir engager les Suédois à s'allier avec elle, contre la Prusse.

LE Roi de Prusse qui était informé de tout, fit quelques négociations pour prévenir les desseins secrets de ses ennemis; & travailla aussi de même que les autres puissances, à se mettre en état de repousser la force par la force.

IL savait que les cours de Vienne, de Pétersbourg & de Saxe avaient formé le projet de le détruire, il avait découvert par hazard & par la trahison d'un secrétaire Saxon que ces trois cours, aussitôt après la paix de Dresde (1746) avaient conclu un traité d'alliance & de partage éventuel de ses états en cas de guerre. Depuis 1753 jusqu'en 1756, il recevait tous les jours de poste des copies de toutes les dépêches de la cour de Saxe, & il ne pouvait plus douter que ces trois cours, ne travaillassent à amener la guerre.

AYANT appris au mois de juin que les armemens de la Russie en Livonie devenaient très-

férieux , il envoya dans la basse-Poméranie 7 bataillons avec un régiment de dragons & de hofards , dans le deffein de renforcer les troupes pruffiennes qui fe trouvaient déjà dans cette province. Bientôt après , ayant appris que la cour de Vienne , à la fuite de fon traité avec l'Angleterre , fe fait des armemens & des préparatifs de guerre confidérables en Bohême , fur les frontières de la Siléfie , & dans tous fes états héréditaires , il fit demander amicalement à la cour de Vienne fi ces préparatifs le regardaient ? (3) L'Impératrice-Reine répondit que dans les circonftances actuelles , elle avait jugé à propos de faire faire quelques préparatifs de guerre pour fa défenfe & celle de fes alliés ; ce qui ne pouvait tourner au préjudice de perfonne. Une réponfe fi vague ne pouvait fatisfaire le Roi. Il déclara qu'il était inftruit que les cours de Vienne & de Pétersbourg avaient formé le projet de l'attaquer , & demanda une réponfe claire & précife , par laquelle l'Impératrice déclarerait qu'elle ne voulait l'attaquer ni dans l'année 1756 , ni dans la fuivante. Il ajoutait qu'il regarderait toute réponfe équivoque comme une déclaration de guerre. Alors on lui répondit que la cour de

Prusse avait commencée à faire les préparatifs & les armemens , qu'il n'existait entre l'Impératrice-Reine & l'Impératrice de Russie , aucune alliance contre le Roi de Prusse ; & qu'en conséquence on ne pouvait imputer à l'Impératrice-Reine les fâcheux événemens que le Roi paroissait craindre. Frédéric fit encore une nouvelle démarche pour engager la cour de Vienne à la paix ; & lorsque ses troupes furent entrées en Saxe, il fit déclarer à Vienne, qu'il les retirerait & mettrait tout dans le premier état, si l'Impératrice voulait seulement lui donner l'assurance qu'il avait demandée dans sa déclaration précédente. Cette démarche n'eut pas plus de succès que les précédentes.

ALORS toutes les négociations furent rompues ; & les envoyés des deux cours se retirèrent chez eux chacun de son côté. (4)

BIENTOT après parut un rescript circulaire de la cour Impériale, où il était question des armemens du Roi de Prusse au milieu de la paix ; & où on assurait que l'alliance conclue avec la France , ne contenait aucun article secret qui eût rapport à des changemens dans la religion , à l'oppression de la religion Protestante en Allemagne , ou qui tendit à porter

atteinte à la liberté de l'Empire au sujet de l'élection d'un roi des Romains. Frédéric publia aussi de son côté un écrit de la même nature, (5) où il prouvait que la cour Impériale avait commencé les armemens , & lui reprochait d'avoir refusé de s'expliquer amicalement sur le but de ces préparatifs.

TOUTES ces négociations de la part du Roi, lui laissaient toujours le tems de se préparer. En pressant la cour de Vienne de s'expliquer, il espérait ou de dissiper l'alliance formée contre lui, ou du moins d'acquérir sur ses opérations des lumières qui le dirigeraient dans la manière de les prévenir. La conduite de la cour de Vienne justifiait assez ses craintes. La situation des états Prussiens fait aux souverains de cette monarchie , une loi indispensable de n'attendre jamais l'ennemi dans leur pays. Frédéric sentait la vérité de ce principe ; & l'expérience lui avait appris combien il pouvait lui être avantageux. L'incendie était inévitable , Frédéric crut gagner beaucoup en l'allumant lui-même dans un pays éloigné de ses états , & en forçant à la défense, un ennemi qui se préparait à l'attaquer. La guerre fut résolue. (6)

VERS la fin du mois d'août , les troupes prussiennes se mirent en mouvement. Un corps commandé par le Feld-maréchal de Lewald, resta en Prusse, pour s'opposer à l'armée Russe. On ne laissa que quelques régiments dans l'Ost-Frise & la Westphalie , parce que le Roi prévoyait, qu'au milieu du grand nombre d'ennemis qu'il avait à combattre, il lui serait impossible de défendre ces provinces éloignées contre les forces de la France. La Poméranie ne fut gardée de même que par un petit nombre de troupes, parce qu'alors on craignait peu les Suédois.

40,000 hommes divisés en 3 différens corps, entrèrent en Saxe ; le premier qui formait l'aile droite , était commandé par le duc Ferdinand de Brunswic. Il s'avança du duché de Magdebourg par Halle , Leipzic , Borna , Chemnitz , Freiberg , Dippolswalde , & se rendit à Dresde où était le rendez-vous général de l'armée. Le second qui formait le milieu était commandé par le Roi lui-même. Il prit sa route le long de la rive gauche de l'Elbe , passa par Wittenberg , Torgau & Meissen, d'où il se rendit à Dresde par Kesselsdorf. Le troisième qui formait l'aile gauche s'avança sous les ordres du

duc de Bevern , des environs de Francfort sur l'Oder , par Elsterwerda , Bautzen , Stolpe & Lohmen ; & vint camper vis-à-vis de Pirna , sur la rive droite de l'Elbe. Le 6 septembre toute l'armée prussienne était rassemblée dans le voisinage de Dresde.

La Saxe avait à peine 15,000 hommes pour sa défense ; & cette faible armée n'était pas encore assemblée. Dresde était sans garnison. A la nouvelle de l'irruption des Prussiens , Auguste avait rassemblé toutes les troupes saxonnes , & s'était campé avec elles près de Pirna sur l'Elbe , entre les forteresses de Königsstein & de Sonnenstein. La Saxe fut fournie sans coup férir , Dresde ouvrit ses portes. Frédéric avait dessein de forcer le Roi de Pologne à se joindre à lui , pour attaquer la Bohême ; ou du moins , en cas de refus , il se ménageait un prétexte pour garder la Saxe. Une autre intention dirigea les arrangements de cette campagne. On voulait fouiller dans les archives de Dresde , & on espérait y trouver des pièces propres à justifier la conduite du Roi. En effet, Frédéric ne fut pas plutôt entré dans la ville , qu'il demanda les clefs du cabinet & des archives. On refusa de les lui remettre. La Reine

de Pologne , fille de l'Empereur Joseph , se mit elle-même devant les portes pour empêcher de les enfoncer ; & on fut obligé d'user de violence , pour la faire retirer.

ON ouvrit le cabinet & les archives , & Frédéric y trouva des preuves de la défiance que sa puissance avait fait naître dans l'esprit de ses voisins. La cour de Prusse cita dans ses manifestes plusieurs lettres par lesquelles la cour de Saxe avait déclaré qu'elle était prête d'accéder à l'alliance de Pétersbourg , contre la Prusse ; *pourvu que l'on voulût fixer la part qu'elle aurait à la conquête des états prussiens , aux prisonniers & au butin.* (7) Cependant , selon ces mêmes lettres , au mois de juin 1756 , la Saxe n'avait pas encore accédé à cette alliance. Ce pays , pour ainsi dire , sans défense , avait cru le danger plus éloigné qu'il ne l'était en effet. La plus grande faute que l'on puisse faire , dans l'administration actuelle , c'est de n'être pas toujours préparé à la défense. La Saxe était épuisée. Un Electeur revêtu de la dignité royale , tirait sans cesse de cette province de quoi soutenir un luxe & une magnificence excessives ; & le désordre des finances achevait de perdre ce malheureux pays. La Saxe n'avait plus ni

argent , ni troupes , ni forteresses. On avait oublié l'art militaire , pour ne songer qu'à la pompe & aux plaisirs. (8)

CETTE prise de possession de la Saxe ne fut point appelée attaque , irruption , invasion , conquête ; mais seulement *dépôt* pour la sûreté des états du Brandebourg. Le Roi laissa à la plume de ses ministres le soin de justifier cette démarche aux yeux de l'univers , & il se trouva des gens qui s'épuisèrent en vains raisonnemens pour prouver que ce n'était point une violence , & qui crurent avoir démontré que la Saxe avait formé des projets terribles pour attaquer la Prusse , tandis qu'elle n'avait pas encore songé seulement à sa propre défense. La vraie philosophie méprise ces vains raisonnemens ; mais malheureusement pour l'humanité , la politique les adopte. Le Roi de Prusse ne se fondait que sur des conjectures. On ne rougit pas de dire , parmi les raisons qui tendaient à les appuyer , que l'on avait trouvé sur quelques chemins de la Saxe des poteaux avec l'inscription *Heerstrasse* (chemin de l'armée ;) on reprochait aussi aux Autrichiens d'avoir fait à Vienne une procession en l'honneur de Ste Hédewige , patronne de la Silésie , & quelques habiles

publicistes du cabinet prussien en concluaient avec autant de science que d'esprit, qu'on voulait gagner la patrone, pour qu'elle aidât à recouvrer la province.

A considérer la chose en bonne politique, rien n'était plus naturel que la conduite du Roi de Prusse. La Saxe lui procurait une infinité d'avantages importans pour la guerre avec l'Autriche. C'était une barrière, un passage, une communication avec le Brandebourg & la Silésie. Il se voyait maître de l'Elbe depuis Magdebourg jusqu'en Bohême, & pouvait entretenir son armée aux dépens d'autrui. Il aurait été bien moins avantageux que la Saxe se fût déclarée neutre, ou même qu'elle se fût alliée avec lui,

AFIN de s'assurer tous ces avantages, il forma le projet de défarmer l'armée saxonne, & de l'empêcher de se joindre aux Autrichiens. La nature & l'art avaient fortifié le camp de Pirna où elle se trouvait. Le Roi résolut de l'y bloquer & de la forcer à se rendre. 38 bataillons & 30 escadrons l'environnèrent, tandis que le reste de l'armée, c'est-à-dire, 28 bataillons & 60 escadrons continuèrent leur route vers la Bohême, sous la conduite du général Keith.

LA cour Impériale avait disposé les choses de manière qu'il se trouva en Bohême deux armées pour s'opposer aux entreprises des Prussiens. La plus considérable commandée par le général Broun, campa près de Colin, & l'autre s'assembla près de Kœnigsgrætz sous les ordres du prince Piccolomini. Lorsque le général Broun apprit que l'armée prussienne s'approchait, il détacha le général de Wied avec un corps pour aller camper près de Nollendorf & former des avant-postes près de Péterswalde, afin d'établir une communication avec l'armée saxonne bloquée à Pirna. Le Roi, pour couvrir ses troupes qui assiégeaient l'armée saxonne, détacha le duc Ferdinand de Brunswic avec un petit corps & l'envoya en Bohême. Le duc avait ordre de se camper de manière qu'il pût résister à un corps supérieur en nombre ; & l'empêcher de pénétrer en Saxe. Il s'acquitta très-bien de sa commission, chassa sans beaucoup de peine les ennemis de Péterswalde & Nollendorf, & campa près d'Auffig où on établit la boulangerie. On prit la forteresse de Teschen qui fit peu de résistance. La garnison fut faite prisonnière ; & on établit le camp près de Johnsdorf. Le général Broun qui avait ordre de délivrer l'armée

de Pirna , était forti du camp de Colin , & s'était campé à Budin. A cette nouvelle , le Roi partit de la Saxe avec un renfort , & se rendit au camp de Johnsdorf. Quoique ce camp fût retranché , il ne jugea pas à propos d'y attendre l'ennemi ; & prit la résolution de s'avancer par Tirmitz & Welmina , pour s'emparer des passages des montagnes , & mettre Broun hors d'état de faire la moindre entreprise en faveur des Saxons. Broun s'était avancé dans les environs de Lowositz ; & le 1 octobre , le Roi s'étant avancé de Welmina vers cet endroit, il y eut une bataille , où les deux partis disputèrent avec courage la victoire , qui resta enfin aux Prussiens. (9) Le feu dura depuis sept heures du matin jusqu'à trois heures après midi. La cavalerie prussienne fit une attaque heureuse sur la cavalerie autrichienne ; mais ayant voulu franchir une tranchée , ils furent reçus par un feu violent , & forcés de se retirer avec perte. L'aile gauche des Prussiens , s'empara de la montagne de Lobosch & de la ville de Lowositz, malgré la vive résistance des ennemis ; mais la droite resta tranquille sur le mont Homolca, sans prendre part à la bataille. Le général Broun couvrit avec son aile gauche , la retraite de son

armée , qui regagna pendant la nuit le camp de Budin.

CE mauvais succès ne découragea point Broun. Quelques jours après , il fit une nouvelle tentative pour délivrer les Saxons. Son plan était bien conçu. Le 11 octobre , il avait conduit 10,000 hommes vers Schandau près du camp Saxon , sur les bords de l'Elbe. La marche avait été conduite avec tant de secret & de précaution, que les Prussiens les virent paraître tout-à-coup , avant que d'avoir été informés de leur dessein. Le poste de Schandau était occupé par 4000 Brandebourgeois. On était convenu que les Saxons sortiraient de leur camp la nuit suivante, sous le canon de la forteresse de Königsstein ; & qu'ils passeraient l'Elbe pour se joindre aux Autrichiens , tandis que les derniers attaqueraient les Prussiens près de Schandau ; & les empêcheraient par là de s'opposer au passage. Mais les ponts de bateaux destinés à ce passage ne furent prêts que la nuit suivante, & les Saxons dirent eux-mêmes que les pêcheurs refusèrent leurs secours. Tant il est vrai qu'il y a une liaison étroite entre l'obéissance des sujets & la puissance du souverain qui est chargé du soin de les protéger ou de les défendre. La sortie du camp se fit lente-

ment à cause des mauvais chemins, de sorte que les Saxons ne se trouvèrent que le 13 à l'endroit indiqué. De cette manière, les Prussiens eurent le tems de se renforcer. Broun commençait à douter du succès, & le 14 il se retira en Bohême sans avoir tenté la jonction. Les Saxons n'étant plus défendus par leur camp, perdirent tout courage & se rendirent prisonniers. On en fit des troupes prussiennes, les régiments furent obligés de prêter serment au Roi de Prusse, qui leur donna des officiers pour les commander. L'infanterie fut mise dans des villes prussiennes, & on dispersa la cavalerie dans les escadrons de l'armée. 200 pièces de gros canon, avec les bagages & les provisions devinrent la proie du vainqueur.

AUGUSTE demanda que ses gardes ne fussent point faits prisonniers. Mais Frédéric répondit qu'il ne voulait pas avoir la peine de les prendre une seconde fois. (10) Auguste après avoir perdu ses états héréditaires, son armée & sa garde, fut obligé de recevoir, comme une grace de la part de son vainqueur, des passeports & des chevaux de poste pour se rendre en Pologne. Son royaume lui fournit une retraite; ce fut le seul secours qu'il en tira. Les Polonois ne mirent pas un homme sur pied, & ne firent pas un pas pour soutenir leur Roi.

L'ARMÉE prussienne prit ses quartiers d'hiver en Saxe & fut entretenue aux dépens de ce pays.

AVANT & après l'invasion de la Saxe , le Roi de Prusse avait toujours entretenu des négociations avec le Roi de Pologne (11). Mais il paraît que son unique but était d'ôter à ce prince le tems de prendre des mesures pour s'opposer aux opérations qu'il méditait contre l'Autriche. Frédéric n'avait sans doute nulle envie de faire un traité , puisqu'il n'exigeait rien moins que de garder la Saxe , & que l'armée saxonne se dispersât. Il est clair qu'il n'en agissait ainsi que pour faciliter ses projets en Bohême , & pour dissiper , sur son passage , tout ce qui aurait pu s'y opposer. Rien n'était plus prudent que cette conduite , il était trop bien informé des liaisons de la Saxe , pour se fier aux promesses d'Auguste ; il est bien croyable qu'il se ferait repêché d'avoir laissé derrière lui l'armée saxonne. Le Roi de Pologne avait beau promettre de la disperser , il lui était aisé de la rassembler bientôt , & de la renfermer à son gré.

FRÉDÉRIC ayant rempli ses vues pour cette campagne , ordonna à son armée de Bohême de se retirer en Saxe pour y prendre ses quartiers d'hiver

d'hiver. Le 20 octobre, le Roi alla en Bohême avec un petit corps de troupes, pour faciliter cette retraite. Au milieu de novembre, l'armée du Roi entra dans ses quartiers d'hiver; de manière qu'elle était couverte par des postes considérables, du côté des frontières de la Bohême. Le lieutenant-général de Winterfeld qui avait été envoyé de Saxe dans les environs de Lands-hout & de Hirschberg avec sept bataillons & dix escadrons, se trouva entre l'armée du Roi, & celle que le maréchal de Schwérin commandait en Silésie; & il y avait une chaîne de postes depuis les frontières de la Moravie jusqu'au Voigtland, vers les frontières de la Bohême.

Du côté de la Silésie, le général Schwérin était entré en Bohême par le comté de Glatz, & avait campé près d'Aujest, non loin de Kœnigsgrätz. Dès les premiers jours, il y eut une escarmouche sanglante avec l'avant-garde autrichienne, commandée par le général Buc-cow. Ce dernier avait envoyé vers la forêt d'Oberbles le colonel de Lufinski avec un détachement de 700 houfards & dragons d'élite, pour surprendre les avant-postes gardés par des houfards prussiens. Ils attaquèrent vivement; mais les régiments de Wartenberg & de Wech-

mar, les forcèrent à se retirer avec une perte de 127 prisonniers. L'armée autrichienne commandée par le général Piccolomini se retrancha avantageusement dans son camp près de Kœnigsgrätz, au confluent de l'Adler & de l'Elbe; de manière que le général Schwérin ne put l'attaquer. Le 21 octobre, l'armée prussienne commença la retraite. Vers les frontières du comté de Glatz, l'arrière-garde eut une escarmouche à effuyer, dont elle se tira avec honneur; & vers la fin de novembre, l'armée du général Schwérin était dans ses quartiers d'hiver.

L'ANNÉE 1757 est remarquable. L'empereur demanda du secours aux états de l'Empire; qui levèrent une armée en sa faveur.

LE Palatinat, la Bavière, le Wirtemberg, Mayence & Wirzbourg envoyèrent des troupes auxiliaires à l'Impératrice-Reine, & l'Empereur lui-même en qualité de grand duc de Toscane tira quelques troupes de Florence.

PENDANT tout l'hiver, l'armée fut le rendez-vous des troupes de l'Impératrice-Reine qui y vinrent des Pays-Bas, de l'Italie, de la Hongrie, & de toutes les provinces de l'Allemagne. Cinq régiments d'Oulans se joignirent à la cavalerie saxonne & passèrent de Pologne

en Moravie. Jamais l'Autriche n'avait eu une armée plus forte. Le prince Charles de Lorraine en eut le commandement.

LE Roi de Prusse renforça son armée en Saxe, & pour s'opposer aux troupes légères des Hongrois, il forma une espèce d'infanterie légère ou *bataillons-francs* dont il se servait à peu-près en guise de Croates.

MAIS l'Autriche ne fut pas la seule puissance contre laquelle Frédéric eut à se défendre. Une armée Russe commandée par le général Apraxin s'avanca contre le royaume de Prusse. Cent mille Français se préparèrent à faire une irruption dans la Westphalie prussienne. Les états de Suède avaient déjà résolu en qualité de garants de la paix de Westphalie, d'envoyer une armée en Poméranie, pour s'opposer au Roi de Prusse, & secourir les états de l'Empire.

DÈS le mois de septembre 1756, le tribunal de l'Empire, ou plutôt le conseil aulique avait sommé le Roi de Prusse à venir rendre compte de sa conduite, comme perturbateur de la paix publique. On lui signifia de retirer ses troupes de la Bohême & de la Saxe; & comme il refusa de le faire, on le mit au ban de l'Empire, & les

états furent sommés d'assembler une armée pour exécuter la sentence. (12)

LA puissance des ennemis de Frédéric montait à 700,000 hommes, & Frédéric avec tous ses alliés en avait à peine 260,000.

COMME quelques-uns de ses ennemis ne pouvaient commencer leurs opérations que fort avant dans l'année, il résolut d'ouvrir la campagne le plutôt qu'il pourrait ; & d'attaquer avec toutes ses forces réunies, le plus puissant & le plus à sa portée, c'est-à-dire, l'Impératrice-Reine. Il sentait que s'il avait le bonheur de frapper un coup décisif, dès l'ouverture de la campagne ; il rallentirait, ou dissiperait peut-être tout-à-fait l'exécution des projets des autres puissances.

SI ces motifs poussaient le Roi, à presser une action décisive ; les mêmes raisons engageaient l'Impératrice-Reine, à suivre un système opposé. Elle résolut de s'en tenir sur la défensive, jusqu'à ce que ses alliés pussent entrer en campagne. Elle prévoyait qu'alors, Frédéric serait obligé de partager son armée en différents corps, ce qui diminuerait ses forces de tous côtés. Elle attendait ce moment favorable pour commencer ses opérations. Jusqu'alors elle ne

fongea qu'à mettre ses possessions en sûreté contre les attaques de son ennemi.

D'APRÈS ce système, le général Broun divisa son armée en différents corps. Le premier qui était commandé par le duc d'Aremberg se posta près d'Eger ; le second sous les ordres de Broun près de Budin ; le troisième commandé par le comte de Kœnigsegg , près de Reichenberg ; & le quatrième resta en Moravie , sous les ordres du comte Serbelloni.

PAR cette disposition , le général croyait pouvoir couvrir la Bohême. Chacun de ces corps était considérable , & on pouvait aisément les rassembler pour repousser l'ennemi par-tout où il tenterait d'entrer dans le royaume.

LE Roi qui voulait entrer dans la Bohême , divisa aussi son armée en quatre corps. Le premier commandé par le prince Moritz était près de Chemnitz , Frédéric commandait le second à Lokowitz , le troisième était à Zittau sous les ordres du duc de Bevern , & le quatrième en Silésie sous le général Schwérin. Chacun de ces corps était assez fort , & le Roi crut qu'ils pouvaient entrer séparément dans la Bohême. Cependant pour ne pas les exposer à être battus séparément , il ordonna aux deux

premiers de se réunir dès qu'ils auraient derrière eux , les chemins étroits des montagnes qui sont entre Lowositz & Eger. La même jonction devait avoir lieu sur l'Isar , dans les environs de Turnau. En réunissant ainsi ces quatre corps , il croyait pouvoir parvenir en sûreté jusqu'à Prague , où était le rendez-vous général de l'armée.

LE Roi qui craignait que l'ennemi ne fit occuper par un corps d'infanterie , les défilés des montagnes , entre Lowositz & Lokowitz , ordonna au prince Moritz d'entrer dans le cercle de Satz , & de l'occuper sans délai , du côté de la Bohême. Cette démarche aurait sans doute forcé l'ennemi de quitter les montagnes , de peur de se trouver enfermé par ces deux corps.

EN conséquence , le prince Moritz quitta Chemnitz au commencement d'avril , & s'avança droit vers Eger par Zwikkau & Plauen , dans le dessein de faire croire à l'ennemi qu'il avait dessein d'attaquer cette place , ou d'entrer en Bohême par cet endroit. Le duc d'Aremberg trompé par cette fausse marche , rassembla toutes ses forces près d'Eger ; alors le prince Moritz prit une autre route , & marcha en grande hâte vers l'endroit où il devait se rendre.

Le 23 avril, il se joignit à l'armée du Roi près de Linay. Frédéric avait aussi passé les montagnes sans de grands obstacles, après avoir mis en fuite les Autrichiens qui gardaient les postes d'Auffig, sous les ordres du général Draßchkowitz.

COMME le camp de Budin était très-fort, parce qu'il était couvert par l'Eger, le Roi ne jugea pas à propos de l'attaquer de front, il remonta la rivière vers Koschtitz, fit dresser des ponts, & passa la rivière avec toute l'armée, dans la matinée du 26.

LÀ, ses troupes légères & son avant-garde rencontrèrent les troupes du duc d'Aremberg qui venait d'Egra dans le dessein de camper dans cette contrée, ou de se joindre au général Broun. Mais la rencontre des troupes du Roi lui firent prendre le parti de se retirer vers Welwarn.

BROUN voyant que le Roi avait passé l'Eger & s'était campé sur son flanc gauche, jugea à propos de quitter sa position près de Budin, & de se retirer sur Prague. Il y réussit sans perdre un seul homme.

ALORS le Roi fit raccommoder les ponts de Budin, pour faire passer plus aisément ses

convois , & il dirigea auffi fa marche vers Prague où il arriva le 2 mai. Il campa fur le mont blanc à la gauche de la Mulde. Les Autrichiens commandés alors par le prince Charles de Lorraine , avaient abandonnés ces postes , & s'étaient retirés de l'autre côté de la rivière.

PENDANT que ces choses se paffaient , le duc de Bevern avait auffi fait des mouvemens le 20 avril , & s'était avancé le même jour de Zittau vers Reichenberg. Là , il trouva le comte de Kœnigsegg qui était campé avec 20,000 hommes dans une vallée fituée entre deux hautes montagnes. Sa position était telle que l'aile droite & le centre étaient très-forts , & qu'il n'était pas aisé de l'attaquer de front. Le duc de Bevern ayant choisi cette route , pour se joindre au général Schwérin , se vit obligé de se battre ; il ne lui restait plus qu'à choisir la manière la plus avantageuse. Ses troupes étaient derrière un ruisseau bourbeux , qu'il ne pouvait passer fans s'exposer au feu de l'ennemi , avant que d'être formé. Résolu d'attaquer l'aile gauche des ennemis , il commença par envoyer le général Lestwitz au-delà de la Neifs , pour attaquer l'aile droite , ou plutôt pour l'amuser. Alors il donna ordre à la cavalerie d'avancer

& d'attaquer. L'attaque fut vive ; mais fans succès. Les Prussiens furent repoussés. Enfin le duc vit qu'il ne pourrait jamais attaquer avec succès la cavalerie ennemie , tant que ses deux flancs seraient couverts par l'infanterie & l'artillerie. En conséquence il fit retirer ses troupes. Après cela , il détacha différens bataillons de son aile droite , afin de monter le plus haut qu'ils pourraient sur les montagnes , pour prendre en flanc & en queue la cavalerie que l'ennemi avait placée dans un bois , au pied de ces montagnes. L'ordre fut exécuté ponctuellement. L'ennemi quitta le bois , & donna ainsi occasion à la cavalerie du duc de renouveler l'attaque ; qui se fit alors avec succès. La cavalerie ennemie ne put résister en même tems au choc , & au feu de l'infanterie prussienne , qui occupait le bois. Une manœuvre habile acheva de donner tout l'avantage au duc de Bevern , & les Autrichiens furent chassés de la vallée.

LE duc les suivit. Ils s'étaient campés à Saskal dans une position avantageuse , & on croyait qu'il y aurait une nouvelle action ; mais les Autrichiens ayant appris que le général Schwérin arrivait de Silésie avec son armée, quittèrent tout-à-coup leur position , & se retirèrent

vers Prague pour rejoindre la grande armée. Alors le duc se joignit au général Schwérin , & forma jusqu'à Prague l'aile gauche de son armée.

LE 5 mai, les troupes du Roi se réunirent près de Prague, où l'armée autrichienne était rassemblée, presque sous le canon de la forteresse. Sa position avantageuse, dans un camp retranché & entouré de batteries, n'empêcha point le Roi de l'attaquer le lendemain ; & il y eut une des plus fameuses batailles de cette guerre.

LE Roi qui était le 5 au-delà de la Mulde, vers la petite partie de la ville de Prague, avec l'armée qu'il avait amenée de la Saxe, laissa le général Keith sur le mont-blanc avec un corps de troupes. Le soir du même jour, il passa la Mulde avec le reste au-dessous de Prague, & le matin du 6, il se joignit à l'armée de Schwérin qui avait passé l'Elbe auprès de Melnic. L'armée prussienne était de 80,000 hommes. Les Autrichiens commandés par le prince Charles de Lorraine, avaient formé un camp défendu à gauche par la citadelle de Ziskaberg, en queue par la ville de Prague, & en tête par des montagnes escarpées & des batteries. A droite

était un pré marécageux , traversé par une chaussée pour le canon. Le Roi reita une demi-heure avec le général Schwérin à examiner d'une hauteur la position de l'armée ennemie. (13) L'attaque devait se faire en tête. Schwérin ne fut pas de cet avis , & il fit tant que le Roi lui permit d'avancer vers l'aile droite des Autrichiens. Pour y parvenir , il fut obligé de faire un grand détour. De cette manière , les Autrichiens eurent le tems de s'y renforcer & de s'emparer de quelques hauteurs. Le prince de Lorraine fit avancer la seconde ligne de cette aile dans la première , afin de l'allonger ; & comme l'aile gauche était assez défendue par la ville , il en détacha 13 régiments de cavalerie pour aller au secours de la droite. Lorsque la cavalerie prussienne fut arrivée vers la chaussée , elle trouva devant elle une ligne de 104 escadrons. A la vue des Prussiens , cette ligne tira à cinquante pas , & fondit ensuite sur eux avec tant d'impétuosité , qu'ils furent obligés deux fois de reculer. Un pareil fort semblait attendre l'infanterie prussienne. Pour pouvoir se former , elle était obligée de sortir d'un chemin étroit. Une batterie de douze canons défendait la sortie ; & mit l'infanterie en désordre. Ceux qui

étaient déjà passés , & qui s'étaient formés ne pouvaient résister au feu de l'ennemi. Quelques régiments reculèrent au-delà de la chaussée; toute l'aile gauche commençait à plier , la bataille sembla perdue. On ordonna à la seconde ligne de tirer sur la seconde qui pliait. Ce moyen augmenta le carnage , sans rendre le courage aux soldats. Une action héroïque fit changer la fortune. Schwérin était dans le défilé. Il voit son propre régiment hésiter devant une batterie. Aussitôt il arrache un drapeau des mains d'un enseigne, l'agite , s'avance à la tête du régiment, & s'écrie : *Lâche qui refuse de me suivre !* Il marche , on le suit , on se presse ; le régiment sort du défilé , & Schwérin tombe mort sous le drapeau qu'il tenait à la main. Ce sacrifice héroïque qui n'eut jamais d'exemple que chez des peuples libres , (14) fut le signal de la victoire. Les Prussiens reprennent courage ; toute la ligne s'avance avec intrépidité , le Prince Henri de Prusse & Zieten firent des prodiges de valeur. Ce qui avait paru donner la victoire aux Autrichiens fut cause de leur perte. Leur aile droite , en s'avancant sur l'aile gauche des Prussiens , s'était trop éloignée de l'armée. Aussitôt le Roi fit avancer quelques régiments dans

l'espace qui les séparait. De cette manière l'aile droite fut coupée, se trouva entre deux feux; & dans l'impossibilité de rejoindre la gauche, elle se retira sur Beneschau.

ALORS le Roi attaque l'aile gauche avec un feu égal. Le carnage est affreux. Les Autrichiens cèdent, & se trouvant enfermés de tous côtés, ils sont forcés de se jeter dans la ville. Ils comptaient sortir par une autre porte; mais Keith les en empêcha.

48,000 Autrichiens avec un grand nombre de princes & de généraux se virent enfermés dans Prague. 10,000 avaient été faits prisonniers par les Prussiens. 5000 étaient tués ou blessés; sur le champ de bataille. Le vainqueur avait pris 240 pièces de canon. (15)

FRÉDÉRIC perdit 10,000 hommes dans cette action; il perdit plus qu'une armée entière, le général Schwérin. Le général Broun fut aussi enlevé aux Autrichiens, & cette perte ne dut pas leur être moins sensible. Il avait commandé l'aile droite contre Schwérin, & mourut quelques jours après, des blessures qu'il avait reçues dans la bataille. (16)

ON est effrayé quand on pense qu'une journée où dans l'espace de quelques heures 30,000

hommes furent tués ou estropiés sur quelques arpents de terrain , ne changea presque rien à la situation des affaires ; ne rallentit point les fureurs de la guerre, ne fit point naître l'espérance de la paix. Cette bataille est remarquable par les suites qu'on en attendait, & qu'elle n'eut point. Il était naturel de poursuivre & d'exterminer les Autrichiens qui avaient pris la fuite, & de forcer par la famine & le feu, ceux qui étaient dans Prague à se rendre à discrétion. On gageait que le Roi de Prusse ne manquerait pas d'en agir ainsi, & on croyait le voir maître de la Bohême, avant que les Autrichiens pussent lui opposer une nouvelle armée. On se trompa.

FRÉDÉRIC envoya le duc de Bevern avec 20,000 hommes à la poursuite de l'aile droite des Autrichiens ; ses efforts furent vains, & malgré le duc, ils se joignirent à un autre corps Autrichien qui était près de Collin. Ces troupes furent augmentées par des renforts qui vinrent de la Moravie & de la Hongrie. En peu de tems, on vit dans cet endroit une armée considérable ; & le général Daun fut envoyé de Vienne pour la commander. (17)

DAUN est le premier général dont les talens surent balancer ceux de Frédéric. Il eut l'art d'observer attentivement les mouvemens du Roi, & de deviner ses desseins, de lui échapper ou de le prévenir par des manœuvres adroites, d'éviter la bataille en plaine, ou du moins de ne l'accepter qu'avec l'avantage du terrain & des circonstances.

DEPUIS la bataille de Prague, cette ville était investie & bloquée de tous côtés. Une grande partie des édifices étaient déjà réduits en cendres; les vivres commençaient à manquer, on dressait de nouvelles batteries pour forcer les assiégés à se rendre. Mais l'armée de Daun forte alors de 60,000 hommes voulut s'approcher de la ville, pour tâcher de la délivrer. Bevern trop faible pour lui résister, fut obligé de se retirer. Le Roi fit continuer le siège par Keith. Pour lui, il se joignit au comte de Bevern, & s'avança contre Daun avec 23 bataillons & 90 escadrons.

LES gens de l'art prétendent que le Roi aurait pu choisir une position d'où il aurait empêché Daun, de pénétrer à Prague, ou l'engager dans un combat en plaine, s'il avait voulu forcer le passage. Prague ne pouvait plus tenir que

quelques jours. Frédéric accoutumé à brusquer la victoire , voulut attaquer & fut vaincu.

DAUN s'était posté sur des hauteurs , entre Collin & Planian ; & dans cette position , il attendit l'attaque de l'ennemi. Les deux ailes étaient appuyées contre des petites montagnes , & défendues par du canon , aussi bien que le front. Le Roi fit l'attaque (le 18 juin) avec des grenadiers , sur le flanc de l'aile droite. Daun la renforça. Les grenadiers Prussiens furent obligés de gravir des hauteurs escarpées. Ils s'emparèrent de ce côté d'un village & de quelques batteries , & pousèrent le flanc derrière l'aile droite. Daun songeait à la retraite , & avait déjà écrit aux généraux des billets pour leur indiquer l'endroit , où ils devaient se rendre. L'aile droite des Prussiens commandée par le prince Moritz , ne devait point engager le combat avec l'aile gauche des ennemis ; mais tirer toujours à gauche , pour soutenir l'attaque des cavaliers. Ceux-ci pénétraient toujours de plus en plus dans l'aile droite des Autrichiens. On croyait la victoire sûre , & le prince Moritz , brûlant d'y prendre part , fit avancer l'infanterie sur l'aile droite , contre la ligne des Autrichiens. Ceux-ci avaient l'avantage des hauteurs & étaient

défendus

défendus par de fortes batteries. Les Prussiens furent repoussés. Leurs lignes se divisèrent, la cavalerie & sur-tout les chevaux-légers saxons profitèrent de ce désordre. Les deux ailes furent coupées. Alors la ligne des Autrichiens avait encore quatre hommes de hauteur. Cette circonstance leur fut très-favorable; car lorsque les grenadiers Prussiens avaient attaqué le flanc de l'aile droite, les deux rangs de derrière avaient fait volte face, & couvert le dos, tandis que les deux rangs de devant soutenaient l'attaque vigoureuse de la garde prussienne. Le Roi n'était pas accoutumé à trouver une résistance invincible. Il fit recommencer l'attaque avec des renforts. Ses deux frères Henri & Ferdinand se mirent à la tête des grenadiers. Chaque nouvelle attaque était un nouveau carnage. La moitié des bataillons prussiens furent emportés par le feu des batteries & de la mousquetterie des Autrichiens; & leur aile droite fut si affaiblie, que le Roi après sept attaques consécutives, dans l'espace de quatre heures, se vit forcé de renoncer à son dessein. L'aile droite ne fut pas plus heureuse. Elle fut obligée de plier. Mais les Autrichiens instruits par l'exemple récent du 6 mai, se gardèrent bien de la

pour suivre, & de s'exposer à se laisser couper. Ils gardèrent leur position, & vers le soir, le Roi se retira vers Nimbourg avec son armée diminuée de moitié. 6500 hommes étaient restés sur le champ de bataille, plus de 12,000 étaient blessés, pris, ou déserlés. La perte des Autrichiens ne fut guère moins considérable. (18)

Ce revers de fortune servit à faire connaître ce que pouvait Frédéric dans le malheur. Sa conduite dans ces circonstances fit taire ses détracteurs, & augmenta le nombre de ses admirateurs.

APRÈS cette bataille, on fut obligé de lever le siège de Prague. Il est peu de ville qui ait eu autant de fois le sort d'enfermer des armées & d'en être assiégée. Si elle ne fut pas prise alors, cela prouve moins sa force, que le peu d'expérience des Prussiens dans l'art des sièges. 170,000 bombes, ou boulets rouges détruisirent 900 édifices, mais on n'emporta aucun ouvrage. Comme la ville est fort grande, on ne put mettre le feu à de grands magasins de paille & de foin qui se trouvaient dans le milieu. Les Prussiens essuyèrent encore quelques pertes en se retirant de Prague. Ils furent obligés de laisser 2500 blessés qui furent faits prisonniers, &

quelques pièces de canon qui tombèrent entre les mains du vainqueur.

APRÈS la bataille de Collin , le Roi divisa son armée en deux corps. Il conduisit le premier en Saxe , & envoya l'autre dans la Luface , sous les ordres du prince héréditaire son frère. Le premier se retira sans perte considérable ; mais l'armée du prince royal ne fut pas si heureuse. La grande armée autrichienne s'était postée de manière à arrêter la marche du prince vers Gabel. Elle attaqua le major-général de Puttkammer qui gardait cette place avec une garnison de quatre faibles bataillons , & l'obligea de se rendre. La prise de ce poste , coupant au prince royal la communication avec les magasins de Zittau ; il fut obligé d'en chercher une autre par Kamnitz & Kreywitz. Dans cette marche, les chariots de bagage qui étaient escortés par un faible bataillon de Saxons, furent attaqués près de Hasel. Le désordre & la peur des Goujats furent cause que plusieurs chariots s'entrechoquèrent & se rompirent, plusieurs pontons furent renversés. L'ennemi pillait beaucoup de bagages & prit un bon nombre de chevaux. Les Pandours qui s'étaient postés derrière un abattis fait à la hâte, firent feu sur les troupes du prince , pendant que

d'autres attaquèrent les bagages. Une compagnie franche de Prussiens & les chasseurs firent le tour de l'abattis, attaquèrent les pandours & les obligèrent de se retirer. Comme les bagages bouchaient entièrement le chemin, il fallut se résoudre à les mettre en pièces & à les laisser sur la place, à l'exception de ceux dont on ne pouvait se passer. Le prince était obligé de faire un détour pour arriver à Zittau; & les Autrichiens prirent le plus court. Ils arrivèrent les premiers & s'emparèrent du poste avantageux d'Eckersberg. L'armée manquait de pain, depuis trois jours, le général Winterfeld eut le bonheur d'en procurer de Zittau. Lorsque les batteries de l'ennemi furent prêtes, il se mit à bombarder la ville; six bataillons de la garnison sortirent de la ville & joignirent heureusement l'armée. Un bataillon de grenadiers, formé de régimens saxons, battit la chamade, força une des portes de la ville & s'enfuit vers l'ennemi; à 100 hommes près qui arrivèrent à l'armée. Le colonel Diricke qui en était le commandant, fut coupé de ses gens par une maison renversée, & fait prisonnier, ainsi que le major de Kleist, du régiment du Margrave Henri, avec la division du drapeau.

LE prince se retira en diligence vers Bautzen ou Budissin pour pouvoir tirer sa subsistance de Dresde. Le Roi vint l'y joindre avec seize bataillons & vingt-huit escadrons, (19) & prit le commandement de l'armée. Le maréchal de Keith qui était resté en Bohême avec 30 bataillons & 60 escadrons, dans les environs de Linay, se rendit aussi en Saxe par Nollendorf, vers la fin de juillet. Le prince Moritz resta près de Cotta pour couvrir Dresde, & Keith avança vers Roth-Naußlitz pour assurer la communication entre Bautzen & Dresde. Le 16 août, le Roi, après avoir rappelé les détachements, partit pour Zittau. Mais il trouva l'ennemi dans une position si avantageuse, qu'il y aurait eu de la témérité à tenter la moindre entreprise ; & d'autres affaires le rappellèrent en Saxe.

LA bataille de Collin semblait avoir été un signal pour les Russes, les Français, les troupes de l'Empire & les Suédois. Les états prussiens dispersés çà & là, & consistant en plusieurs pays étroits, étaient difficile à défendre & à secourir. Le royaume de Prusse & le duché de Clèves sont distants de plus de 320 lieues. La Poméranie & la Silésie de plus de 160. La Prusse avait une armée de 30,000 hommes ;

mais au mois de juin le général Apraxin y parut avec 100,000 Russes. Le maréchal de Lewald qui commandait l'armée prussienne se trouva trop faible pour aller à leur rencontre. Bientôt il fut obligé de se retirer pour couvrir Kœnigsberg , & se plaça près de Wehlau. Les Russes ravagèrent le pays. Lewald résolut enfin de les attaquer malgré la supériorité du nombre. L'attaque se fit le 30 août près de Gros-jägersdorf. Au commencement , les Russes avaient l'avantage. Leur aile gauche avait été attaquée la première; les dragons & les houfards avaient emporté une batterie. Mais comme l'infanterie n'était pas encore assez près pour les soutenir, & qu'il y avait d'autres batteries derrière la première, ils furent obligés de se retirer. L'aile droite des Russes fut mise en fuite & poursuivie assez loin. Le régiment de Plettenberg attaqua l'infanterie en queue & en flanc, s'empara d'une batterie de 10 canons; mais l'infanterie prussienne de l'aile gauche étant trop éloignée, pour le soutenir; cet avantage lui échappa bientôt. Le général Romanzow étant arrivé avec un corps de réserve; le désordre se mit parmi les Prussiens, & Lewald les ramena dans son camp de Wehlau.

LES Prussiens perdirent 4000 hommes , & 12 pièces de canon. Après la bataille , les Russes restèrent pendant quelque tems auprès d'Jägersdorf , sans faire aucun mouvement. Vers le mois de septembre , ils se retirèrent vers Tilsit & de-là à Memmel. Le manque de vivres servit de prétexte à cette retraite ; mais la suite a prouvé que le chancelier Bestuchef craignant beaucoup pour la vie de l'Impératrice qui était malade , & ayant des projets de révolutions , avait rappelé , de sa propre autorité , le général Apraxin qui était son ami. A la fin du mois de septembre , les Russes avaient quitté la Prusse à l'exception de Memmel. Au mois de novembre , Lewald se retira avec ses troupes en Poméranie ; & il ne resta plus en Prusse que deux bataillons de garnison , quelques régimens provinciaux & 66 hofards.

Vers le même tems , 17,000 Suédois avaient passé la mer Baltique. Au mois de septembre , ils passèrent la Péene , entrèrent dans la Poméranie prussienne , où rien ne les arrêtait pour pénétrer dans la Marche de Brandebourg. Pour les arrêter ainsi que les Russes , il aurait suffi d'une médiocre escadre angloise dans la Baltique ; mais elle ne parut point.

FREDÉRIC n'avait point de troupes à leur opposer. Les états de Poméranie lui proposèrent de lever 10 bataillons de milices provinciales & il y consentit, afin de pouvoir du moins mettre une garnison à Stettin. La chose eut lieu. Il envoya outre cela dans cette province, le major-général de Manteufel avec les régiments de Bevern & prince Moritz, & lui donna le commandement des troupes qu'on opposait aux Suédois. Les Suédois s'emparèrent sans peine d'Anclam, Demmin, Pasewalk, Wollin & Prentzlau. Au commencement de novembre, le général d'Ungern partit d'Anclam avec le principal corps de l'armée suédoise, & s'avança jusqu'à Ferdinandshof. Vers ce tems, Lewald arriva avec ses troupes dans les environs de Stettin. Alors les Suédois se retirent dans la partie de la Poméranie qui leur appartient. On reprit Wollin & Anclam, & à la fin de l'année les Prussiens étaient déjà sur les terres des Suédois.

L'armée française avait été renforcée par quelques bataillons Autrichiens commandés par le général de Dombasse, & par quelques régiments du Palatinat. Au mois d'avril, elle passa le Rhin, pour camper dans les environs de

Dusseldorff, & se préparait à attaquer en même tems la Hanovre & les états prussiens. Le Roi de Prusse n'avait pas de forces suffisantes pour couvrir ses états de Westphalie contre une si forte armée. Il fit évacuer la forteresse de Wesel, (20) de sorte que les troupes françaises ne trouvèrent aucune résistance pour s'emparer des duchés de Clèves & de Gueldres. On ne laissa de garnison que dans la seule forteresse de Gueldre ; & on tâcha de la défendre par des inondations. Frédéric avait laissé la défense de ce pays à ses alliés de Hanovre , de Brunswic & de Hesse. Leurs troupes formèrent une armée d'observation d'environ 50,000 hommes , commandée par le duc de Cumberland. Elle ne put empêcher les Français de passer le Weser & fut battue le 26 juillet près d'Haftenbek, par le maréchal d'Etrée.

DEPUIS ce tems-là, elle fut toujours obligée de se retirer vers Stade, & enfin de conclure le 8 septembre, à Closter-Seven, (21) une convention qui ôta toute activité aux troupes de Hanovre & de Brunswic, & mit les Français en état de marcher sans obstacle contre les états prussiens. Cette convention était l'ouvrage du maréchal de Richelieu, qui avait su, par des intrigues de cour, se faire donner le commandement de l'armée.

LE maréchal , qu'aucun obstacle ne pouvait plus arrêter , se retira dans les terres de Brunswic , & établit son quartier-général à Wolfenbuttel. Il envoya ses troupes légères dans la vieille-Marche & à Priegnitz , ainsi que dans la principauté d'Halberstadt , fit mettre toutes les provinces à contribution ; & établit une garnison à Regenstein , qui n'était gardé que par 80 invalides. Son plan était de prendre Magdebourg.

20,000 hommes de troupes levées par l'Empire s'étaient assemblées près de Nurenberg ; (22) & au mois d'août elles s'étaient réunies avec une armée française commandée par le prince de Soubise. Ces troupes renforcées par quelques régimens Autrichiens , passèrent bientôt après en Saxe.

APRÈS la bataille de Collin , la grande armée autrichienne s'était retirée vers la Lusace , sous les ordres du prince Charles & de Daun. Le prince de Bevern était destiné à lui résister. Il se trouva trop faible. Au mois de septembre , il fut obligé de quitter la Lusace & de se retirer. Il passa le Bober près de Bunzlau & se retira en Silésie. Les Autrichiens le suivirent pied à pied , jusqu'aux portes de Breslau.

LE Roi était avec une autre armée près de Naumbourg, pour observer les mouvemens des Français. Dans ces circonstances, Haddick général Hongrois, se glissa par la basse-Lusace dans le cœur de la marche de Brandebourg avec 4000 hommes de troupes légères & quelques pièces d'artillerie. Marie-Thérèse eut la satisfaction de posséder pendant 24 heures la capitale de Frédéric II. Berlin fut mis à contribution. (le 16 octobre) L'entreprise de Haddick étonne d'abord, mais elle n'était pas difficile. La ville de Berlin n'a ni remparts, ni fossés; elle est seulement entourée de palissades destinées à arrêter les contrebandiers. La garnison qui en tems de paix est de plus de 25,000 hommes, n'était composée alors que de 5 faibles bataillons de milice provinciale. D'eux de ces bataillons ayant fait quelque résistance à la porte, furent hachés en pièces ou faits prisonniers. Les autres escortèrent la Reine, les princesses & le commandant de la ville qui se sauvèrent à Spandau. La conduite du vainqueur fut prudente, ses demandes modérées, & la discipline admirable. Quand on songe qu'il conduisait une troupe de gens que l'espoir du butin avait rendus infatigables, & qui se croyaient en droit de piller

une ville sans défense , on est surpris de sa modération. Ils semblaient d'autant plus autorisés à une conduite différente , que plusieurs bourgeois s'étaient mêlés parmi la garnison , & qu'un colonel hongrois nommé Bobokzai, avait été blessé par un boucher. Haddik demanda 300,000 écus. Comme on ne les lui compta point au tems qu'il avait fixé, il s'empara des portes & en demanda 500,000. Cependant il se contenta de 200,000.

DANS le même tems , Schweidnitz fut assiégée par le général Nadafti.

L'ARMÉE combinée des Français & de l'Empire , se répandit dans les environs de Leipzig ; & le Roi avait affaibli la sienne en envoyant quelques corps pour couvrir le Brandebourg.

TELLE était la situation du Roi de Prusse & de ses états, vers la fin du mois d'octobre. Au mois d'août, le tribunal de l'Empire l'avait déclaré déchu de toutes ses dignités & de toutes ses possessions dans l'Empire. Il paroissoit ne lui plus rester aucune ressource , (23) il en trouva dans son génie , & surtout dans la fortune ; & il continua l'exécution de son plan avec autant d'assurance que s'il eût été sûr de la victoire. Il résolut

d'abord de marcher contre l'armée combinée. Il n'avait pas 30,000 ; l'armée combinée était forte de plus de 60,000.

A l'approche du Roi, Soubise passa la Sale, brûla les ponts, & se campa avantageusement près de Micheln, entre la Sale & l'Unstrut. Le Roi fit rétablir les ponts, suivit l'ennemi, & campa devant lui le 2 novembre, près du village de Rosbach. Le 5, il y eut une bataille, que l'on peut nommer plaifante, sans être taxé d'inhumanité. Il y eut peu de sang répandu. La ruse suppléa à la force, les vaincus songèrent à peine à se défendre, & une terreur panique causa leur défaite.

La ruse du Roi consista à tirer l'armée ennemie de sa position avantageuse ; & à diriger l'attaque vers le flanc gauche, où il voulait qu'elle se fît. La bataille de Collin avait inspiré plus de prudence à Frédéric, & plus de confiance à ses ennemis. L'armée combinée avait devant elle une hauteur & de fortes batteries. L'aile droite formée par les troupes des cercles était défendue par des bois & des abbatis ; & des marais empêchaient d'approcher de l'aile gauche. Le 4 novembre, le Roi fit rentrer dans le camp son armée qui était auparavant en

ordre de bataille. Les ennemis prirent cette conduite pour un effet de la crainte & de l'irrésolution des Prussiens. Ils se confirmèrent encore dans cette idée, lorsqu'ils les virent abandonner leur camp comme en désordre. Soubise craignit que cette petite armée ne lui échappât ; & il résolut de l'enfermer le lendemain , & de l'enlever ou de la détruire.

D'après ce plan , l'armée se mit en mouvement le 5 novembre dans la matinée. Les deux ailes coulaient en colonne à droite & à gauche, pour tourner les ailes des Prussiens & les joindre en queue. Saint-Germain s'approcha des Prussiens avec la pointe de la ligne opposée , pour cacher le mouvement de l'aile droite , qui devait passer derrière l'armée prussienne. De ce côté , leurs colonnes s'étaient avancées sous les ordres du prince Soubise & de Hildbourghausen , jusques vers l'aile gauche des Prussiens, & elles commençaient à tourner par derrière. La position de l'armée française ressemblait pour ainsi dire à un arc , dont l'armée prussienne formait la corde.

Il était midi ; jusqu'alors le Roi avait observé les mouvements des ennemis , & il avait deviné tout leur plan. Il ordonna à l'armée de diner

au camp , dina tranquillement à Rosbach , & ne se mit en mouvement qu'à une heure. Il feignit d'abord de se retirer vers Mersebourg. Les tentes restaient dressées ; l'armée semblait vouloir éviter l'attaque ; une petite hauteur la dérobaux yeux des ennemis. Ces derniers craignirent de perdre l'occasion , & se hâtèrent pour couper les Prussiens. Mais Seidlitz à la tête de la cavalerie de l'aile droite qu'il commandait, n'avait suivi le chemin de Merseburg, que tant qu'il avait été à portée d'être vu ; dès qu'il se vit caché par les hauteurs , il vint se réunir à la gauche de l'armée , & se trouva sur le flanc de l'armée combinée. Cette dernière s'avancait toujours sur la hauteur , croyant poursuivre une armée en déroute, lorsque tout-à-coup , ils trouvèrent les Prussiens en ordre de bataille, avec une rangée de batteries. Aussitôt Seidlitz se précipite avec sa cavalerie sur l'ennemi. Les régimens de cavalerie de Bretlach & Trautmansdorf autrichiens firent une vigoureuse résistance ; mais ils furent obligés de céder à une seconde attaque aussi impétueuse que la première. Aussitôt tout le reste de la cavalerie ennemie les suivit au grand galop ; & bientôt après toute l'armée combinée en fit autant. L'aile droite

qui s'était avancée, fut troublée par l'apparition subite d'une ligne de Prussiens, & par le feu continu de la grosse & de la petite artillerie. Le désordre se mit parmi les soldats ; on ne leur laissa pas le tems de se former de colonne en ordre de bataille. Soubise essaya d'attaquer la bayonnette au bout du fusil , sans tirer. Il ne fut pas heureux. L'infanterie prussienne avança toujours , & tirait sans cesse comme à l'exercice. Les Français crurent voir leurs maîtres ; ils perdirent courage & prirent la fuite. On a remarqué à l'honneur des Suisses , que leurs brigades furent celles qui tinrent le plus long-tems. Elles ne cédèrent que lorsque le prince de Soubise leur eût ordonné de faire retraite.

L'AILE gauche des ennemis , n'attendit point l'attaque , elle chercha d'un autre côté son salut dans la fuite. La déroute fut générale, & la bataille complète. Les Prussiens ne perdirent qu'un colonel , & pas plus de 1500 hommes tués ou blessés. La chose est compréhensible ; car , outre la cavalerie , il n'y eut que douze bataillons Prussiens de l'aile gauche qui se battirent ; & la bataille ne dura pas deux heures. Les Français auxquels on défendait de tirer , & qui avaient ordre d'attaquer avec la bayonnette
ne

ne firent ni l'un ni l'autre ; ils jettèrent leurs armes , qui les embarrassaient , & prirent la fuite à toutes jambes.

IL ne resta pas plus de 2000 hommes de l'armée combinée sur le champ de bataille ; mais il y eut 6000 prisonniers , parmi lesquels on comptait 11 généraux & 250 officiers. La plus grande partie de l'armée aurait été massacrée ou prise , si la nuit n'était venue au secours des fuyards. Les Prussiens prirent aussi 72 canons , 22 étendards , & une grande quantité de croix de St. Louis , que les hofards attachaient à leur boutonnière.

LE Roi alla voir tous les officiers blessés , & dit : *Je ne puis m'accoutumer à regarder les Français comme mes ennemis.* Depuis ce temps - là , jamais Frédéric n'eut de plus grands admirateurs que les Français. Ils le regardèrent comme le héros de son siècle , supérieur dans l'art militaire à tous ses ennemis ; & cette idée diminua le chagrin de leur défaite. C'est ainsi que les héros d'Homère & les chevaliers de tous les tems se consolèrent d'être vaincus , en attribuant à leurs ennemis le secours de quelque dieu

invisible , de quelque saint ou de quelque talisman insurmontable.

Il est peu de victoires qui aient fait une sensation si générale. On eût dit que le Roi de Prusse avait pris la cause des nations contre les Français ; & les Allemands eux-mêmes , alliés des Français , & qui venaient de mettre Frédéric au ban de l'Empire , regardèrent cette journée comme un triomphe national. (24)

LES troupes battues se quittèrent de divers côtés , & détruisirent tous les ponts de peur d'être poursuivies. Le Roi ne put pousser plus loin la leçon qu'il venait de leur donner. Un danger plus pressant exigeait sa présence en Silésie ; il était menacé de perdre cette province. Marie-Thérèse déclara qu'elle se croyait en droit de reprendre la Silésie , parce que Frédéric , par son irruption en Bohême , avait rompu les articles des traités par lesquels on la lui avait cédée. Il n'est pas étonnant que cette conquête fut le principal objet du plan de la cour de Vienne. Depuis que cette province était sous le gouvernement prussien , on sentait mieux tout ce qu'elle valait. Une

meilleure administration , sans nouveaux impôts, mettait le Roi en état d'y entretenir une armée de 30,000 hommes ; & c'est alors qu'on sentit pour la première fois que les montagnes de Bohême & de Moravie étaient des barrières trop faibles contre un voisin si puissant.

LES troupes légères des Autrichiens avaient ravagé la Silésie de tous côtés , & ruinaient cette province par des contributions continues. On n'avait point d'armée assez forte à leur opposer , & les forteresses étaient sans défense. Les majors - généraux Keytzen & Mitzscheval avaient attaqué le 14 août, le colonel Janus près de Landshout, mais on les avait repoussés avec une perte considérable. En conséquence, on avait envoyé en Silésie le major - général de Grumkow avec un corps de troupes , & le prince de Bevern eut ordre de camper avantageusement près de Gœrlitz , & de fixer son attention à la conservation de la communication avec la Silésie. Son camp de Gœrlitz était disposé de manière à ne pouvoir être attaqué aisément avec avantage. Le lieutenant-général de Winterfeld était au delà de la Neisse avec un autre corps , & avait devant lui le Holzberg,

sur lequel campaient deux bataillons. Le 7 septembre, les ennemis attaquèrent avec des forces supérieures, & il y eut une action, où le général de Winterfeld fut blessé mortellement, & la montagne abandonnée après une vigoureuse résistance. Les Autrichiens prirent quelques drapeaux & quelques canons, & firent 300 prisonniers, parmi lesquels se trouvèrent le général de Kannaker & le comte d'Anhalt qui était blessé. Le prince de Bevern attira à son camp de Gœrlitz le corps de troupes qui était à Bautzen, sous les ordres du général Rebentisch. Après cette retraite, les ennemis s'emparèrent de Bautzen, & firent prisonnier de guerre le bataillon - franc de Chossignon, qu'on avait laissé dans le château. Le 10 septembre, Bevern marcha vers la Silésie, passa la Queis sans obstacle, & arriva à Bunzlau. Les Croates qui le suivaient furent repoussés par les bataillons - francs, soutenus par le régiment de Brunswic. Comme le principal but de Bevern était de couvrir Breslau, il continua sa marche vers cette ville par Lignitz. Arrivé auprès de Breslau, il y forma un camp retranché, & l'armée autrichienne forte de

100,000 hommes, après les renforts des Bava-
rois & des Wirtembergeois, le suivit tou-
jours, & se campa vis-à-vis de lui.

LES Autrichiens assez forts pour se divi-
ser, détachèrent un corps considérable sous
les ordres du général Nadaſti, pour aller
assiéger Schweidnitz; tandis que l'armée de
Bevern s'affaiblissait de jour en jour, par les
détachemens qu'il était obligé d'envoyer,
pour renforcer les garnisons des places de
Silésie. Après ces détachemens envoyés à
Schweidnitz, Glogau, Brieg & Cofel, il lui
restait à peine 25,000 hommes. Le major-
général Sers commandait la forteresse de
Schweidnitz, dont il avait été lui-même
l'architecte. Elle fut investie le 13 octobre;
& le 12 novembre elle fut prise d'assaut. Le
corps des assiégeants était de plus de 30,000
hommes, & le colonel de Riverſon, ingé-
nieur français, dirigeait le siège. La garni-
ſon forte de 6000 hommes & quelque chose
de plus, était pourvue de tout; elle se dé-
fendit avec courage. Les assiégeants compo-
ſés en grande partie de Bava-
rois & de Wirtembergeois, perdirent 2500 hommes. Quatre
généraux & 3000 hommes de la garnison

furent faits prisonniers. Ils ne se rendirent que malgré eux, & la plupart s'échappèrent des mains du vainqueur. Sers qui conclut la capitulation, sentit apparemment, ou que la forteresse n'était pas assez forte, ou qu'il n'était pas assez fort lui-même pour la défendre. L'ennemi trouva une grande quantité de munitions, & une caisse considérable. Cette conquête fut importante pour les Autrichiens; elle leur ouvrit une libre communication avec la Bohême. Quelques jours après, le corps de Nadaſti ſe joignit à l'armée qui était près de Breslau.

LE prince de Bevern, retranché dans son camp, avoit devant lui la Lohe, ruisſeau marécageux, & une chaîne de villages, de parapets & de batteries; à droite l'Oder; à gauche des retranchements; & la ville derrière. Dès que les Autrichiens eurent appris que le Roi avoit remporté la victoire à Roſbach, & qu'il venoit en Siléſie, ils ſe hâtèrent d'attaquer le camp avant ſon arrivée. Le matin du 22 novembre, ils paſſèrent la Lohe, après avoir forcé les batteries que les Pruffiens avoient de ce côté. Vers midi, on en vint au feu de la mousquetterie. Le combat

fut opiniâtre & sanglant. Chaque pas que faisaient les Autrichiens , leur coûtait des milliers d'hommes ; mais ils avaient de quoi les remplacer aussitôt.

NADASTI qui formait l'aile droite avec le corps qu'il commandait , trouva devant lui le général de Zithen , & fut obligé de céder. Les Autrichiens crurent la bataille perdue de ce côté ; les Prussiens défendirent le champ de bataille jusqu'au soir. Alors ils se rapprochèrent de la ville. Mais le lendemain, le prince de Bevern se crut trop affaibli pour s'exposer à une seconde attaque , de la part d'un ennemi si supérieur. Il traversa la ville , passa l'Oder le lendemain , & abandonna Breslau à la défense d'une garnison de 3000 hommes.

ON a blâmé la conduite de Bevern. Les officiers autrichiens assurèrent eux-mêmes , que le soir même de la bataille ils ne s'étaient pas cru si près de la victoire. On fait monter leur perte à 20,000 hommes tués ou blessés. Supposons que les Prussiens n'en eussent perdu que 10,000 ; c'était assez pour justifier les craintes de Bevern. Deux jours après la bataille , le prince de Bevern

s'étant avancé à cheval pour reconnaître les ennemis , fut fait prisonnier. On ne fait si ce fut par imprudence , ou s'il aima mieux être prisonnier des Autrichiens, que général d'une armée battue. (25)

DEUX jours après cette victoire , les Autrichiens prirent Breslau. 3000 hommes de garnison ne pouvaient défendre cette vaste place contre une armée aussi forte que celle des Autrichiens. Les dispositions d'une grande partie des habitans & de la garnison facilitèrent beaucoup cette conquête ; ils se prêtèrent eux - mêmes à la victoire. La garnison eut la libre sortie ; mais la plupart des soldats quittèrent leurs drapeaux & passèrent du côté du vainqueur. Kolowrat , ministre autrichien , reçut au nom de l'Impératrice - Reine, le serment de ceux qui voulurent conserver leurs emplois. Schafgotsch , évêque de Silésie , fut le premier à donner l'exemple. Il se courba devant le vainqueur , & oublia les devoirs de la fidélité & de la reconnaissance qui devaient l'attacher à Frédéric (26). Cet honnête ecclésiastique s'était imaginé que la Silésie était perdue sans retour pour le Roi de

Prusse , & que la perte de ce prince était inévitable. Cette idée était naturelle dans les circonstances , & on ne saurait exiger d'un évêque la fidélité & la constance d'un général d'armée. Les Autrichiens mirent des garnisons à Breslau & à Schweidnitz , & par-là ils coupèrent le Roi de Brieg , Glatz , Cofel & Neiffe. Leur armée était forte de plus de 80,000 hommes ; & celle que le Roi amenait de la Saxe était si faible , que les Autrichiens l'appellaient en badinant la parade de Berlin. La première avait l'avantage de la position , & ses soldats étaient frais ; la seconde était fatiguée par des marches longues & forcées. Cependant Daun ne se laissa point aveugler par trop de confiance : il se posta avantageusement avec son armée près de Schweidnitz , pour attendre que le Roi vînt l'attaquer. Le prince Charles au contraire voulait aller au-devant des Prussiens & leur livrer bataille. On envoya des courriers à la cour , pour demander des ordres. On ordonna l'attaque. Frédéric ne demandait pas mieux. Après la bataille de Rosbach , il avait pris la route de la Silésie par la Luface , & le 4 décembre , après 22 jours de

marche, il arriva près de Neumark à 8 lieues de Breslau, avec 19 bataillons & 33 escadrons. Après avoir appelé à lui l'armée de Bevern, composée encore de 10,000 hommes, il résolut d'attaquer les Autrichiens le lendemain.

LES ennemis en ordre de bataille, attendaient les Prussiens dans une plaine près du village de Leuthen. L'aile droite touchait presque au village de Nickern, & s'étendait jusqu'à celui de Leuthen; & la gauche allait jusqu'à Sagfschatz. L'armée occupait sur deux lignes, un espace de deux lieues, garni de bonnes batteries. Le Roi après avoir repoussé près de Borne, un avant-poste de quelques régiments de houfards & de cavalerie saxonne, avança d'abord sur l'aile droite des autrichiens. Cette aile fut renforcée & commandée par le général Daun; mais tout d'un coup toute l'armée prussienne se forma en quatre colonnes, tourna à droite & courut avec impétuosité contre l'aile gauche des Autrichiens, dont Nadaſti formait le flanc. „ Voilà les Wirtembergeois, s'écria le Roi, „ ils feront les premiers à nous céder la „ place „. Il favait que ces troupes servaient

malgré elles contre lui. En effet , elles se retirèrent au premier feu de la mousquetterie , & tout le flanc imita bientôt leur exemple. On attaqua l'aile gauche , où les Autrichiens avaient rassemblé leur plus grande force , trompés par la fausse attaque. Une batterie avance , le désordre se met parmi les ennemis , qui étaient pressés les uns par les autres , & combattaient sur une hauteur de 40 à 50 hommes. Ils prirent une nouvelle position près du village de Leuthen. Le carnage fut affreux dans cet endroit. Les Autrichiens se retranchaient dans le cimetière & les cours des payfans ; mais après une résistance de quelques heures , ils furent obligés d'abandonner leurs postes , & se retirèrent au delà de Lissa. Il était nuit , & la victoire était complète pour les Prussiens. Ils perdirent 4000 hommes qui restèrent sur le champ de bataille. Les Autrichiens en perdirent plus de 6000 ; & dans l'espace de quelques jours , on leur fit encore successivement plus de 20,000 prisonniers , & une grande partie de leur artillerie , de leur bagage & de leurs chariots , devinrent la proie du vainqueur. (27)

LE Roi passa la nuit à Lissa, dans l'endroit où était auparavant le quartier-général du prince Charles.

LE 6 décembre, les Autrichiens se retirèrent au delà de la Lohe, mirent dans Breslau une garnison de 16,000 hommes, & une forte artillerie, & tournèrent vers Schweidnitz avec le reste de leurs troupes. Le Roi les fit poursuivre par un corps de troupes, & en envoya un autre pour chasser les ennemis de la haute-Silésie. Pour lui, il entreprit le siège de Breslau. Il plaça de la grosse artillerie dans le jardin d'un couvent, situé dans un fauxbourg, & bombardait la ville. Un magasin à poudre, qui sauta en l'air sur les remparts, prépara l'affaut. Mais la garnison n'attendit pas cette extrémité; elle capitula le 20 décembre. (28)

UNE armée de 13 généraux, 700 officiers & 18,000 soldats, sortit le 21 décembre sans bagage & tambour battant, par la porte de Schweidnitz; ils mirent bas les armes devant le Roi, & rentrèrent ensuite dans la ville par une autre porte, comme prisonniers de guerre. Si l'on ajoute à ces prisonniers les 20,000 que l'on avait fait à la journée du

4 décembre , on verra que le nombre des Autrichiens qui étaient en la puissance du Roi , était plus considérable que l'armée qui les avait pris. En général , cette campagne coûta à l'Autriche plus de 70,000 hommes avec tous leurs bagages : à peine 30,000 retournèrent en Bohême. Ceux qui restèrent à Schweidnitz , y furent bloqués.

APRÈS la prise de Breslau , le Roi écrivit à l'Impératrice - Reine une lettre , où il manifeste le désir de faire la paix. (29)

VERS la fin de cette année (1757) , le Roi avait recouvré presque tous ses états , & en avait chassé ses ennemis. Une partie de ses troupes prit ses quartiers d'hiver en Saxe , sous les ordres du prince Henri. Les Russes s'étaient retirés de la Prusse , faute de magasins , à ce qu'ils disaient. De cette manière , le général Leuvald avait eu le tems d'aller en Poméranie , & de repousser , jusques sous le canon de Stralsund , les Suédois qui s'étaient approchés de Berlin. Ils avaient voulu conquérir la Poméranie prussienne , & la Poméranie suédoise se trouvait entre les mains des Prussiens. (30) Les Français & les troupes des cercles étaient éloignés pour longtemps.

LA résistance courageuse du Roi avait mis tous ses adversaires dans le cas de désirer un repos, dont ils avaient pour le moins autant besoin que lui. Jamais peut-être on ne vit des révolutions aussi subites, aussi étonnantes, aussi inattendues. Jamais il n'y eut une opposition plus prodigieuse entre les apparences & les évènements. Les deux derniers mois de cette année sont sans contredit les deux plus remarquables de la vie de Frédéric. Jamais on n'avait vu d'une manière plus positive que c'était sa présence & son génie, qui communiquaient à ses troupes cette activité & cette bravoure qui les rendait la terreur de ses ennemis. On est saisi d'étonnement, en voyant le génie d'un seul homme avoir assez d'influence sur une armée de 20,000 hommes, pour la mettre en état d'en vaincre 100,000. On est étonné de voir cet homme, avec cette petite troupe, résister à un demi-million d'ennemis, & dissiper tous leurs projets. Mais quand on songe que cet homme entreprenait tous ces travaux pour la défense de ses états, de son honneur, de sa liberté, l'étonnement se change en admiration, & on

le suit avec intérêt dans l'exécution de toutes ses entreprises. Tel est l'impression que le Roi de Prusse a faite sur la plus grande partie de ses contemporains.

SUPPOSONS que les Prussiens eussent perdu 150,000 hommes dans les deux campagnes : c'est peu sans doute en comparaison de 300,000 hommes au moins, que l'Autriche, la France, la Russie, la Suède & l'Allemagne perdirent dans la même guerre.

LES saisons & les maladies épidémiques se joignirent aux armes, pour la destruction des hommes ; mais sept batailles & la destruction de 450,000 hommes ne purent terminer la guerre : à peine songeait-on à la paix. On travailla à renforcer les armées ; & à cet égard, le Roi de Prusse avait bien moins de ressources que les alliés pris ensemble. Ces derniers commandaient à 50 millions d'hommes, Frédéric avait à peine 5 millions de sujets. Mais son génie & sa fermeté lui tinrent lieu de tout ; il trouva de l'argent & des soldats. Le Roi George & Pitt lui obtinrent du parlement d'Angleterre quatre millions d'écus de subsides. Il ordonna à ses monnoyeurs de lui procurer avec cet argent

dix millions par an pour son usage ; & les monnoyeurs firent ce miracle. Il est vrai que la monnaie qu'ils firent battre , ne valait pas intrinséquement le tiers de la somme qu'elle représentait. Mais elle servit autant au Roi , que si elle eût été du meilleur aloi. Les foldats avaient besoin de vivres , le prix des denrées ne monta pas tout de suite à proportion de la diminution des espèces ; & la Prusse y gagna.

L'ARMÉE fut augmentée. On leva des recrues en Saxe & dans les pays d'Anhalt & de Mecklenbourg. On attira les déserteurs par des amnisties. Un grand nombre de prisonniers autrichiens , français , suédois & wirttembergeois s'engagèrent dans les troupes du Roi , & on vit s'élever une armée de bataillons - francs.

LA première entreprise que l'on fit contre le Brandebourg en 1758 , fut tentée par une armée française , commandée par le duc de Richelieu. Au commencement de Janvier , il envoya à Halberstadt le général Voyer d'Argenson avec 12,000 hommes. Cette ville n'est point fortifiée. La garnison , hors d'état de se défendre , se retira à Magdebourg sous
les

les yeux des Français. Mais la place , qui contient quelques milliers d'habitans , fut traitée avec autant de dureté , que si elle eût été prise d'affaut. Les Allemands se plaignent généralement de la conduite des Français dans cette occasion. Ils disent que la manière dont on exigea des contributions ressembloit à un vrai pillage. On exigea 244,000 écus d'argent comptant , ainsi que tous les bestiaux & tous les grains. Les soldats firent des recherches dans toutes les maisons , & il fut défendu sous peine de pillage & de gibet , de cacher des armes , du bled ou de l'argent au-dessus de 5 écus. On eut beau faire des prières & des représentations , le marquis d'Argenson n'avait qu'une réponse , *de l'argent , du bled , ou le feu*. Il exigea pour lui & pour ses officiers un don de 10,000 écus , sous le nom de *rachat*. Il fit abattre les portes & les murailles de la ville , & en partit , en menaçant de lui faire donner 100,000 écus toutes les fois qu'elle recevrait des troupes prussiennes ; & pour s'assurer de son obéissance , il emmena en ôtage quelques personnes de considération de la chambre des

domaines , du chapitre & de la bourgeoisie.

“ Tout cela „ dit un auteur allemand,
 „ arriva au milieu du dix-huitième siècle ;
 „ tous ces défordres furent exercés par un
 „ corps de troupes régulières , par une na-
 „ tion qui veut passer pour la plus polie de
 „ l'Europe. Le duc de Richelieu qui donna
 „ les ordres , passait pour un des seigneurs
 „ les plus polis de la cour ; & le marquis
 „ d'Argenson , fils d'un ministre d'état , n'a-
 „ vait pas , sans doute , moins d'éducation
 „ & de politesse ; & cependant les noms de
 „ *Richelieu* & *Argenson* sont plus abhorrés
 „ dans ces contrées , que dans d'autres ceux
 „ de *Menzel* & de *Trenck*. Les Berlinoïse
 „ trouvèrent beaucoup plus heureux que
 „ les habitans d'Halberstadt , d'être tombés
 „ entre les mains d'un Hongrois. „

Quoi qu'en dise cet Allemand , ces ravages , s'ils sont tels qu'on les a peints , ne pourraient-ils pas être excusés par la manière dont le Roi de Prusse avait agi avec la France ; & le dépit d'avoir été à Rosbach victimes d'une simple ruse , n'était-il pas propre à faire la plus vive impression sur

l'imagination ardente des Français , chez qui le premier mouvement affaiblit quelquefois les principes de modération & d'honneur qui caractérisent cette nation ? Quelle est la nation ancienne & moderne , chez laquelle on ne trouve pas des exemples de cette nature ? Quels peuples accablés par les malheurs , ont eu assez de modération , pour ne pas exagérer les peintures de ces calamités ; & quel homme raisonnable jugera une nation entière d'après ces sortes de peintures , & sur les actions d'un homme ou deux , que le hafard ou l'intrigue auront mis à la tête d'une armée ?

L'ENTREPRISE des Français avait mis en mouvement les troupes de Hanovre & de Brunswic , & un corps de Prussiens qui partit de Saxe pour s'y opposer. Au mois de février , les derniers commandés par le Prince Henri de Prusse , repoussèrent les Français de ces contrées vers le Weser , & le Prince retourna en Saxe. Le Roi ne pouvait renforcer ses alliés que de quelques régimens ; mais il leur donna un homme qui valait lui seul plus qu'une armée ; c'était le Prince Ferdinand de Brunswic. Ce Prince continua

avec tant de succès à chasser les Français, que vers la fin de fevrier, l'armée entière avait repassé le Weser, & qu'elle fut obligée de repasser le Rhin vers la fin de mars. Il leur restait à peine 30,000 hommes.

FRÉDÉRIC ne craignait plus d'entreprise considérable du côté des Français. Le duc Ferdinand & le prince héréditaire de Brunswic étaient en état de repousser leur armée. Mais d'un autre côté les Russes faisaient des préparatifs, pour entrer dans le cœur du Brandebourg. La Prusse avait été abandonnée & était en leur puissance. Le Roi se voyant hors d'état de défendre suffisamment un pays si éloigné de ses autres états, son plan exigeait qu'il rapprochât toujours ses troupes de plus en plus, afin de pouvoir leur communiquer de tous côtés les influences de sa présence. Il était obligé de laisser approcher de lui ses ennemis, de manière à pouvoir les atteindre tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; sans s'éloigner trop ni du centre de ses états, ni de l'Oder, ni de l'Elbe. Cette position le mettait à même de porter à propos des renforts, dans les endroits où il était question de quelque coup décisif.

IL était question de savoir si les Russes tourneraient sur la Marche de Brandebourg ou sur la Silésie. Le Roi s'était préparé à ces deux évènements : 50,000 soldats du pays & 20,000 étrangers avaient complété son armée ; & il avait envoyé les nouveaux enrôlés dans les quartiers d'hiver , pour y apprendre le service.

AVANT l'arrivée des Russes , Frédéric voulut remporter quelque'avantage sur les Autrichiens , & ouvrit la campagne en Silésie par le siège de Schweidnitz. La tranchée fut ouverte le 1 avril. Vingt - quatre gros canons & 36 bombes ou mortiers amortirent le feu des assiégés. Le 15 avril la sappe avait été poussée jusqu'aux palissades ; la nuit suivante on monta à l'assaut , & le 16 , la garnison capitula & fut prisonnière de guerre. Il y avait 2 généraux , 173 officiers & 5000 hommes. Cette conquête ne coûta pas 100 hommes au Roi.

PAR les préparatifs que fit ensuite le Roi , il semblait qu'il se préparait à aller en Bohême. Les Autrichiens y furent trompés , & rassemblèrent leurs troupes à Nachod , sous les ordres de Daun. Frédéric avait dessein

d'aller en Moravie. Le 17 avril, il partit pour s'y rendre, rassembla ses troupes à Tropaupau, & arriva le 3. mai près d'Olmutz. Cette marche fut si prompte, que dans l'espace de trois jours, l'armée avait fait 40 lieues. Daun était encore en Bohême.

LA Moravie n'avait qu'un faible corps pour sa défense. Le général de Wille qui le commandait, jeta l'infanterie dans la garnison d'Olmutz, & se retira à Brunn avec la cavalerie. Olmutz fut assiégée dès que le canon fut arrivé. Alors cette place n'était pas connue pour une forteresse d'importance, capable de soutenir un siège en forme, & de retarder les entreprises du Roi. Le principal magasin des Autrichiens était à Leutomissel sur les frontières de la Moravie: il ne paraissait pas possible que Daun vint à tems pour le défendre, & il semblait être près de devenir la proie de l'armée prussienne. En effet, Frédéric en se tournant vers la Moravie, avait eu dessein de prendre ce magasin, de faire une irruption en Bohême de ce côté, & d'éloigner l'armée autrichienne de celle des Russes. Mais ce plan était un secret. Le Roi mit à la fin d'une lettre qu'il écrivit au

marquis d'Argens : " Je voudrais bien vous
 „ écrire quelque chose de nouveau , mon
 „ cher marquis ; mais il a été défendu sévè-
 „ rement , de ne pas écrire la moindre
 „ chose de l'armée , pendant six semaines. „

LES troupes légères des Prussiens étendi-
 rent leurs ravages jusques sur les frontières
 de l'Autriche. Vienne craignait de voir
 bientôt le Roi de Prusse devant ses portes.
 Toutes ces choses avaient la plus grande
 vraisemblance. Mais on vit encore l'évène-
 ment démentir les apparences. Olmutz ne
 fut point prise. Le général Marschal fit
 une vigoureuse défense ; Daun eut le tems
 de gagner Leutomissel , de couvrir les maga-
 sins , & de jeter des renforts dans Olmutz.
 Cette ville était assiégée depuis le 27 mai ;
 & la sappe était avancée jusqu'aux glacis.
 On y avait jetté 128,000 boulets & bom-
 bes (31) : il ne s'agissait plus que de faire
 brèche & de monter à l'assaut. Mais Daun,
 qui était arrivé près d'Olmutz , fit enlever
 le 29 juin , par un détachement commandé
 par Laudon , 4000 chariots prussiens , char-
 gés d'argent & de provisions de bouche &
 de guerre. Cette perte , le manque de vi-

vres , & l'approche de toute l'armée autrichienne , engagèrent le Roi à lever le siège , & à quitter la Moravie.

ON ne saurait s'empêcher d'admirer la conduite du maréchal Daun. Il avait délivré la ville sans perdre un seul homme ; il avait su éviter la bataille , & mettre enfin son adversaire dans une position , où il était aussi dangereux pour lui de risquer une bataille , que de continuer le siège. Telle était la situation des Prussiens , le 1 juillet , dans le tems que Daun était campé près d'Olmütz. En restant dans cette position , le Roi devait craindre d'être attaqué en tête par Daun , en queue & en flanc par la garnison , & par les corps considérables de Laudon , Janus & Siskowitz , qui étaient dans les environs. Dans une telle situation , il fallait bien du génie , bien du bonheur , & tout l'éclat d'un grand nom , pour en imposer à un ennemi supérieur , & lui faire craindre de risquer une attaque. Frédéric sortit de peine sans qu'il lui en coûtât la moindre chose. Au moment où les ennemis s'y attendaient le moins , il partit pour la Bohême , & au milieu du mois

de juillet, il campa près de Kœnigsgrätz. L'aun & Laudon le fuivirent l'un à droite & l'autre à gauche, & campèrent vis-à-vis de lui, près de Lubschau. Cette position dura 15 jours.

LE Roi n'eut le tems ni d'attendre une bataille, ni d'aller à Prague; il fut obligé de voler à la défense des frontières de la Marche. Au commencement de l'année, les Russes avaient pris possession de la Prusse, d'où ils s'étaient avancés, sans résistance, par la Pologne dans la nouvelle-Marche jusqu'à l'Oder. Dona, général Prussien, fut obligé de quitter les Suédois auprès de Stralsund, pour aller s'opposer aux Russes; mais il fut trop faible pour empêcher Fermor, qui avait passé la Warte près de Landsberg, de se répandre dans la nouvelle-Marche, & de bombarder Custrin.

CETTE forteresse bâtie depuis 200 ans, n'a point d'ouvrage extérieur de ce côté, & les marais qui l'entourent ne sont pas assez larges, pour la garantir des bombes. La grosse artillerie des Russes est excellente. Ils furent, dans cette occasion, lui donner un degré d'activité vraiment effrayant. Le

15 août, la troisième bombe mit toute la ville en feu ; & bientôt elle fut réduite en cendres. Les habitans eurent à peine le tems de se sauver de l'autre côté de l'Oder, d'où ils virent leurs maisons & leurs biens dévorés par les flammes, dans l'espace de quelques heures. Après cela, les Russes commencèrent un siège en règle. L'usage de la guerre autorise en Europe la coutume barbare, de réduire en cendres les villes que l'on assiège ; mais il n'en est pas moins révoltant pour les malheureux qui en font les victimes. Les Russes ne furent que des incendiaires aux yeux des habitans de Custrin, & leur conduite ne fit pas moins d'horreur à ces infortunés, que celle des Français n'en avait fait à Halberstadt. Mais les Russes ne pouvaient-ils pas répondre, que les Prussiens avaient bombardé pareillement Prague & Olmutz ; & assurément, si leurs bombes ne réduisirent pas ces villes en cendre, ce ne fut pas la faute de ceux qui les dirigèrent. Mais dans les ravages de la guerre, quelle action ne faudrait passer pour barbare ?

ON avait fait de grands préparatifs pour défendre Custrin, & le Roi fut fort irrité contre le commandant. (32)

LE 6 juillet, le Roi partit de son camp de Kœnigsgrätz , pour se rendre en Bohême ; il s'avança sans perte en Silésie , garnit les frontières , & dans l'espace de 15 jours , il fit avec 14 bataillons & 33 escadrons , une route de 120 lieues. Le 20 d'août , il arriva près de Custrin , attira à lui l'armée du général Dona , & le 23 , il passa l'Oder près de Gistebuse , pour attaquer les Russes. Leur armée était encore de 60,000 hommes , malgré quelques détachemens , & celle du Roi de 50,000.

LE fort du Roi & de ses états dépendait plus que jamais du succès d'une seule bataille. Ses ennemis étaient en chemin , pour entrer dans le cœur de son électorat. Leur dessein était toujours de s'y réunir , & de le couper de l'Elbe & de l'Oder. Jusqu'alors le Roi avait su détourner l'effet de ces projets. Dans le même tems , Daun partit de Bohême , pour aller à Dresde ; l'armée de France & des cercles avait été renforcée , & s'avançait vers la Saxe ; les Suédois étaient partis sans obstacle de Stralsund , & au mois d'août , il n'étaient qu'à quelques lieues de Berlin. Cette ville était sans fortifications & sans

garnison. Les Suédois avaient du canon ; mais ils n'avaient plus à leur tête un Gustave - Adolphe (33) ; ils n'avaient pas même un Haddik.

LE Roi avait de fortes raisons de hâter une bataille. Les nouvelles qu'il recevait de toutes parts des ravages qu'exerçaient les Russes , excitèrent sa colère , & pressèrent sa résolution. Il tâcha de disposer l'attaque de manière , que les Russes , se trouvant entre l'Oder & les marais , fussent coupés de toute retraite , & pussent être exterminés sur la place. On se croyait dispensé , avec ce peuple destructeur , des ménagemens que les usages de la guerre accordent ordinairement aux vaincus. Les soldats eurent ordre , de ne faire quartier à aucun Russe ; & on devait brûler tous les ponts qui auraient pu faciliter leur retraite.

APRÈS avoir fait ce plan , le Roi s'éloigna le 24 d'août , de la rive de l'Oder , & prit à gauche , pour tourner les Russes , afin de les attaquer en queue & en flanc. L'attaque eut lieu dans la matinée du 25 , près de Zorndorf , à deux lieues de Custrin. Fermor , qui avait pénétré le dessein du Roi , avait

placé son armée près de ce village en bataille carrée , afin d'être en état de faire front de tous côtés. Le Roi commença par attaquer le village de Zorndorf avec la grosse artillerie de son aile gauche , & 2200 grenadiers. Cette brigade prussienne fut repoussée , & causa du désordre & des vides dans l'aile. La cavalerie ennemie ne manqua pas l'occasion , & profita de son avantage. La cavalerie prussienne sauva l'honneur de cette journée. Seidlitz s'avance , renverse la cavalerie russe , & tombe avec tant d'impétuosité sur le flanc de l'armée russe , que toute l'aile droite se retira en désordre. De cette manière , l'infanterie prussienne ayant gagné du tems & de la place pour se remettre , s'empara du village & de tous les bagages qui s'y trouvèrent. On a remarqué , que les Cosaques qui rodaient autour de l'armée prussienne , avaient servi à faire rentrer dans leurs rangs les soldats de cette armée , qui voulaient fuir. On aimait mieux retourner contre l'ennemi , que de tomber entre leurs mains. Le désordre s'étant mis parmi les Russes , ils ne purent se remettre ; leur aile droite fut battue & coupée de la gauche ;

& elle aurait quitté volontairement le champ de bataille, si les ponts n'eussent été rompus.

LES Prussiens renouvelèrent l'attaque ; mais l'aile gauche des Russes disputa la victoire jusqu'à la nuit. Elle fut renforcée par les troupes dispersées de l'aile droite ; & s'étant jointe au corps de réserve, elle prit une position avantageuse, qu'elle soutint jusqu'à la fin du jour ; & la nuit vint interrompre la bataille, sans que la victoire parût décidée (34). Les deux armées considérablement diminuées, restèrent ainsi sous les armes, l'une vis-à-vis de l'autre, près du village de Zorndorf : elles gardèrent cette position jusqu'au lendemain matin, sans autre entreprise que quelques coups de canon de part & d'autre. Un boulet envoyé par les Russes, brisa le chariot de bagage du Roi, tout auprès de sa tente.

Si la guerre eût fini par cette journée, il aurait été difficile, d'après les relations de chaque parti, de juger de quel côté avait été la victoire. Les Prussiens se l'attribuèrent ; parce qu'à l'entrée de la nuit, ils étaient à la même place, où les Russes

s'étaient formés au commencement de la bataille , & parce qu'ils avaient pris aux ennemis 103 canons, 37 drapeaux, 80 officiers & 3000 soldats. De son côté, Fermor écrivit du champ de bataille à l'Impératrice de Russie : “ Je m'empresse d'écrire à votre
 „ Majesté , qu'après une bataille des plus
 „ sanglantes , qui a duré dix heures , les
 „ nôtres sont restés maîtres du champ de
 „ bataille , & ont pris aux ennemis un grand
 „ nombre de prisonniers, de canons & de
 „ drapeaux. „ On chanta le *Te Deum* à
 Petersbourg & à Berlin. Le soir de la bataille,
 Fermor demanda au général Dona une trêve,
 pour enterrer les morts & panser les blessés.
 Dona répondit : “ comme le Roi , mon mai-
 „ tre , a gagné la bataille , il aura soin de
 „ faire enterrer les morts & panser les
 „ blessés. „

MAIS les suites prouvèrent d'une manière indubitable , que la victoire était du côté du Roi. Les Russes avaient perdu tant de monde , qu'ils ne purent risquer plus longtemps de rester dans cette position , pour attendre une nouvelle attaque. Le 27 août, ils se retirèrent près de Landsberg. On fait

monter à 20,000 hommes le nombre de leurs morts , blessés ou prisonniers. Les Prussiens avaient perdu 3400 hommes , qui étaient restés sur le champ de bataille , & 7000 blessés ou prisonniers. (35)

LE Roi fut étonné de la fermeté opiniâtre de l'infanterie russe. Leur immobilité & quelques-unes de leurs batteries , avaient fait reculer au commencement une brigade de ses grenadiers. On lit dans une relation prussienne : “ Il est plus aisé de les tuer , que „ de les mettre en fuite ; ils se laissent tuer „ auprès de leurs canons , ou de leur bous- „ teille d'eau-de-vie ; un coup à travers du „ corps , ne suffit pas pour les abattre. „ En effet , il y a moins de distance entre la Garonne & le Wolga , que de différence entre les troupes que Frédéric avait eu à combattre , dans l'espace de dix mois , à Rosbach & à Zorndorf.

LA cavalerie prussienne eut la plus grande part à la victoire de Zorndorf (36). Le Roi ne put poursuivre la victoire. Il laissa le comte Dona près de Landsberg avec une armée , pour s'opposer aux Russes ; & se hâta , avec des troupes qu'il avait reçues de Silésie ,
d'aller

d'aller en Saxe , pour prévenir les desseins de Daun. Ce général avait rassemblé toutes ses forces près de Dresde , & tâchait avec une armée supérieure , de repousser le prince Henri , de délivrer Dresde , & de couper au Roi toute communication avec l'Elbe. Le prince Henri a acquis , dans cette position , la réputation d'un habile général. Pendant l'absence du Roi , il fut , par de sages évolutions & des camps bien choisis , se soutenir en Saxe avec des forces inférieures , d'un côté contre la grande armée autrichienne , & de l'autre , contre celle des cercles ; & il se conduisit toujours avec tant d'adresse , qu'on ne put jamais lui livrer bataille , ni le forcer à reculer. Le Roi le trouva vis-à-vis d'une armée de 100,000 ennemis , encore maître de Dresde , de l'Elbe & de la plus grande partie de l'électorat de Saxe.

La jonction des deux armées se fit le 11 septembre. Daun , qui avait compté que l'absence du Roi serait plus longue , était encore occupé de ses projets contre Dresde & le prince Henri , lorsqu'il le vit paraître près de Stolpe , avec les troupes qu'il avait menées de Bohême dans la nouvelle-Marche,

& avec lesquelles il avait battu les Russes. Les Prussiens avaient fait la marche en neuf jours. Le Roi aurait voulu livrer aussitôt bataille. Il était important pour lui, d'éloigner les Autrichiens de la Saxe, & de voler au secours de la Silésie. Cette province mal gardée courait le plus grand danger. Harfch à la tête de 20,000 hommes, assiégeait la forteresse de Neisse, & mettait une grande partie du pays à contribution. Mais dès que Daun vit le Roi vis-à-vis de lui, il évita la bataille, & il fut se poster si avantageusement auprès de Stolpe, qu'on ne pouvait l'attaquer sans témérité. En conséquence, depuis le 10 novembre, le Roi tira vers la Lusace, pour prendre la route de la Silésie; espérant toujours pouvoir attirer les Autrichiens hors de leur poste, & leur livrer bataille. Daun accompagna les Prussiens; mais il fut toujours se poster de manière à pouvoir retarder leur marche, afin de gagner du tems pour ceux qui assiégeaient Neisse; & il ne s'exposa point à une attaque défavorable.

ON n'était point accoutumé dans l'armée prussienne à craindre l'attaque des ennemis,

& à prévenir sans cesse une surprise par le choix des camps & la vigilance. Les alertes nocturnes des avant - postes étaient si fréquentes , qu'on n'y faisait plus attention dans le camp. Une armée fatiguée , qui depuis trois mois , avait couru de province en province , sans pouvoir se reposer huit jours dans le même endroit , était bien capable d'une pareille indifférence sur le danger. La situation du Roi était très-fâcheuse. “ *Hélas !* écrivait-il à milord Marfchal , *que* „ *je donnerais de bon cœur la moitié de cette* „ *gloire , dont vous me parlez , pour un peu* „ *de repos.* „

LE 14 octobre , les deux armées se trouvaient postées ainsi dans la Lusace , l'une vis-à-vis de l'autre : les Autrichiens près de Kittliz , & les Prussiens près du village de Hochkirchen : les premiers , dans une position avantageuse ; les seconds , de manière à craindre une attaque.

DAUN savait que le camp des Prussiens était faible , & il résolut de l'attaquer pendant la nuit. Le Roi connaissait le danger de sa position , & il l'avait voulu quitter le 13 ; mais il était obligé d'attendre un con-

voit de pain, dont il ne pouvait absolument se passer. *Si les Autrichiens nous laissent en repos*, dit le maréchal Keith, *ils méritent d'être pendus. Il faut espérer*, répondit le Roi, *qu'ils auront plus peur de nous que de la potence.* Les batteries, les abbatis & les autres préparatifs de défense, que Daun avait ordonnés la veille sur son aile gauche, confirmèrent cette opinion; & il avait l'air de songer plutôt à une retraite qu'à une attaque. En effet, cette aile s'était un peu retirée, & elle avait pris un détour dans un bois épais, pour venir, sans être apperçue, attaquer en flanc l'aile droite des Prussiens.

CETTE marche se fit avec tant de secret & de promptitude, que les Prussiens ne s'aperçurent du danger, qu'au moment où ils virent l'ennemi dans leur camp. Il paraît que les ordres du Roi pour la garde du camp avaient été mal exécutés. Les Prussiens eurent à peine le tems de prendre les armes. Au milieu du tumulte, que favorisaient les ténèbres de la nuit, quelques milliers de Prussiens passèrent du sommeil à la mort, & plusieurs furent tués par leurs propres camarades. A la pointe du jour, les Autrichiens

trouvèrent une forte résistance. La chaleur du combat se porta surtout sur l'aile droite des Prussiens, vers le village de Hochkirchen ; il y fut sanglant pour les deux partis. Les Prussiens s'y défendirent pendant quelques heures , & prirent un général & plusieurs soldats ; mais ils perdirent le maréchal Keith & le prince François de Brunswic, qui furent tués sur le champ de bataille. Le Roi fut blessé , ainsi que la plupart des généraux. Le succès de cette bataille paraissait dépendre du village de Hochkirchen. Daun y fit renouveler l'attaque huit fois , par des régiments différens. Le Roi pressé par le nombre , & affaibli par une perte considérable , résolut , vers 10 heures , de se retirer ; & il laissa à l'ennemi le champ de bataille , la plus grande partie du camp & des bagages , plus de 100 canons & 30 drapeaux. On fait monter à 10,000 hommes le nombre des Prussiens tués , blessés ou faits prisonniers.

CETTE bataille eut lieu le jour de la Ste. Thérèse , jour de la fête de l'Impératrice. C'était un joli bouquet pour cette princesse , que le massacre de 20,000 hommes. Elle en remercia Daun ; & le Pape

Clément XIII, qui trouvait qu'on ne pouvait célébrer plus dignement la fête d'une sainte, donna sa bénédiction au général autrichien, & lui envoya au nom de l'Eglise un chapeau & une épée bénite. (37)

ON dirait que ce revers ne dût servir qu'à montrer toute l'habileté de Frédéric, pour en prévenir les suites. Une armée surprise au milieu de la nuit avec tant d'avantage & de succès; une armée battue & dispersée ! Qui ne croirait que tous les desseins du Roi sont renversés, & qu'il ne pourra jamais se relever, dans cette campagne, d'un échec aussi sensible. Sa fermeté luttait contre les obstacles, & son courage vint à bout de les renverser. Il ne se retira qu'à Klein-Bautzen, à une lieue du champ de bataille, & prit une position qui ôta au vainqueur le courage de le poursuivre; & cependant il ne restait plus guère à son armée, pour se défendre, que l'épée & la bayonnette; & pour se mettre à l'abri des injures de l'air, que l'habit court des soldats. Les Autrichiens reprirent leur première position près de Kittlitz. *Daun ne nous tient plus en échec*, dit le Roi le lendemain de l'attaque; *la partie n'est pas per-*

due. Nous nous reposerons quelques jours ici, puis nous irons en Silésie, pour délivrer Neisse. C'est ce qui arriva, comme nous allons le voir.

LE Roi attira à lui le prince Henri avec quelques régimens, il passa la Queis près de Lauban, & se trouva le 6 novembre près de Munsterberg, à six lieues de Neisse. Le même jour, le général Harfch leva le siège de cette forteresse, & se retira en Moravie. Mais la campagne n'était pas encore finie.

LORSQUE le Roi quitta la Saxe, les premiers mouvemens du général Daun semblaient tendre à le suivre en Silésie; & depuis le 4 novembre, il avait fait quatre grandes marches vers Dresde. Son dessein était de surprendre cette ville, puis de se joindre avec l'armée des cercles, pour délivrer la Saxe avant que le Roi pût s'y opposer. Le corps des Prussiens, qui était resté en Saxe, sous le général Itzenblitz, n'était pas fort de 20,000 hommes. Mais ils prirent, près de Dresde, une position si avantageuse, & le comte de Schmettau, qui commandait la place, montra tant de résolution, que Daun renonça à son projet, & fut obligé

de laisser son armée dans l'inaction. Cette irrésolution lui fut aussi inspirée par la crainte du danger, où il mettait la ville & la famille de l'électeur, s'il entreprenait de faire le siège. A l'approche de Daun, Schmettau avait fait mettre le feu à un fauxbourg, qui pouvait faciliter les desseins de ce général, & avait prouvé par là, combien peu il épargnerait tout ce dont le sacrifice pourrait contribuer à sa défense. Il déclara qu'il se défendrait de maison en maison, & même des fenêtres du château royal; & pour le prouver, il fit mettre des soldats dans les appartemens de ce château. (38)

C'ÉTAIT prudence de la part du Prussien, de menacer l'ennemi de tous ces moyens de défense : c'était humanité de la part de l'Autrichien, de s'en laisser imposer par des menaces de cette nature. Cependant le Roi de Prusse, après avoir délivré la Silésie, avait repris le 8 novembre la route de Saxe. Il était pour lui de la dernière importance, de rester maître de cette province & de l'Elbe, & de pouvoir garder ses quartiers d'hiver dans l'électorat. Dès qu'il fut arrivé à Bautzen dans la Lusace, le général Daun

prit le chemin de la Bohême, & les troupes des cercles se hâtèrent d'aller en Franconie. Après la bataille de Zorndorf, les Russes s'étaient retirés en Poméranie, & voulant s'établir dans cette province, ils avaient assiégé Colberg avec un corps de 10,000 hommes. Ils voulaient que cette place, située sur la Baltique, facilitât à leur armée le transport des vivres & des munitions; mais le major Heyden qui la commandait, fit une défense si habile avec une garnison de 700 hommes & 20 artilleurs, qu'il força les Russes à se retirer. Au mois de novembre, toute leur armée quitta le Brandebourg & la Poméranie.

LA guerre contre les Suédois était toujours réservée pour l'hiver. Dès que le Roi eut procuré à ses troupes de la sûreté & des quartiers d'hiver, ils furent repoussés vers Stralsund, par un corps de troupes envoyé exprès, & ne purent empêcher les Prussiens, de prendre leurs quartiers d'hiver dans la Poméranie suédoise.

IL serait difficile de trouver dans l'histoire une campagne conduite avec autant de travaux & d'adresse. Les marches du Roi de

Silésie en Moravie, de là dans la nouvelle-Marche par la Bohême & la Silésie ; & ensuite en Saxe ; de Hochkirchen à Neisse ; puis à Dresde , toutes ces marches font ensemble plus de 280 milles d'Allemagne ou 560 lieues de France. Le Roi de Prusse avait fait ce que Belle-isle avait cru impossible , lorsqu'il avait écrit : *Le Roi de Prusse, quoi qu'il fasse , ne pourrait faire la navette avec une armée.* Par le siège d'Olmütz , le Roi attira en Moravie les principales forces autrichiennes, & en allant à Custrin, il éloigna les Russes du milieu de ses états & de leurs alliés. Il arriva à tems en Saxe, pour dissiper les projets des Autrichiens & des cercles. Malgré la défaite de Hochkirchen , il arriva à tems en Silésie, pour sauver Neisse & Kosel ; enfin il retourna encore en Saxe, pour délivrer Dresde & chasser les ennemis de l'électorat.

POUR sentir combien font étonnantes des marches si promptes, faites avec une armée entière, il faut avoir une connaissance de la foule de besoins, qui assiègent sans cesse une armée régulière, & de la quantité prodigieuse de convois, qu'il faut faire suivre

ou préparer de jour à autre dans les différens endroits, par où l'on veut la faire passer. Au commencement de la guerre de 1756, le Roi avait trouvé & appelé en Silésie un homme, qui fit dans cette partie plus que le Roi n'avait cru possible. C'était le Baron de Schlabrendorf, ministre d'état & de la guerre en Silésie. Ce ministre habile joignait à l'enthousiasme pour son maître, une activité infatigable. Il avait l'art de prévoir la tournure des affaires, & il préparait les vivres & les magasins en conséquence. Des opérations de cette nature ne pouvaient se faire sans violence ; & la force arrachait souvent ce que la justice autorisait à refuser. Mais Frédéric s'était fait une telle réputation de justice & de modération dans l'esprit de ses sujets, qu'ils s'en prirent toujours à ses ministres, de la sévérité des moyens que l'on employait pour remplir ses ordres.

A la fin de novembre, le Roi de Prusse se retrouvait en possession de ses états, à l'exception de la Prusse, & maître de la Saxe, de l'Oder & de l'Elbe. Cette campagne, où il n'avait perdu que 30,000 hommes, en avait coûté 100,000 aux puis-

ances liguées contre lui. Car selon les relations de ces tems , il fallut aux Autrichiens plus de 36,000 hommes , pour compléter leur armée ; aux Russes plus de 32,000 , aux Français plus de 36,000 , & quelques milliers aux Suédois & aux cercles.

L'ISSUE de cette campagne mit Frédéric en état de compléter ses troupes dans les quartiers d'hiver , & de les augmenter de quelques bataillons-francs. Afin d'épargner ses provinces , il fit faire des recrues en Saxe , dans le pays d'Anhalt , dans le Mecklenbourg , la Poméranie suédoise , & même dans une partie de la Pologne ; & comme ses soldats étaient payés plus exactement que ceux des autres puissances , il ne manquait pas de gens qui venaient s'offrir à servir sous ses drapeaux. Il pourvut l'armée de tout ce dont elle avait besoin , remplit ses magasins , & cependant il ne tira point de revenus des provinces ravagées par l'ennemi ; il ne mit point de nouveaux impôts sur le peuple , comme la France ; & n'emprunta point chez l'étranger , comme l'Autriche & la Russie. S'il augmenta ses revenus & les subsides qu'il tirait de l'Angleterre , en alté-

tant les monnaies , le plus grand nombre de ses sujets n'y perdaient rien. Ce changement devait être indifférent au soldat & à la classe nombreuse du peuple , qui vit de son travail journalier.

CEPENDANT les ennemis de Frédéric , mesurant ses moyens sur la difficulté de leurs ressources , voyaient croître d'année en année l'espérance de l'épuiser & de l'abattre ; & se persuadaient , qu'il manquerait plutôt de moyens pour se défendre , qu'eux de forces pour l'attaquer. En conséquence , les armées furent complétées ; & on fit des préparatifs pour une nouvelle campagne. Dans l'année 1759 , la fortune sembla se déclarer pour le parti le plus fort , & favoriser les desseins des armées autrichiennes , russes & des cercles , qui s'étaient rassemblées en Saxe & sur les bords de l'Oder.

AU printems de cette année , Frédéric avait marché contre les principales forces autrichiennes , qui étaient dans la Lusace , dans le dessein d'empêcher leur jonction avec les Russes , & de les forcer à une bataille , avant que ces derniers eussent atteint l'Oder , & les troupes des cercles l'Elbe.

Au mois de mai, le prince Henri fit, dans le même dessein, une irruption en Bohême & en Franconie. Il détruisit plusieurs magasins ennemis, mit Wirzbourg & Bamberg à contribution, & tua quelques milliers de soldats aux cercles. Mais les circonstances le forcèrent de reprendre promptement le chemin de la Saxe.

ON avait envoyé en Pologne un corps de troupes prussiennes, commandé par le général Dohna, pour ralentir la marche des Russes, qui s'avançaient vers l'Oder. On persuada aux Polonais, que leur pays devait rester également ouvert aux Prussiens & aux Russes, parce qu'en vertu du traité de Wé-lau, fait en 1657 entre le grand-électeur & la Pologne, la république ne devait permettre le passage sur ses terres, à aucun ennemi de la maison de Brandebourg. On pouvait répondre à cela, que les Russes étaient amis & alliés du Roi de Pologne, en qualité d'électeur de Saxe, & que les Prussiens étaient ses ennemis: mais la faiblesse de la république l'empêcha de répondre. Les Prussiens exigèrent des contributions jusqu'à Posen, détruisirent les magasins

russes , enlevèrent de ses terres le prince Sulkowsky , magnat polonais , & le menèrent prisonnier à Glogau avec sa garde , qui consistait en 200 hommes. Son crime était , d'être soupçonné d'avoir levé ces 200 hommes pour l'armée Russe.

IL est étonnant au milieu du dix-huitième siècle , de trouver en Europe un état avec des possessions plus étendues que celles de la France ou de l'Allemagne , être cependant assez dépourvu de forces & de moyens de défense , pour que ses voisins entrent à leur gré dans ses provinces , comme dans un pays abandonné ; & qu'un seul général , à la tête de quelques régiments , puisse s'y maintenir aussi longtems qu'il juge à propos , ou jusqu'à ce qu'un général d'une autre puissance vienne l'en chasser. Les Prussiens avec 30,000 hommes , mais sans Frédéric , ne purent résister à une armée de 80,000 Russes. Au mois de juin , ces derniers se mirent en mouvement , sous les ordres du feld-maréchal Soltikow , pour avancer vers l'Oder , par la Pologne. Ils avaient dessein de se joindre à une partie des Autrichiens , & de pénétrer ensuite dans le Brandebourg.

LES Prussiens , qui craignaient d'être coupés de la Silésie & de la Saxe , se pressèrent à l'envi avec les Russes , de regagner les bords de l'Oder. Le 22 juillet , les uns & les autres arrivèrent près du village de Kai , dans le Brandebourg , à deux lieues de l'Oder , & les deux armées se trouvèrent si près , que la bataille fut inévitable. Ce jour-là même le général Vedel , que le Roi avait envoyé pour remplacer Dohna (39) , était arrivé à l'armée. Frédéric était mécontent de Dohna , parce qu'il avait trop peu de résolution , & que dans la dernière marche , il avait manqué une occasion favorable d'attaquer avec avantage les Russes , près de Méseriz en Pologne. La bataille eut lieu le 23 juillet dès le matin. A la pointe du jour , les Russes étaient partis , pour continuer leur route vers Crossen sur l'Oder. C'était l'endroit où ils devaient se joindre à un corps d'Autrichiens , qui devait s'y rendre de la Lusace , sous les ordres du général Laudon. Vedel avait ordre d'attaquer les Russes & de les battre , afin d'empêcher la jonction. Il ne connaissait ni le pays , ni la force des ennemis , ni l'état de sa nouvelle armée.

Cependant

Cependant , il n'y avait pas un moment à perdre. Il attaqua les Russes dans leur marche , fut battu , & après avoir perdu 6000 hommes tués , blessés ou faits prisonniers , il se trouva fort heureux , qu'on ne lui eût pas coupé le passage de l'Oder.

QUELQUES jours après , les Russes se retirèrent sur la rive droite de l'Oder , & au commencement du mois d'août , ils campèrent près de Francfort sur l'Oder. Là , le général Laudon , malgré la vigilance du Roi & du prince Henri , traversa la Lusace , & les joignit avec un corps de 18,000 Autrichiens. Au mois de juillet , Daun était entré de Bohême en Lusace , & avait hâté sa marche vers le Brandebourg , pour favoriser les desseins des Russes. Le Roi le cotoya en Silésie , le long de la Bober , & après la bataille de Kai , il fit avancer le prince Henri vers Sagan , pour empêcher la communication des Autrichiens avec les Russes. Pour lui , il se mit à la tête de l'armée de Wédel , qui était renforcée de quelques régiments venus de Silésie , se hâta de descendre la rive gauche de l'Oder , & passa ce fleuve le 11 d'août , près de Reitwein ,

au - dessous de Francfort , pour livrer bataille aux Russes. C'est ce qui arriva le lendemain ; & l'issue prouva ce que peut la fortune dans une action. Pendant sept heures que dura l'attaque des Prussiens , on eût dit qu'ils avaient remporté une victoire complete ; mais vers le soir , le fort se déclara pour les Russes : ils redoublèrent leur résistance dans leurs derniers retranchements, chassèrent les Prussiens de tous les postes avantageux dont ils s'étaient emparés , & restèrent maîtres du champ de bataille. Une courte description de cette journée , rendra la chose plus sensible.

L'ARMÉE russe qui , avec le corps d'Autrichiens , était forte de 80,000 hommes , s'était retranchée derrière quelques hauteurs, situées entre le village de Kunersdorf & l'Oder. Leur aile droite s'étendait jusqu'à l'Oder, & de ce côté était , sur la montagne dite *Judenberg* , leur quatrième retranchement , défendu par des abbatis. Les derrières du camp étaient couverts par des broussailles marécageuses & des hauteurs escarpées. De sorte que les Russes ne jugèrent pas à propos de changer de position , quoiqu'ils

eussent les Prussiens sur leurs derrières. Le 3 d'août, à trois heures du matin, le Roi était parti avec l'armée, du village d'Oetfcher; & après avoir fait un grand détour par un bois, il vint vers les midi, attaquer le flanc de l'aile gauche des Russes. Cette attaque se fit en colonnes & avec tant d'effet, que les Russes furent obligés d'abandonner leurs batteries l'une après l'autre. Ils se retirèrent dans leurs derniers retranchements, sur la montagne de Judenberg. A six heures du soir, les Prussiens étaient, sur cette montagne, maîtres des trois premiers retranchements & de 100 canons, qu'ils avaient pris à l'ennemi.

IL est probable, que si le Roi n'avait point fait renouveler l'attaque par ses troupes, qui étaient déjà fatiguées, les Russes se seraient retirés entièrement; & ils avaient fait une perte considérable. Mais Frédéric ne voulut pas lâcher prise; & ce qui le confirmait dans l'espérance du succès, c'est que le général Wunsch devait attaquer les ennemis à leur autre aile, avec un corps venu de Francfort. Tel était le plan formé. En conséquence, le Judenberg fut encore

attaqué. Le Roi s'exposa au plus grand danger , & eut deux chevaux tués sous lui. Mais après quinze heures de marche⁷ & de bataille , la fortune & les forces abandonnèrent ses troupes. Cinquante pièces de canon rangées sur la montagne , & le feu de la mousquetterie , renversèrent un nombre de Prussiens d'autant plus grand , qu'ils étaient obligés de se presser les uns sur les autres , parce qu'ils manquaient d'espace pour s'étendre. La cavalerie ne fut pas plus heureuse. Elle fit une tentative contre les hauteurs , mais elle ne réussit point. Seidlitz fut blessé. Le feu des cartouches rompit les rangs ; cavaliers & fantassins , tout fut bientôt mêlé & en désordre. Laudon profita de ce moment , pour décider la bataille. Il s'avance avec ses troupes encore fraîches , derrière l'aile droite , tombe en flanc & en queue sur les Prussiens fatigués & en désordre , les oblige à se retirer , & reste maître du champ de bataille. Dans l'espace d'une heure , ils perdirent les batteries qu'ils avaient prises , & plus de cent de leurs propres canons. Le général Wunsch était bien arrivé à Francfort , vers la fin de la

bataille, & avait fait prisonnière la garnison russe; mais il était trop tard. Il apprit dans cette ville, que la bataille était perdue, & n'eut rien de plus pressé que de se retirer.

Le Roi se posta près du village d'Oetscher, à deux lieues du champ de bataille, dans le même endroit où il avait passé la nuit précédente. “ Il n'avait pas plus de 5000
 „ hommes avec lui, „ écrivit quelqu'un, le lendemain de cette journée; “ les régiments
 „ ne semblaient plus que des compagnies.
 „ Le lendemain matin, j'ai vu le Roi, au
 „ milieu de cette petite troupe, couché
 „ sur un peu de paille, dans les ruines
 „ d'une maison de paysan, dormir aussi
 „ tranquillement, que s'il n'eût pas eu
 „ à craindre le moindre danger. Son cha-
 „ peau lui couvrait la moitié du visage, son
 „ épée nue était à côté de lui, & à ses pieds
 „ ronflaient deux adjudants couchés sur la
 „ terre. Un grenadier montait la garde de-
 „ vant la maison. Ce monarque semble avoir
 „ en son pouvoir le sommeil & le repos,
 „ ainsi que la présence d'esprit. Dès qu'il est
 „ hors de la portée des armes, le sentiment
 „ de sa supériorité & la confiance dans son

„ bonheur, reprennent le dessus ; il ne voit
 „ plus le danger, & se livre au repos avec
 „ autant de sécurité, que si l'ennemi était
 „ à vingt lieues. „

LE même jour, son armée repassa l'Oder, près de Reitwein, mais diminuée de moitié. Elle emmenait plus de 12,000 blessés (40). La perte des Russes ne fut guère moins considérable. “ Si je remporte encore une vic-
 „ toire comme celle - là, dit Soltikow, je
 „ retournerai seul, un bâton à la main, en
 „ porter la nouvelle à Pétersbourg. „

APRÈS deux batailles gagnées coup sur coup, le général crut avoir assez fait pour la cause commune, contre le Roi de Prusse. Il déclara positivement, qu'il se croyait fondé, à ne plus exposer dans cette campagne son armée affaiblie. Cette conduite fit perdre aux ennemis du Roi tout le fruit de cette victoire. En effet, ce qu'il y a de plus extraordinaire dans ces deux journées, c'est qu'elles n'influèrent presque point sur la situation politique du Roi, & ne produisirent aucune révolution dans les affaires. Frédéric parut plus redoutable que jamais à ses ennemis, & cependant, jamais il n'avait

été dans une position plus dangereuse. Il était coupé de la Saxe & de la Silésie, & ne pouvait recevoir aucun secours de ces provinces. L'armée des cercles était entrée dans la Saxe, que le prince Henri avait quittée pour se rendre en Silésie. Daun était dans la basse-Lusace, avec les principales forces autrichiennes, & avait eu une entrevue à Guben avec le général Soltikow. Rien ne pouvait empêcher sa jonction avec l'armée Russe. Chacune de ces deux armées était plus forte que celle que Frédéric pouvait leur opposer à toutes deux. N'était-il pas naturel, de s'attendre à voir une armée combinée tomber sur Berlin; une autre, se répandre dans la Silésie? Ne pouvait-on pas délivrer la Saxe, assiéger Magdebourg, & réduire le Roi aux dernières extrémités?

RIEN de tout cela n'arriva. Le génie de Frédéric semblait lui avoir dit le lendemain de la bataille de Kunersdorf, qu'il n'avait point à craindre ces revers. Quelques jours avant cette bataille, le duc Ferdinand lui avait envoyé un officier, pour lui annoncer la victoire qu'il avait remportée le premier d'août, près de Minden.

Frédéric ordonna à cet officier , d'attendre quelques jours , afin qu'il pût répondre au compliment du Duc , par une nouvelle de la même nature. Le lendemain de la bataille , Frédéric voyant cet officier , lui dit : “ Je
 „ suis fâché , de n'avoir pas pu préparer
 „ une meilleure nouvelle pour le Duc ; mais
 „ si , sur votre passage , vous ne trouvez
 „ pas Daun à Berlin & Contade à Magde-
 „ bourg , assurez le duc de ma part , que
 „ tout n'est pas perdu. „

A la vérité , les Russes avaient passé l'Oder , après avoir été renforcés par 19,000 Autrichiens , commandés par Haddik ; mais leur lenteur & leurs divisions laissèrent au Roi le tems de prendre une position qui couvrait Berlin. Il tira de cette ville de quoi fournir son armée d'artillerie & de munitions ; il forma de ses faibles régiments , une chaîne qu'il opposa aux Russes , & montra un courage & une résolution , qui leur ôtèrent le courage de l'attaquer de ce côté. Ils se retirèrent vers la Lusace , & ne se trouvèrent plus qu'à quelques lieues des Autrichiens. Cette circonstance n'empêcha pas le Roi de les suivre pied à pied ; & il

envoya, sous leurs yeux, en Saxe une partie de sa faible armée, sous les ordres du général Wunfch. Dans le même tems, le prince Henri, qui par des évolutions adroites avait eu l'art de faire échouer tous les projets de Daun, entra dans la Lusace, & éloigna par là les principales forces autrichiennes de l'armée des Russes, en attirant les premiers vers les frontières de la Saxe & de la Bohème.

AU mois de septembre, la Lusace était obligée de nourrir quatre armées en même tems. Les Russes sentirent les premiers la disette de vivres. La cour de Vienne leur offrit de l'argent pour en acheter. Mais Solitikow répondit : *mes soldats ne mangent point d'argent* ; & il tourna sa marche vers la Pologne, par la Silésie, pour se rapprocher de ses magasins. Laudon l'accompagna avec de nouveaux renforts, & tâcha de l'engager à faire le siège de Glogau, & à le détourner de repasser l'Oder. La promptitude du Roi dissipa tous ces projets.

L'ARMÉE combinée des Russes & des Autrichiens, arrivée le 24 septembre, sur les bords de l'Oder, était sur le point de des-

cendre ce fleuve de ce côté, jusqu'à Glogau. A cette fin, elle avait fait tracer un camp près de Beuten sur l'Oder. Mais quel fut l'étonnement de leur avant-garde, lorsque voulant s'approcher de ce camp, ils le trouvèrent occupé par les Prussiens, que l'on croyait à peine en Silésie? Soltikow & Laudon observèrent le camp de loin, & n'osèrent y attaquer le Roi. Mais le 28 septembre, ils passèrent l'Oder au-dessous de Beuten. Ils continuèrent leur marche de ce côté du fleuve, & parurent vouloir faire une tentative sur Breslau. Mais ils trouvèrent partout les Prussiens sur leur chemin, & tous les passages étaient si bien gardés, qu'il ne leur restait plus aucune espérance de se procurer dans cette province une place tenable, ni des quartiers d'hiver. La dernière tentative qu'ils firent pour s'approcher de Breslau, eut lieu près de Hernstadt. Cette ville était occupée depuis peu par les Prussiens. Soltikow menaça de la réduire en cendres, si la garnison refusait de se rendre. L'officier prussien répondit, qu'il avait ordre de défendre la ville, quand même les Russes se conduiraient en incendiaires, selon leur cou-

tume. Cette réponse courrouça le général, & la ville fut livrée aux flammes.

De là, l'armée combinée tourna vers la Pologne. Vers la fin d'octobre, il n'y avait plus de Russes ni d'Autrichiens dans la Silésie ni le Brandebourg ; mais partout les traces de leurs ravages fumaient encore dans les villes & les campagnes. Les habitans de douze villages livrés aux flammes, furent obligés d'abandonner leurs foyers : on frémit d'horreur, quand on lit le récit des ravages & des dévastations, que les Russes exercèrent pendant tout le cours de cette campagne dans le Brandebourg & la Silésie (41). On a admiré leur discipline dans quelques villes ; mais c'est qu'on y avait mis des troupes régulières, disciplinées par Pierre I. Les campagnes, au contraire, furent livrées aux troupes barbares de cet empire. Les Cosaques, les Calmouques, les Tartares de la Baskirie ne connaissent d'autre manière de faire la guerre, que le pillage, la destruction & l'incendie. Ils ne font aucune différence entre le soldat armé & le citoyen sans armes. Tous les habitans du pays ennemi sont à leurs yeux autant d'ennemis, dont les biens,

Le corps & la vie font en leur pouvoir. Leur figure est affreuse , leurs inclinations féroces ; leur estomac digère la chair crue & les fruits verds. Ils ne connaissent d'autre habitation que le dos de leurs chevaux , d'autre lit que la terre nue , d'autre toit que le ciel. Leurs armes font l'arc , la flèche , le sabre & la lance. Ils poursuivent avec fureur les filles & les femmes , & les rides de l'âge ne mettent point le sexe en sûreté contre leurs desirs brutaux.

CES barbares étaient regardés dans le Brandebourg comme des monstres & des anthropophages. La terreur marchait devant eux. Les villageois se réfugiaient dans les campagnes , & les villages abandonnés étaient livrés au pillage & aux flammes.

LES dévastations & les ravages que causèrent les Russes dans toutes les campagnes , tarirent bientôt les sources , d'où ils auraient pu tirer des vivres & du fourage , s'ils avaient connu l'utilité de la discipline & de l'humanité ; & la disette les força d'abandonner tous leurs avantages , & de se rapprocher de leurs magasins de Pologne. Il y a apparence , qu'on ne souffrira plus ces

désordres barbares parmi les troupes russes. Les Calmouques & les Cosaques commencent à s'accoutumer à la discipline , & on a su leur inspirer quelques sentimens d'humanité , d'attachement & de reconnaissance. Disons donc , que si ces désordres affreux déshonorent encore la nation russe , il faudra s'en prendre aux généraux , qui n'auront pas profité des moyens qu'ils avaient de les empêcher ou de les prévenir.

Ces barbaries causaient des représailles. Il n'est aucune espèce d'atrocité dont les partis ennemis ne soient capables , lorsqu'ils sont leurs propres juges. Dans cet état , il n'y a plus de différence entre le peuple policé & le peuple barbare. On trouva dans le bagage du général Contade en Westphalie , une lettre du vieux maréchal Belle - isle , où il disait : *Il faut faire un désert devant l'armée.* L'ambassadeur de France à Vienne écrivait au marquis de Montalembert , après la bataille de Kunersdorf : “ Il faut achever de détruire „ le Roi de Prusse. Vous devez employer „ tout votre crédit dans l'armée russe , pour „ l'engager à passer l'Oder. Il faut montrer „ aux Russes la perspective du pillage de

„ Berlin & de toute la marche de Brandebourg. „ Voilà comme auraient écrit les Calmouques, s'ils avaient su écrire.

LAUDON se sépara des Russes en Pologne, & marcha vers la haute-Silésie. Frédéric laissa quelques troupes en Silésie, pour observer les mouvements de ce corps, & mena son armée en Saxe. Alors les troupes prussiennes occupaient l'électorat, à l'exception de Dresde & de quelques autres villes. L'armée des cercles, renforcée de plusieurs régiments autrichiens, avait pénétré, au mois d'août, jusqu'aux bords de l'Elbe, sous la conduite du duc de Deux-Ponts. Les garnisons prussiennes, se trouvant trop faibles, avaient été obligées d'abandonner Leipzig, Wittenberg & Torgau. Le général Wunsch, qui vint en Saxe après la bataille de Kunersdorf, reprit ces villes sans beaucoup de peine. Mais ce corps était arrivé quelques jours trop tard, pour empêcher la reddition de Dresde. Le comte de Schmettau, qui commandait cette place, la voyant investie, & n'ayant aucune nouvelle de l'armée du Roi, capitula le 4 septembre, sans attendre un siège en forme. Ce général qui, l'année

précédente , avait montré beaucoup de résolution & de courage , se couvrit par cette action d'une honte ineffaçable. Le Roi le déclara incapable de servir davantage ; ce fut toute sa punition.

VOILA les troupes des cercles maîtresses de Dresde ; & elles tâchaient de se soutenir dans cette contrée.. Au mois d'octobre , le prince Henri arriva vers l'Elbe. Les connaisseurs admirent cette marche. Ce prince , pour éviter Daun qui pouvait l'investir près de Landskron , fut obligé de faire un détour. Il exécuta son projet pendant la nuit , avec tant de prudence & de célérité , que le 25 septembre , il surprit un corps d'Autrichiens , près de Hoyerwerda , prit le général Vela qui le commandait , ainsi que 30 officiers & 1500 soldats , & arriva en Saxe avant que Daun eût appris qu'il tournait de ce côté. En effet , Daun croyait que les Prussiens voulaient aller en Silésie , & cette opinion lui fit perdre deux marches , parce qu'il tourna de ce côté.

ON ne put empêcher le prince de passer l'Elbe auprès de Torgau , & de se joindre au général Wunsch. Alors Daun hâta sa

marche vers la Saxe , pour couvrir Dresde. Il passa l'Elbe , & tâcha , de concert avec l'armée des cercles , de se rendre maître de ce fleuve. Mais le 29 octobre , Henri battit un corps d'Autrichiens envoyé à cet effet , sous les ordres du général Arenberg , & garda sa position près de Torgau. (42)

TEL était l'état des affaires au commencement de novembre , lorsque le Roi arriva de Silésie en Saxe , avec 20 bataillons & 30 escadrons , & se joignit au prince Henri. Il dit en abordant son frère : “ Henri est le „ seul général , qui n'ait point fait de faute „ dans cette guerre. „ La guerre était éloignée des états du Roi. Les Russes étaient en Pologne , & les Autrichiens bornés à un petit canton de la Saxe , entre Dresde & la Bohême. Le Roi résolut de leur disputer aussi ce canton , & il s'avança vers Dresde avec son armée. Pour pouvoir entreprendre quelque chose contre cette ville , il était nécessaire de forcer à la retraite , l'armée qui la couvrait. Daun s'était campé sous les canons de la ville , & était à l'abri d'une attaque. Le Roi essaya un autre moyen pour le tirer de sa position. Il envoya le général Fink
avec

avec un corps considérable, autour de l'armée ennemie, occuper des postes dans les montagnes de Maxen. Son dessein était de couper aux Autrichiens & à Dresde les vivres du côté de la Bohême ; ou du moins, de mettre les premiers en mouvement, par l'appareil de cette entreprise. L'exécution de ce projet aurait été dangereuse pour Daun ; il se mit en devoir de la prévenir, ce qui donna occasion à un des plus célèbres événements de cette guerre. Le 12 novembre, un corps de Prussiens, composé de 9 généraux, 500 officiers, & 12,000 soldats (43) mit bas les armes près de Maxen, & fut fait prisonnier de guerre par les Autrichiens.

IL est certain que les Autrichiens avaient l'avantage du nombre, des hauteurs & du soutien de leur grande armée. Daun lui-même ordonna l'attaque. Les Prussiens étaient dans un fonds, dont toutes les issues étaient occupées par les Autrichiens. Le 20, il ne leur restait plus de poudre, & ils n'avaient aucun secours à espérer ; mais toutes ces circonstances ne justifient point le chef des Prussiens, d'avoir manqué de prudence & de résolution. A son retour, il fut cassé avec

quelques autres généraux , qui avaient opiné pour la capitulation. Les régimens d'infanterie qui avaient été pris , perdirent l'honneur qu'ils avaient auparavant , de battre la marche des grenadiers.

DAUN envoya à Vienne 114 drapeaux Prussiens & un grand nombre de timbales & de trompettes , qui furent portés en triomphe dans le château. Les Autrichiens trouvèrent , que cette action valait bien la prise de l'armée saxonne près de Pirna. Quelque tems après , le général Beck enleva près de Meissen , un autre corps de Prussiens , composé de 1500 hommes , avec un général & 60 officiers , l'artillerie , les bagages &c. (44). Cependant ces événemens ne produisirent aucun changement remarquable dans la situation des armées principales. On eût dit que le sort voulait montrer combien Frédéric pouvait perdre , sans cesser d'être redoutable. Il se maintint dans sa position près de Dresde ; de sorte que Daun , qui ne pouvait éloigner les Prussiens , était obligé , pour couvrir la ville , de rester toujours vers les portes.

LES deux armées continuèrent la campagne au milieu du plus grand froid , &

changèrent leurs tentes en huttes de paille. Les nations semblaient avoir changé de nature. Au mois de janvier, les Français & les Allemands étaient encore en campagne, tandis que les Russes & les Suédois avaient déjà gagné leurs quartiers d'hiver au mois d'octobre. Le Roi partageait avec l'armée toutes les incommodités de cette situation; il vivait au quartier-général de Freiberg, avec autant de simplicité qu'au camp, c'est-à-dire, avec plus d'épargne & de médiocrité, que le dernier général de toute autre armée. Sa seule récréation était la conversation des gens de lettres, la lecture & la musique. (45)

L'ISSUE de cette campagne paraissait assez répondre aux vues des différentes puissances; & à l'espoir des ennemis; cependant ils crurent avoir fait trop ou trop peu contre le Roi de Prusse, pour s'arrêter en si beau chemin. On résolut donc de continuer la guerre. Cette résolution s'affermir de plus en plus, lorsqu'on vit le Roi de Prusse & celui d'Angleterre panacher pour la paix. En effet, ces deux cours avaient fait connaître leurs dispositions aux envoyés des puissances belligérantes à la Haie. Stanislas, à qui le

fort n'avait semblé donner deux fois la couronne de Pologne , que pour le rendre plus malheureux , en la lui enlevant autant de fois , offrit la ville de Nancy où il résidait , pour faire les négociations (46). Les Etats généraux proposèrent Breda. Mais on prenait des peines inutiles. Les puissances ennemies différèrent si longtems de se déclarer , leurs réponses furent si vagues , qu'on sentit aisément , qu'ils ne croyaient pas encore que la paix pût leur être avantageuse. Elles ne pouvaient pas encore espérer , que le Roi de Prusse & ses alliés se soumettraient aux conditions qu'on voulait leur imposer ; & elles espéraient pouvoir bientôt les prescrire en vainqueurs. On ne voulait pas avoir sacrifié en vain , depuis trois ans , un million de soldats & des sommes immenses. En conséquence , on travailla avec ardeur , pour se préparer à une nouvelle campagne.

TROIS femmes présidaient alors à ces résolutions , Marie-Thérèse , Elisabeth & la marquise de Pompadour ; & ces trois femmes décidèrent , que l'Europe serait encore livrée à la désolation & au carnage. Si elles eussent été témoins des horreurs d'une bataille ; si

elles eussent vu des monceaux de morts & de mourants , des ruisseaux de sang , des membres palpitants , n'auraient-elles pas eu horreurs de leurs propres desseins ? Il y a des observateurs qui n'en conviendront point. Les femmes qui aiment tout ce qui remue leurs passions , ne détournent pas toujours les yeux des scènes les plus tragiques & les plus barbares. Les Dames de Bologne , pendant le carnaval , vont en domino , assister à des dissections anatomiques ; celles de Lisbonne ont un très-grand plaisir à voir brûler les hérétiques ; & les élégantes de Paris n'hésitèrent point , de payer 10 à 12 louis le plaisir de voir déchirer en morceaux le malheureux Damiens.

CEPENDANT la haine particulière des ministres des puissances contre le Roi de Prusse , ne contribua pas peu à l'opiniâtreté de ses ennemis. Kauniz , Choiseuil & Brühl croyaient avoir des raisons de haïr Frédéric ; & ils firent servir à leur vengeance particulière , le pouvoir qu'ils avaient sur l'esprit de leurs maîtres (47). Ainsi l'on peut dire , que l'amertume eut plus de part que la politique , à la continuation de cette guerre ,

& des milliers d'hommes furent égorgés & des provinces furent dévastées, parce que ces trois hommes voulaient se venger! (48)

UN grand avantage pour le Roi de Prusse, c'est qu'il resta toujours maître de traiter la Saxe en pays ennemi. Quoique les ennemis fussent maîtres de Dresde, ils ne pouvaient cependant pas empêcher le Roi, de tirer de la Saxe & de la Thuringe des ressources pour continuer la guerre. Les contributions que Frédéric tira de la Saxe en 1760, montèrent à plus de deux millions d'écus en argent (8 millions de livres environ), 10,000 hommes de recrues, quelques centaines de mille boisseaux de bled, plusieurs milliers de chevaux, bœufs, moutons, &c. Les plus belles forêts furent coupées & vendues, les fermiers de l'électeur furent obligés de payer une année d'avance. On accusa la ville de Leipzig, d'avoir mieux traité les autres troupes que celles du Roi; & sous ce vain prétexte, on lui fit payer une amende de huit tonnes d'or. Le capitaine qui était chargé d'exiger cet argent, fit enfermer dans la citadelle les conseillers & les riches marchands de la ville, & les y laissa sans lit,

sans feu & sans lumière , jusqu'à ce qu'ils eussent payés ; & on fut obligé de lui faire présent de 1000 écus , en reconnaissance de ses bons procédés. Il n'est plus question d'humanité & de justice , lorsqu'il s'agit de sa propre conservation ; & telle était la situation où se trouvait le Roi.

On eut recours à un autre moyen , pour tirer de l'argent ; ce fut la fausse monnaie. On poussa les choses si loin , que 8 écus avaient à peine la valeur intrinsèque d'un ducat (48). Avec ces moyens & les subside anglais , Frédéric vint à bout , dans l'espace de quelques mois , de compléter son armée , & de se préparer à une nouvelle campagne. On fait monter les troupes qu'il avait alors , à 129 bataillons & 105 escadrons. L'armée prussienne n'était plus composée de soldats exercés , comme au commencement de la guerre. Les troupes du Roi avaient été un peu diminuées dans cette campagne , & il avait un grand nombre de jeunes gens , qui n'étaient pas accoutumés à porter les armes. Cependant ils firent leur devoir , sous la conduite du Roi , & encouragés par l'exemple des vétérans qui restaient encore.

DEPUIS le commencement de la guerre, l'armée prussienne avait perdu plus de 47 généraux, tués, blessés ou faits prisonniers. Dans la constitution des armées prussiennes, cette perte est plus difficile à réparer que dans toute autre ; parce que les officiers sont obligés de se former successivement dans tous les grades, avant que de passer à celui de général.

DES relations de ce tems, qui prenaient leur source chez les ennemis du Roi, ne font monter qu'à 80,000 hommes toutes les forces, au commencement de 1760. Cette petite armée avait à se défendre contre 100,000 Autrichiens, 80,000 Russes, 20,000 soldats des cercles & 20,000 suédois, en tout 220,000 hommes. Cent mille Français devaient non seulement se rendre maîtres de la Hanovre, mais encore pénétrer dans le Brandebourg. Cette armée était commandée par le Duc de Broglie.

IL était probable, qu'une supériorité de forces si considérable, forcerait le Roi à partager son armée, ou s'il voulait la laisser réunie, à abandonner à l'ennemi ou la Saxe ou la Silésie. Voici quel était le plan que

les cours de Vienne & de Petersbourg avaient formé , pour cette nouvelle campagne. Les Russes devaient entrer en Silésie , s'y joindre à un corps considérable d'Autrichiens , qui s'y rendrait de Bohême avec un convoi d'artillerie , pour se rendre maîtres de l'Oder , par la prise de Breslau ou de Glogau. On croyait que Daun , avec son armée & les troupes des cercles , occuperait assez le Roi en Saxe , pour l'empêcher de se porter en Silésie contre les Russes , ou d'y envoyer une partie de ses troupes.

Au mois de mai , les armées commencèrent à se mettre en mouvement contre la Saxe & la Silésie. Laudon commença en Silésie l'exécution du plan , & il réussit. Ce général à la tête d'un corps considérable , formait l'aile droite de l'armée autrichienne , dont les quartiers d'hiver s'étendaient depuis la Bohême jusqu'à Troppau , le long des frontières. Il s'en détacha au mois de mai & traversa la Bohême , pour s'avancer dans la basse-Silésie , & le 23 juin , il défit entièrement le général prussien , La Motte Fouquet , dans un camp retranché près de Landshout. On représente ce camp comme une forteresse ,

& l'attaque comme un assaut. Laudon , après avoir franchi quelques retranchements , somma le général de se rendre prisonnier avec son corps. Fouquet , qui se souvenait encore de l'action de Maxen , refusa de se rendre , & se défendit de montagne en montagne. A la fin , il fut fait prisonnier avec quelques autres généraux & 5000 soldats (49). Il est certain que les ennemis avaient près de trois fois plus de monde que les Prussiens. Laudon commandait 30,000 hommes , & Fouquet n'en avait que 13,000. Cette circonstance ne diminue en rien la gloire du vainqueur ; mais ce qui le couvre d'une honte ineffaçable , c'est qu'après la bataille , il abandonna la ville de Landshout au pillage & à la brutalité du soldat. Il faut que la discipline d'une armée soit bien mauvaise , si on ne peut empêcher de pareils défordres ; ou que le général lui-même soit bien barbare , s'il les permet comme une récompense du courage.

LE premier fruit de cette victoire fut la conquête de Glatz. Laudon ne trouva dans ces contrées qu'une faible résistance. Le Roi était encore en Saxe , & le prince Henri

observait avec son armée , sur la Varte & l'Oder, les mouvements des Russes. Glatz n'avait qu'une faible garnison de 2400 hommes , & cette garnison se défendit faiblement. Lauſdon reçut du gros canon d'Olmütz , Griboval dirigeait les ouvrages du siège. La tranchée fut ouverte le 20 juillet; & le 26 , 16 batteries attaquèrent la forteresse. Les assiégés abandonnèrent aussitôt une flèche; les Croates s'en emparèrent , & se jetèrent en foule dans les fortifications. La garnison composée en grande partie d'étrangers & de transfuges , fit une émeute. Des compagnies entières mirent bas les armes , & passèrent du côté de l'ennemi. Dans l'espace de quelques heures , la forteresse & la garnison se trouvèrent sans capitulation entre les mains des Autrichiens. Le commandant prussien , nommé d'O , aurait peut-être pu s'excuser auprès du Roi , sur la mauvaise garnison qu'il commandait : il trouva plus sûr de ne point rentrer au service prussien , & resta chez les Autrichiens.

LES Russes qui , au commencement , semblaient vouloir aller en Poméranie ou dans la nouvelle - Marche , avaient tourné subite-

ment de Posen contre la Silésie , pour se joindre à Laudon près de Breslau. Ce général , pour faciliter cette jonction , avait avancé de Glatz vers Breslau , & tenta de surprendre cette ville. Le 30 juillet , il la somma de se rendre. Laudon disait pour raison : “ Que Breslau n'était pas une forte-
 „ resse , qu'il serait contre les usages de la
 „ guerre de la défendre ; que le Roi était
 „ au delà de l'Elbe & le Prince Henri sur
 „ la Varte ; que les Russes allaient paraître
 „ dans deux jours avec 75,000 hommes ;
 „ qu'il croyait que la ville aimerait mieux
 „ recevoir les Autrichiens que les Russes ;
 „ qu'il laissait la garnison maîtresse de la
 „ capitulation ; mais que si l'on refusait de
 „ se rendre , 45 mortiers allaient la livrer
 „ aux flammes. „ Le général Tauenzin , qui commandait la place , répondit : “ Que Bres-
 „ lau était une forteresse , & qu'il attendrait
 „ l'ennemi sur les remparts ; quand même
 „ toutes les maisons seraient réduites en
 „ cendres „. Aussitôt on commença à tirer. Quelques édifices , & entre autres la maison du Roi , bâtiment médiocre situé près du couvent des capucins , furent brûlés (50).

Mais l'apparition subite du prince Henri , qui était arrivé dès le 4 d'août près de Neumarkt , à quatre milles de Breslau , fit cesser le siège , & empêcha la jonction des Autrichiens & des Russes. Laudon se retira sur Schweidnitz , & Soltikow qui était arrivé de l'autre côté de l'Oder jusqu'à Hundsfeld , à un mille de Breslau , ne jugea pas à propos de passer le fleuve , pour tenter quelque action contre le prince Henri.

ON peut assurer que la contenance de ce prince avec 30,000 hommes contre 70,000 Russes & 30,000 Autrichiens , décida du succès de la campagne en faveur du Roi. Le plan des ennemis se trouvait rompu. Mais on sent bien aussi que le général russe agit avec une précaution , qui ne répondait guère au plan concerté. Il ne songea qu'à ménager son armée. Il craignait d'être obligé de répondre d'un mauvais succès. (51)

LA méfiance réciproque & la jalousie mutuelle des généraux dans des troupes alliées , chargées de l'exécution d'une entreprise commune , sont des maux presque inévitables , & qui détruisent les avantages de la supériorité. La bonne intelligence d'Eugène & de Marlborough est peut-être un exemple

unique dans son espèce. Affurement, la circonspection du général russe prenait plus sa source dans ses propres idées, que dans les ordres de l'Impératrice ; mais le général d'une armée de 70,000 hommes à 500 lieues de sa cour, est pour ainsi dire indépendant. On ne pouvait point envoyer des couriers, & attendre des ordres, pour diriger les mouvements journaliers.

TELLE était la position des armées en Silésie, lorsque le Roi résolut de venir au secours de cette province. Au mois de juillet, il avait entrepris le siège de Dresde, & avait été obligé de le lever sans succès (52). Mais les mouvements qui précédèrent ce siège, & qui tendaient à engager les Autrichiens à une bataille, ou à les éloigner de Dresde, sont très-étonnans, & méritent d'être rapportés. Dès le milieu du mois de juin, le Roi avait passé l'Elbe au-dessous de Dresde, & Daun n'avait osé l'en empêcher, de peur de donner occasion à une bataille en plaine. Mais au commencement de juillet, le Roi s'étant tourné vers la Lusace, & se trouvant le 6 près de Bautzen, les Autrichiens le suivirent à plus grandes marches ;

parce qu'il leur importait beaucoup, de garder leur communication avec Laudon & les Russes, & de prévenir la jonction du Roi avec le prince Henri. En effet, cette jonction semblait être le but de la marche des Prussiens; & Daun croyait avoir dérangé leur projet. Le 8 juillet, il était déjà parvenu au delà de la Queis, près d'Ottendorf en Silésie, lorsque le Roi était encore en Luface, & par conséquent il avait deux marches d'avance. Mais il apprit bientôt, que ces deux marches tournaient au contraire à l'avantage de Frédéric. Le Roi se retourna tout-à-coup, dirigea sa marche de la Luface vers l'Elbe, & se trouva le 12 juillet devant Dresde. L'armée des cercles se retira promptement. On somma la ville. Le général Maquire, qui commandait la garnison composée de 15,000 hommes, résolut de se défendre, & on commença à canonner la place avec de l'artillerie qu'on avait fait venir de Magdebourg par l'Elbe. Les assiégeants détruisirent les édifices des fauxbourgs, & réduisirent en cendres de belles églises, & plus de 260 maisons. L'incendie ne servit qu'à augmenter le malheur des habitants. Le 20 juillet, le

général Daun arriva de nouveau près de Drefde. Le Roi leva le siège, & entra pour la troisième fois dans la Silésie, sous les yeux de l'armée autrichienne, après avoir passé l'Elbe, la Sprée & la Bober. Quoique tous les ponts fussent rompus, il fit dans l'espace de cinq jours, avec ses troupes & 2000 chariots, un chemin de quarante lieues, & arriva le 7 d'août près de Bunzlau en Silésie.

VERS le même tems, Daun s'était avancé vers Lauban en Silésie, & s'étant joint au corps commandé par Laudon, il s'efforça avec toutes les troupes autrichiennes, d'empêcher le Roi de gagner Breslau, & de se joindre au prince Henri. La Silésie voyait sur son territoire presque toutes les forces militaires de l'Autriche, de la Russie & de la Prusse. 70,000 Prussiens avaient devant eux 10,000 Autrichiens & 75,000 Russes. Daun dirigea ses mouvements de manière, qu'il se trouvait toujours prêt à former obstacle à la marche du Roi, sans cependant s'exposer à une attaque. Les deux armées s'avancèrent pendant quelques jours, l'une à côté de l'autre, & n'étaient séparées que par le Katzbach, ruisseau assez rapide. Le

14 d'août, le Roi se trouva près de Lignitz, & Daun vis-à-vis de lui, près de Wallstadt, couvent situé dans la campagne, célèbre par une grande bataille donnée en 1241, entre les chrétiens & les Tartares.

LES Russes qui se trouvaient encore au delà de l'Oder, à quelques milles de Breslau, n'étaient point contents de cette marche parallèle des Autrichiens. Ils pensaient que puisqu'on n'avait pas empêché le Roi de passer l'Elbe, la Sprée & la Bober, on ne l'empêcherait pas non plus de passer l'Oder, près de Steinau; & qu'ensuite il tomberait sur eux avec le prince Henri. Il n'en coûtera au Roi, disait le général Soltikow, qu'une de ses marches forcées & de ses artifices ordinaires. Ce général avait déclaré expressément, que dès qu'on aurait laissé le Roi passer l'Oder, il se retirerait en Pologne. Daun se vit donc obligé de risquer une bataille, pour arrêter le Roi. Il résolut d'attaquer dans la matinée du 15 août (1760), le camp du Roi situé près de Lignitz. Daun devait attaquer le front, Lasçi l'aile droite, & Laudon l'aile gauche. Laudon qui était obligé de faire un détour, descendit le

Katzbach pendant la nuit , passa ce ruisseau près de Parchwitz , & tourna ensuite sur Lignitz , dans le dessein de tomber , à la pointe du jour , sur l'aile gauche des Prussiens. Frédéric lui épargna une partie du chemin. Au lever du soleil , il vit l'armée prussienne en ordre de bataille , dans un endroit où il ne croyait pas la rencontrer (54). Le Roi était instruit de tout , & avait descendu le ruisseau , l'espace d'une lieue. Son aile droite observait les mouvements de Daun , tandis que la gauche était aux prises avec Laudon.

AU commencement , Laudon s'était emparé de quelques hauteurs , mais lorsqu'il vit devant lui l'armée prussienne , & qu'il n'aperçut de l'autre côté aucunes troupes autrichiennes , il dit à ses soldats : “ Mes
 „ amis , je vois que nous sommes seuls , nous
 „ n'avons de ressource que dans notre cou-
 „ rage ; suivez-moi „. Il s'exposa lui-même au plus grand danger , & fut obligé de se frayer , l'épée à la main , un chemin à travers la mêlée. En effet , après avoir perdu 9000 hommes , 82 canons & 23 étendarts , il conserva par sa retraite , son honneur & celui de ses troupes. Laudon ne fut pas en

peine de se justifier , comme Daun & Lasci , que la nouvelle position des Prussiens avait effrayés au point de leur ôter le courage de les attaquer. (55)

LE Roi ne poussa pas plus loin la victoire ; afin de tenir ses troupes rassemblées contre Daun & Lasci. Mais ces deux généraux n'attaquèrent point , & le général Ruffe , Czernischef , qui avait passé la veille l'Oder près d'Auras avec 20,000 hommes pour se joindre aux Autrichiens , repassa ce fleuve en diligence. Laudon regagna la grande armée avec les débris de ses troupes , & les Prussiens se retirèrent sans obstacle vers Breslau par Parchwitz.

SOLTIKOW passa la Bartsch pour s'éloigner de l'Oder ; & Frédéric , après avoir attiré à lui la plus grande partie de l'armée du prince Henri , se tourna vers Schweidnitz. Daun se préparait à assiéger cette place. Mais se voyant prévenu par le Roi , il craignit d'être coupé de la Bohême , & se retira plus avant vers les montagnes.

LES deux armées passèrent dans cette contrée , tout le mois de septembre , à faire des évolutions savantes , dont le but était

de gagner l'avantage de la position, au cas qu'on en vint à une bataille ; mais la prudence étant égale de part & d'autre, il ne se passa rien de remarquable.

CEPENDANT Werner, général des houlfards prussiens, exécutait une entreprise, que l'on caractérisa parfaitement bien sur une médaille, par cette légende tirée d'Ovide : *Res similis fœta*. Les Russes avec une flotte de 27 vaisseaux, & un corps de 15,000 hommes, avaient assiégé la petite forteresse de Colberg, située en Poméranie, sur la mer baltique. Le colonel Heiden qui commandait la place ne fut point effrayé, quoiqu'il n'eût qu'une petite garnison ; & Werner fut envoyé de Silésie à son secours. Dans l'espace de 12 jours, il fit avec son régiment de houlfards & quelques bataillons d'infanterie 40 milles d'Allemagne, arriva le 18 septembre près de Colberg, attaqua aussitôt les assiégés, le sabre à la main, & répandit par cette attaque imprévue, une telle terreur parmi les assiégeants, qu'ils levèrent aussitôt le siège. Les Russes se retirèrent en diligence, & quelques jours après, il n'y avait plus ni flotte ni troupes de terre. (56,

L'ISSUE de cette campagne répondait assez aux desseins des alliés. Chacun d'eux croyait que son armée était en danger, tant qu'ils ne parviendraient pas à détruire entièrement les forces de Frédéric. Afin d'y parvenir, on forma une entreprise contre Berlin. Czer-nischef fut chargé de l'exécution avec 20,000 Russes, & Soltikow consentit à passer l'Oder pour couvrir la marche du côté de la Marche. En même tems, 14,000 Autrichiens traversèrent la Lusace sous les ordres du général Laszi, pour aller joindre les Russes auprès de Berlin. Tottleben, général russe, fut employé dans cette entreprise, parce qu'il avait été auparavant au service de Prusse & qu'il connaissait le pays. Il hâta sa marche avec une avant-garde de quelques régiments; & le 3 octobre, six jours après son départ de Beuten sur l'Oder, il arriva devant les portes de Berlin.

CETTE ville vaste & ouverte n'était gardée que par quelques bataillons de garnison. Mais elle attendait du secours, & elle refusa de se rendre. Le prince Eugène de Wirtemberg revint de Suède à Berlin avec 5000 Prussiens, & le général Hulfen, qui ne pouvait

tenir tête en Saxe à l'armée des cercles , accourut de Wittenberg avec 28 bataillons. Le premier arriva auprès de Berlin le 4 octobre , & le second le 8 du même mois.

D'ABORD Tottleben fut obligé de se retirer avec quelque perte. Il ne put entrer dans la ville que le 9 , lorsque Czernischef & Lasçi furent arrivés , & que , contre toute attente , le corps des Prussiens se fut retiré à Spandau , pendant la nuit. Si ces troupes avaient eu le pouvoir ou le courage de se soutenir pendant quelques jours devant les portes de Berlin , le projet aurait vraisemblablement échoué ; car le 6 octobre , le Roi était parti de Silésie , & le bruit de sa marche avait fait tant d'impression sur ces corps ennemis , que le 8 , ils avaient résolu de se retirer , dans la crainte d'être coupés de leur armée. Mais malheureusement pour Berlin , le marquis de Montalembert qui était à l'armée fut admis au conseil de guerre. Il représenta si vivement la honte de se retirer sans aucune tentative , de devant une ville pour ainsi dire sans défense , qu'on résolut enfin d'attaquer. (57)

TOTTLEBEN mit une garnison dans Berlin au nom de l'Impératrice de Russie. Il exigea une contribution d'un million & demi d'écus, & il paya de cet argent les anciennes dettes qu'il avait dans cette ville. Il ne voulait pas que les Autrichiens entraissent dans la ville ; mais ils s'étaient emparés d'une des portes, & ils entrèrent malgré lui. Les Berlinoïses n'ont pas oublié l'excellente discipline qu'on fit observer aux Russes dans cette occasion ; ils se rappellent encore la conduite de Bachmann, brigadier Russe, qu'on avait établi commandant de la ville. Il refusa un présent de 10,000 écus, que le conseil de la ville lui offrit, en reconnaissance de sa modération. “ Si la ville croit, „ dit-il, “ que notre discipline a adouci son sort, „ c'est aux ordres exprès de notre Impératrice qu'elle doit en avoir l'obligation. „ Pour moi, je suis assez payé par l'honneur d'avoir été pendant trois jours commandant de Berlin. „

CES exemples de générosité devinrent plus rares d'année en année, pendant cette longue guerre. Les hommes sont plus enclins que l'on ne pense à retomber dans la

barbarie , & il ne faut qu'une guerre de quelques années , pour affaiblir dans les nations les sentimens de la générosité , de la pitié & de l'équité. Ces guerriers devinrent bientôt durs & insensibles. Lorsque les ennemis se furent retirés , on trouva dans quelques maisons royales des environs de Berlin , des traces de destruction , telles qu'auraient pu en laisser les anciens Goths. Ils avaient détruit , sans aucun avantage , tous les ouvrages de l'art & de goût , qu'ils avaient eu le tems de détruire pendant trois jours. Les amis des beaux-arts n'ont pu s'empêcher de verser des larmes sur cette férocité , en voyant dans le château de Charlottenbourg , les belles statues de la collection du cardinal de Polignac mutilées par ces barbares (58). On attribua toutes ces horreurs au comte de Brühl , qui les fit faire , dit-on , par les Saxons qui se trouvaient parmi les troupes autrichiennes. Il regarda ces ravages comme des représailles du pillage & des désordres , que les bataillons-francs des Prussiens avaient exercés dans ses terres. Si ces représailles étaient un droit , il serait aussi dangereux d'y donner lieu que de l'exercer. Brühl ne

fongeait pas que , dans ce moment même , Frédéric était déjà en route pour aller en Saxe. A la vérité , il paraissait difficile que le Roi pût se rendre encore maître de l'électorat. Daun ne le perdait pas de vue ; les Russes étaient , avec une nombreuse armée , au milieu de ses états ; & les Suédois avançaient d'un autre côté. Les troupes des cercles renforcées par les régiments autrichiens , avaient chassé de la Saxe le faible corps de Prussiens , qu'y commandait le général Hulfen ; & étaient maîtresses de l'Elbe & de toutes les places fortes. Laudon était resté en Silésie avec le corps de troupes qu'il commandait.

LE 11 octobre , Frédéric passa la Bober près de Sprottau. Cette apparition fit reculer les Russes au delà de l'Oder , vers la nouvelle - Marche. Czernischef & Tottleben étaient partis de Berlin , pour se joindre à eux , & avaient fait douze milles en deux jours. Lasci se pressa de joindre l'armée de Daun en Saxe. Cette armée cotoyait toujours celle des Prussiens. Vers la fin d'octobre , elles passèrent l'Elbe en même tems ; la première près de Torgau , la seconde près de

Dessau. Alors les troupes des cercles quittèrent Wittenberg & Leipzig, & disparurent. Il fallait qu'une bataille décidât de la possession de la Saxe & des quartiers d'hiver. Le 3 novembre, le Roi attaqua les Autrichiens dans leur camp près de Torgau, avec 65 bataillons & 125 escadrons ; & leur arracha une victoire dont Daun se croyait si sûr, qu'à six heures du soir, il dépêcha un courrier à Vienne pour en porter la nouvelle.

CEUX qui connaissent les avantages du camp ennemi & la position de Daun, ne sauraient se lasser d'admirer cette victoire. Mais en examinant l'ordre de l'attaque, on est obligé d'admirer aussi la fermeté & le courage de la défense. L'aile gauche des Autrichiens était appuyée contre l'Elbe, près de Torgau. Devant eux & à droite, ils avaient les hauteurs de Suptitz, garnies de fortes batteries ; & sur leurs derrières des bois & des marais. On avait cru ce poste imprenable : il l'était pour tout autre que pour Frédéric. Ce prince se détache de l'aile gauche de son armée avec 30 bataillons & 50 escadrons, & marche vers l'aile droite des Autrichiens. dans le dessein de pénétrer

sur ses derrières, à travers les bois & les marais. Zithen avait ordre d'attaquer leur front avec 30 bataillons & 70 escadrons. Daun se trouvait entre deux feux : il fit front des deux côtés. Ses batteries & ses grenadiers firent plier l'aile gauche des Prussiens qui les avait tournés. Le feu de ses batteries fit un effet terrible. Le Roi avoua qu'il n'avait jamais vu un feu si violent. Il fut blessé légèrement à la poitrine. De son côté, Zithen ne trouva pas moins de résistance. Il était déjà nuit, & Daun écrivit du champ de bataille à l'Impératrice : " Les
 „ justes armes de Votre Majesté Royale Apof-
 „ tolique, ont remporté aujourd'hui ; sur
 „ le Roi de Prusse, une victoire complète,
 „ & l'ennemi est battu „. Mais à sept heures du soir, le Roi qui voulait vaincre ou mourir, joignit son aile à celle de Zithen, fit une nouvelle attaque, & s'empara des hauteurs de Suptitz & des principales batteries des Autrichiens. Alors la victoire fut décidée en faveur des Prussiens. Ils se soutinrent sur ces hauteurs, & les Autrichiens n'osèrent s'exposer le lendemain à une nouvelle attaque. Pendant la nuit, ils se

retirèrent par Torgau , passèrent l'Elbe , & laissèrent aux Prussiens le champ de bataille , après avoir perdu 4 généraux , 200 officiers , plus de 14000 morts ou blessés , 50 pièces de canon & 30 drapeaux. Daun fut dangereusement blessé. (59)

CETTE victoire ne coûta guère moins de monde à Frédéric. Mais les suites lui procurèrent de grands avantages. Il conservait ses quartiers d'hiver en Saxe ; & il se trouvait en état d'envoyer des troupes en Silésie , en Poméranie & dans la Marche , & de chasser les ennemis de ces provinces. Daun se retira sous le canon de Dresde. Cependant Laudon avait fait en Silésie une tentative sur la forteresse de Cosel. Mais le général Golz ayant paru pour délivrer cette place , il se retira vers la fin de novembre , sur Glatz & dans la haute-Silésie , & la Silésie fut occupée par des garnisons prussiennes.

COMME les Russes n'avaient conquis aucune place forte , & qu'ils avaient dévasté les campagnes , ils furent obligés de se retirer , & de prendre pour la quatrième fois leurs quartiers d'hiver en Pologne.

Le général Werner en revenant de Colberg, chassa les Suédois de la Marche Uckeraine, & les repoussa au delà de Péene jusqu'à Stralsund. Le duc Ferdinand & le prince héréditaire de Brunswic avaient dissipé les desseins des Français sur la Hanovre & le Brandebourg. Cent mille Français avaient, à la vérité, ravagé le pays de Hesse, mais ils ne purent empêcher les Anglais de leur prendre Pondichéri en Asie, & le Canada en Amérique. Les grandes dépenses de la France dans ces guerres n'aboutirent à rien. Elles montèrent à 400 millions de livres par an, dont la moitié du moins passait en Allemagne. Les Autrichiens & les Russes ne dépensaient guère moins.

CEPENDANT, à la fin de l'année de 1760, le Roi de Prusse se trouva dans la même situation qu'auparavant; & ses ennemis n'étaient guère plus avancés qu'avant la campagne. Le seul profit qui leur revint de tant de millions, & du sang de tant de milliers d'hommes massacrés dans cette campagne, fut la petite forteresse de Glatz. Quelque mince que fût cette conquête, elle ne laissa pas d'entretenir à la cour de Vienne l'espoir

de reconquérir la Silésie, & par conséquent le desir de continuer la guerre. En effet, jamais cette cour ne pouvait espérer des alliances plus puissantes que celles qu'elle avait alors. En conséquence, la cour de Vienne attifa de nouveau le feu de la guerre en Allemagne, & trouva moyen d'engager les alliés à de nouveaux efforts contre le Roi de Prusse. Frédéric opposa à des forces si supérieures son courage & son génie; il travailla à compléter son armée, & l'augmenta même de quelques troupes légères. Le colonel Quintus Icilius eut ordre de lever une légion, composée, comme celle des Romains, de 6666 fantassins, dragons & hussards.

PITT avait inspiré à sa nation le plus vif enthousiasme pour le Roi de Prusse. Tandis que les Français croyaient, en combattant en Allemagne, prévenir leur ruine en Asie & en Amérique, Pitt persuadait au Parlement, que Frédéric & Ferdinand pouvaient contribuer en Allemagne à la conquête de Pondichéry & du Canada. Les nouvelles de Lignitz & de Torgau étaient reçues à Londres avec autant d'avidité, que celles des

Indes & de l'Amérique. L'officier Prussien, qui apporta à Londres la nouvelle de la dernière victoire de Frédéric, eut un présent de 1000 guinées. La mort de George II, arrivée en 1760, ne causa aucune révolution dans les dispositions de la nation. George III, son petit-fils & son successeur, dit dans la première assemblée du Parlement :
 “ Né en Angleterre, je me fais gloire d'être
 „ Anglais, & comme tel, je suis résolu, de
 „ continuer la guerre contre nos ennemis;
 „ & je compte que vous soutiendrez de
 „ toutes vos forces le Roi de Prusse, notre
 „ ami & notre allié. „ Le parlement, charmé de cette déclaration, répondit : “ Nous
 „ ne pouvons nous lasser d'admirer la fer-
 „ meté intrépide du Roi de Prusse, notre
 „ allié, & les ressources inépuisables qu'il
 „ trouve dans son esprit.... Nous lui accor-
 „ dons des subsides de tout notre cœur. „
 Ces subsides montaient à 4 millions d'écus.

Le Roi resta en Saxe auprès de son armée, & passa l'hiver à Leipzig. Les préparatifs d'une nouvelle campagne contre 280,000 ennemis, lui laissèrent encore assez de tems pour des occupations paisibles; & il consacrait

quelques heures tous les jours à la lecture , à la musique & à la conversation des gens de lettres.

CEPENDANT , 80,000 Russes , 10,000 Autrichiens , 80,000 Français , 30,000 hommes des troupes des cercles , des Suédois & autres , se préparaient à une nouvelle campagne (1761) contre Frédéric & ses états. On s'aperçut bientôt que la jonction des armées russe & autrichienne était toujours le principal objet des opérations. Un corps de Russes assez considérable , fut destiné à s'établir en Poméranie , sous les ordres du général Romanzow , & pour cet effet , il devait conquérir Stettin ou Colberg.

ON vit bien que la jonction des Autrichiens & des Russes devait se faire en Silésie. En conséquence , Frédéric envoya le prince Henri en Saxe contre le général Daun , & se rendit en Silésie avec une partie de son armée. Laudon qui avait le plus grand rôle à jouer dans cette campagne , commandait 60,000 hommes , & travaillait à joindre les Russes dans la haute - Silésie. Frédéric le prévint par des marches rapides. Les Russes qui sentirent que le passage de l'Oder
pourrait

pourrait être dangereux pour eux dans cette contrée, se retirèrent au mois d'août, le long de ce fleuve, vers la basse-Silésie, & bombardèrent en passant pendant quelques heures, l'isle de la cathédrale de Breslau. Quelques jours après, ils dressèrent des ponts de bateau, près de l'abbaye de Leubus; & le 12 août, 1761, ils joignirent les Autrichiens près de Strigau, en deçà de l'Oder.

ENFIN elle était faite, cette jonction, qui avait été depuis quatre ans, l'objet de tant de plans & de préparatifs. Mais elle ne produisit point les effets qu'on s'en était promis. Soixante-mille Autrichiens & autant de Russes, en tout 130 bataillons & 240 escadrons, étaient rassemblés, & semblaient assiéger, près de Bunzelwitz, le camp du Roi, qui n'avait que 50 bataillons & 80 escadrons. La situation de Frédéric était dangereuse; il ne pouvait espérer qu'une victoire pût la rendre beaucoup meilleure; car comment vaincre sans perdre beaucoup de monde? Laudon avait fait voir, qu'il était disposé à tenir ferme; & si le Roi était vaincu, quelles pouvaient être ses ressources?

Il avait à craindre la perte de son armée entière, & il ne pouvait attendre aucun renfort de la Saxe ou de la Poméranie. C'était trop risquer, que de s'exposer à une bataille dans cette situation. En conséquence, Frédéric n'attaqua point ; il tâcha seulement de se poster de manière à ne pouvoir être attaqué sans danger pour les ennemis. Tel est le moyen par lequel il fut, pendant 20 jours, éluder les desseins d'une armée colossale, & la forcer à rester en repos.

La patience & l'adresse de Frédéric dans cette circonstance, sont d'autant plus étonnantes, qu'il n'y était point accoutumé, & qu'elles n'étoient guère dans son caractère. Il donna dans le camp, l'exemple de la vigilance. Toutes les nuits, il visitait lui-même les retranchements ; & il restait quelquefois près des feux, jusqu'au point du jour (60). On vit bientôt les effets de cette ferme immobilité. On sent bien que trois armées ayant ensemble plus de 250,000 bouches à nourrir, & se coupant mutuellement les vivres, ne pouvaient pas subsister long-tems dans un espace de quelques milles & entre des montagnes. Le boisseau de bled se vendit

jusqu'à 15 écus. Butturlin , à qui Soltikow avait cédé le commandement des Russes , à cause du mauvais état de sa santé , sentit le premier la disette. Le 13 septembre , il repassa l'Oder , & ne laissa avec les Autrichiens que 20,000 Russes commandés par Czer-nischef. Le Roi n'en avait pas moins devant lui un ennemi supérieur ; mais alors il crut pouvoir quitter sans danger le camp , où il était trop pressé. En conséquence , il se rendit dans la plaine de Strelen , afin de faciliter les vivres à son armée , & dans le dessein d'attirer l'armée ennemie hors des montagnes. Il en fut tout autrement. Laudon profita de l'éloignement du Roi , pour prendre , l'épée à la main , la forteresse de Schweidnitz. Cette action est une des plus hardies & des plus brillantes qui se soit faite dans cette guerre.

LE 30 septembre , il fit environner la place par une chaîne de hofards , de Croates & de Cosaques , afin de dérober le but de l'attaque. Derrière cette chaîne , il plaça pendant la nuit , dans différents endroits , & à une distance égale de la forteresse , 20 bataillons , distribués de manière qu'il s'en trou-

vait cinq à chaque poste. Ces bataillons
 avancèrent pendant la nuit, sur quatre co-
 lonnes, dans la forteresse, avec des fascines
 & des échelles, tandis que les Croates
 faisaient d'un autre côté, une attaque simu-
 lée. A trois heures du matin, chaque co-
 lonne était parvenue, sans être apperçue,
 à l'ouvrage qu'on lui avait indiqué. Les
 volontaires, excités par de l'eau de vie &
 des promesses, se jettèrent dans le chemin
 couvert, entrèrent dans les ouvrages exté-
 rieurs, le sabre à la main, ou la baïonnette
 au bout du fusil; ils tournèrent contre les
 portes de la ville les canons qu'ils trouvè-
 rent, & dans l'espace de quelques heures,
 ils eurent escaladé les remparts. Le régiment
 de Laudon se distingua par sa bravoure.
 D'abord il fut repoussé par le régiment Prus-
 sien de Trescow, qui n'était pas moins brave.
 " Camarades, „ cria le colonel de Laudon,
 " il faut emporter le rempart ou périr; je
 „ l'ai promis au général. „ A ces mots, il
 fit une échelle, faite dans les fossés; les
 soldats le suivent, dressent leurs échelles,
 & sont les premiers sur le rempart. Un artil-
 leur prussien fit, dans cette occasion, une

action dont on trouve peu d'exemples dans l'histoire. Lorsqu'il vit les ennemis sur le rempart : *Ils n'entreront pas tous dans la ville*, s'écria-t-il, & aussitôt il mit le feu à un magasin à poudre, & sauta lui-même avec 300 Autrichiens.

A la pointe du jour, la place était au pouvoir des Autrichiens ; & la garnison composée de 3000 hommes , se trouva prisonnière sans capitulation. Et cependant , la place n'avait point été assiégée , & l'on n'avait pas tiré un coup de canon. Le général Zastrow qui commandait la place , ne fut point accusé d'avoir manqué à son devoir. Il y a apparence qu'il était préparé contre un siège en forme , mais non contre une surprise nocturne. (61)

LAUDON ne voulut pas ternir , comme à Landshout , la gloire d'une action si brillante, en maltraitant les habitans. Il empêcha les soldats de piller , & leur promit 100,000 florins pour les dédommager.

CET évènement produisit un léger changement dans la situation du Roi. Il campa près de Strelen sur l'Olau , espérant toujours que Laudon , encouragé par le succès de

Schweidnitz, le suivrait dans la plaine, & risquerait une bataille. Frédéric, dans sa position, pouvait couvrir la plus grande partie de la basse-Silésie, & soutenir les forteresses de Brieg, Kosel, Neisse & Breslau.

LAUDON resta dans son camp près de Freybourg, ayant communication avec la Saxe, la Bohème & la Moravie.

LES deux armées gardèrent cette position jusques vers la fin de l'année; & l'on crut que cette espèce de trêve était destinée à favoriser des négociations de paix. Les ennemis du Roi paraissaient plus près de leur but que jamais. Laudon était maître d'une partie considérable de la Silésie. Le prince Henri ne pouvait sans miracle se soutenir longtems en Saxe, contre une armée beaucoup supérieure d'Autrichiens & de troupes des cercles. Les Russes se répandaient en Poméranie avec toutes leurs forces. Les faibles corps qu'on envoyait pour les repousser, avaient été obligés de céder au nombre & à la violence du froid, & d'abandonner au mois de novembre, le camp où ils s'étaient retirés, sous le canon de Colberg. Au milieu de décembre, cette petite forteresse fut prise

par les Russes, après un siège de quatre mois. Dès le mois de septembre, elle avait perdu son libérateur. Le général Werner étant allé au devant d'un renfort qu'il attendait, avait été entourré & fait prisonnier par un parti de Russes. Il est bien glorieux pour Heiden, qui commandait la place, d'avoir pu se défendre pendant quatre mois, contre une flotte & un corps d'assiégeants considérable, soutenus par Romanzow avec son armée entière.

LES Russes bien supérieurs en nombre, soutinrent toujours le siège, & empêchèrent qu'on ne fit entrer des vivres dans la place. L'officier Russe que l'on envoya dans la place pour la sommer, s'acquitta de sa commission en présence de quelques soldats de la garnison. *Camarades*, leur cria Heiden en présence de l'officier, *on nous somme de nous rendre; qu'en pensez-vous?* — *N'en faites rien, notre colonel*, répondirent les soldats, *nous nous défendrons tant qu'il nous restera de la poudre & du pain.* On renvoya l'officier avec cette réponse. Heiden continua de se défendre; il fit verser sur les murs de l'eau qui gela bientôt, & empêcha l'escalade. On

ne donnait qu'une livre de pain par jour à chaque foldat, & la provifion dura jufqu'au milieu de décembre. Lorfqu'on manqua de pain, & qu'on ne vit aucun fecours, il falut bien capituler. La garnifon fortit avec honneur.

LES Rufles fe trouvaient donc maîtres de la plus grande partie de la Poméranie, à l'exception de Stettin ; & la poffeffion de Colberg facilitait à leur armée les convois de vivres & de munitions de guerre.

MAIS tous ces avantages réunis ne parurent pas encore fuffifants à la cour de Vienne, pour établir une paix dont la première condition devait être la ceffion de la Siléfie à la maifon d'Autriche. Il eft donc concevable, que cette cour ne travaillât point encore férieufement à faire la paix.

CEPENDANT la France abbatue par une fuite de malheurs, ne paraiffait pas pouvoir continuer plus longtems la guerre avec quelque apparence de fuccès, contre les Anglois & leurs alliés. Elle eut recours à la politique, & les négociations commencèrent.

LA Suède murmurait contre une guerre, qui fans aucun fuccès, lui coûtait cependant

beaucoup plus que les subsides qu'elle recevait. Les plus sages de la nation disaient qu'on en avait fait trop si ce n'était qu'un jeu, & trop peu si c'était tout de bon. En effet, que l'on songe que pendant cette campagne, on n'avait jamais opposé aux Suédois que Belling, colonel de houffards, avec son régiment; & que le Roi appelait en plaisantant cet officier, son feldmaréchal contre les Suédois.

LES états de l'empire, qui étaient obligés de fournir & d'entretenir contre le Roi des troupes de l'armée des cercles, ne paraissaient pas fort empressés à prendre part à une guerre, dont ils n'avaient tiré ni profit ni honneur, mais bien le malheur d'être maltraités par les houffards & les bataillons-francs.

OUTRE cela, Frédéric travaillait alors à faire agir à l'orient de l'Europe, des ressorts qui forçaient l'Autriche & la Russie, à retirer leurs troupes de l'Allemagne, pour voler à la défense de leurs propres états. On fut qu'il avait envoyé des négociateurs à l'Empereur de Turquie & au Chan de Tartarie, pour les exciter, par des motifs relatifs à

leurs intérêts , à faire une irruption en Russie & en Hongrie (62). Cette démarche ne pouvait manquer de causer des inquiétudes à la cour de Vienne , & on ne pouvait pas espérer que le Grand-Turc resterait toujours aussi généreux & aussi tranquille qu'en 1741 & 1745.

PLUS la possibilité de tous ces événements inspirait de crainte , plus on était disposé à saisir avec avidité tous les moyens possibles de forcer Frédéric à faire la paix. Un gentilhomme silésien & un prêtre de Strelen , formèrent le projet d'enlever le Roi dans son quartier , & de le livrer aux Autrichiens. La proposition fut écoutée. L'exécution était si aisée , & le projet si près de réussir , que l'Europe fut moins étonnée de la hardiesse de l'entreprise , que du bonheur du Roi , qui l'arracha à ce danger. Le quartier de Frédéric était dans une maison un peu isolée , & il n'avait pour gardes , selon sa coutume , que quelques grenadiers qui faisaient sentinelle. Le Baron de Warkotsch , c'est le nom du gentilhomme , allait souvent voir le Roi , & en était reçu de la manière la plus gracieuse. Cependant ce malheureux

fit proposer par un prêtre, nommé Schmidt, à un officier autrichien, nommé Wallis, le projet qu'il avait conçu. Le chasseur du Baron qui portait les lettres au prêtre, soupçonna quelque trahison dans cette correspondance, qui était accompagnée de conférences. Le 29 novembre, il ouvrit une de ces lettres, adressée à Schmidt, découvrit le secret, & alla le révéler au Roi. Aussitôt on envoya un officier pour se saisir des traîtres; mais il eut la maladresse de les laisser échapper (63). On leur fit leur procès: ils furent déclarés coupables de haute trahison, & comme tels condamnés à être écartelés en effigie. Lorsque le Roi lut la sentence, & qu'il vit le mot *en effigie*, il prit la plume pour signer, en disant: *A la bonne heure, les portraits ne vaudront sans doute pas mieux que les originaux.* Il n'aurait jamais consenti à ce supplice, si on eût été à même de l'exécuter sur les coupables mêmes. Il parut même fort aise qu'ils se fussent échappés, & ne fit à l'officier aucun reproche de sa négligence. (64)

CETTE affaire fit beaucoup de bruit. La cour de Vienne apprit les soupçons dont on

la chargeait, & fit tout ce qu'elle put pour les détourner. Elle nia qu'elle eût promis 100,000 ducats au Baron, comme le bruit en courait; & les comtes de Wallis firent déclarer dans les papiers publics que l'officier de ce nom, auquel la lettre avait été adressée, n'était pas de leur famille.

La fortune, en arrachant Frédéric à ce danger, lui préparait une nouvelle gloire dans la fin de cette longue guerre. Cette perspective brillante s'ouvrit à ses yeux dès le commencement de l'année 1762.

ELISABETH Petrowna, Impératrice de Russie, mourut le 5 janvier de cette année. Cet événement débarassa Frédéric d'une ennemie irréconciliable, & il trouva dans son successeur un ami enthousiaste des Prussiens. Jamais on ne vit une révolution plus prompte dans les sentimens d'une cour. Elisabeth, qu'une haine personnelle & peu politique avait portée à sacrifier 300,000 hommes contre le Roi de Prusse, conserva sa rancune jusqu'au dernier soupir, & ordonna en expirant que la guerre fût continuée. Deux jours avant sa mort, elle fit promettre au sénat, qu'on ne ferait point

la paix avec la Prusse, sans la participation des alliés. Cette princesse eut le sort de tous ceux, qui ont l'orgueil de croire qu'on respectera leurs ordres au delà du trépas. Pierre III admirait depuis longtems Frédéric: il commença son règne par faire avec lui une paix particulière. Golz & Schwérin, jeunes aides-de-camp du Roi, furent les négociateurs; & le dernier en porta la nouvelle à Frédéric qui était à Breslau.

AUSSITÔT les troupes russes eurent ordre de quitter les états du Roi. Au mois de mars, Czernischef quitta avec le corps qu'il commandait, l'armée autrichienne; il traversa l'armée prussienne, & passa l'Oder pour se rendre en Pologne. Lorsqu'ils se mirent en mouvement, les Autrichiens crurent qu'ils voulaient exécuter quelque entreprise contre les Prussiens. Le Roi traita les généraux à Breslau, & fournit des vivres à l'armée jusqu'aux confins de la Pologne. Bientôt ils reparurent en Silésie en qualité d'amis & d'alliés des Prussiens. Comme la cour de Vienne ne voulut pas accepter les propositions de paix qui lui furent faites, Czernischef eut ordre, en conséquence de

L'alliance faite à Pétersbourg avec les Prussiens, de retourner de Pologne en Silésie avec 20 bataillons, 40 escadrons & 1000 Cosaques. On avait ordonné aux Russes d'obéir au Roi de Prusse sans restriction. Frédéric exerça lui-même ces troupes auxiliaires, qui joignirent son armée le 30 juin, près de Lissa. Cet événement ne fut pas moins important pour lui, que la victoire qu'il avait remportée dans le même endroit contre les Autrichiens, le 5 novembre 1757. Ces nouveaux alliés furent très-bien traités. On ne les laissa pas manquer d'eau-de-vie; les Cosaques appellaient les Prussiens camarades, & se pressaient autour du Roi, pour le voir.

CET avantage ne fut pas le seul que Frédéric retira de cette révolution. Pierre III lui renvoya tous les prisonniers prussiens qu'il avait en son pouvoir (65). En rendant la liberté au général Werner, il lui fit présent de 1000 ducats. On pouvait tirer quelques milliers de recrues de la Prusse, & envoyer en Saxe & en Silésie toutes les troupes qui se trouvaient en Poméranie. A la paix des Russes, succéda bientôt celle des Suédois.

CEPENDANT les armées autrichiennes, commandées par Daun & Laudon, étaient maîtresses de Schweidnitz, de Glatz & des montagnes. Elles réparèrent le vide qu'avait causé la retraite des Russes, par des renforts tirés de leurs provinces; & elles se croyaient encore si supérieures à Frédéric, que malgré la révolution subite des affaires, elles comp- taient pouvoir lui prescrire des conditions. Celles que la cour de Pétersbourg fit alors à Vienne, ne furent point écoutées. Peut-être aussi avait-on raison de douter que la situation des affaires, causée par une révolution si subite, pût être de longue durée.

DANS ce siècle, il est rare que le successeur présomptif au trône y soit parvenu, ou qu'il y soit resté longtems (66). Selon une loi fondamentale établie par Pierre I, le Czar a le droit de désigner son successeur; mais le sénat & la garde du Souverain, se sont soutenus dans l'usage de renverser ces dispositions par des révolutions subites, & de disposer du trône à leur gré. En effet, il n'était pas difficile de prévoir, dans cet empire, le sort d'un souverain qui avait commencé son règne par aliéner le sénat,

la garde & surtout son épouse. Pierre III voulait changer tout d'un coup ses Russes en Allemands, & ses soldats en Prussiens. Il demanda un régiment prussien, pour servir de modèle à ses troupes. Le Roi lui fit présent du régiment de Sybourg. Le Czar portait l'uniforme prussienne, & il introduit dans ses troupes la discipline & les exercices prussiens. L'imitation s'étendit jusqu'aux coups de canne, qu'il substitua au Cnout usité chez les Russes. Mais ce que Pierre III n'imita point assez, ce fut la politique de Frédéric. Ce prince lui avait conseillé de ménager l'orgueil national, les prêtres & la garde (67) : il n'en voulut rien faire. Il priva ses gardes des privilèges dont ils jouissaient, les fit simples soldats, & blessa leur orgueil en disant qu'il se faisait fort, avec un régiment de Prussiens, de battre toute la garde Russe. Il confia à des Allemands la garde de sa personne. On ne consultait plus le sénat, on força les prêtres à couper leurs barbes, à renoncer à leurs propriétés territoriales, & on les borna à des pensions. (68) Il fit ôter les images des églises, & bâtir dans son château une chapelle luthérienne, malgré

malgré toutes les représentations des évêques. Il abolit ou changea plusieurs arrangements faits sous le règne de l'Impératrice Elifabeth. Des changements faits de cette manière, avaient plutôt l'air d'être inspirés par la haine de la nation, de la religion du pays, & du règne précédent, que par le désir du bien public. On remarqua aussi, que la paix avec les Prussiens n'avait pas été faite, pour délivrer l'empire du fardeau de la guerre; car bientôt après, Pierre envoya des troupes dans le Holstein, résolu de faire la guerre au Roi de Danemarck. Le parti des mécontents augmentait de jour en jour. Il ne leur fut pas difficile de faire regarder l'Empereur & ses Allemands comme les ennemis des Russes, & d'inspirer le désir d'une révolution.

CATHERINE Alexiewna, princesse d'Anhalt-Zerbst, épouse de Pierre III, trouva tout disposé à soutenir une entreprise, qui a été justifiée par un règne glorieux & brillant, quel que puisse en avoir été le ressort. Depuis quelques années, Pierre s'était éloigné d'elle pour vivre avec les filles de Woronzow. Il poussa les choses jusqu'à déclarer la

plus jeune son épouse légitime. Catherine n'avait plus d'alternative qu'entre le trône & le couvent. Elle choisit le trône dont elle était digne , & s'étant mise à la tête des gardes russes , elle fut déclarée Impératrice , & Pierre fut enfermé à Oranienbaum. Les troupes , le sénat , les prêtres , le peuple , tout cria , *vive Catherine , Impératrice de toutes les Russies*. Pierre étant ivre d'eau-de-vie , renonça au trône par une déclaration écrite de sa main , qui portait : “ que pen-
 „ dant le court espace de son règne , il
 „ avait senti , qu'il n'était pas en état de
 „ gouverner l'empire des Russes ; qu'en
 „ conséquence , il déclarait devant tout
 „ l'univers & avec serment , qu'il renon-
 „ çait pour jamais au gouvernement de cet
 „ empire. „ Il demanda la permission de se retirer dans le Holstein avec la comtesse de Woronzow. Mais la fortune qui lui avait ôté la couronne , ne jugea pas à propos de prolonger plus longtems une vie , qui ne pouvait que lui être à charge , & qui pouvait même devenir dangereuse aux autres. Une colique violente le mit au tombeau , six jours après sa renonciation.

LE premier usage que Catherine fit de son pouvoir , fut de délivrer l'empire de la guerre qui l'épuisait. Cependant , il ne semblerait pas d'abord que la paix avec la Prusse entrât dans ce plan. L'Impératrice attribuait peut-être à la cour de Prusse , une partie des motifs qui avaient dirigé la conduite de Pierre III. Elle dit dans son premier manifeste : “ Que l'Empereur Pierre III, qui avait
 „ été détrôné , avait blessé l'honneur de
 „ l'empire , en faisant la paix *avec le plus*
 „ *grand ennemi de la Russie.* „ Le jour même de la révolution , les troupes russes qui se trouvaient dans les pays prussiens , eurent ordre de regarder les Prussiens comme leurs ennemis. Mais les lettres du Roi de Prusse que l'on trouva parmi les papiers du Czar , prouvèrent à Catherine , que ce prince avait souvent conseillé au Czar d'user de modération , & de rester uni avec son épouse. Cette découverte fut cause que l'Impératrice fit la paix avec la Prusse ; & les ordres que l'on avait envoyés aux troupes , furent révoqués quelques jours après. Ces révolutions se suivirent rapidement. Le 7 juillet , les aigles Russes étaient encore à Kœnigsberg ;

le 8 on arbora les aigles prussiennes , en conséquence de la paix faite avec Pierre III ; le 15 les aigles russes reparurent par les ordres de Catherine ; & enfin le 20 , les aigles prussiennes furent rétablies pour toujours.

CATHERINE déclara qu'elle était résolue de vivre en paix avec toutes les cours , & elle rappella ses troupes de la Silésie , de la Poméranie & du Mecklenbourg. Cette conduite peut être regardée comme le fondement de la paix générale , qui suivit de près cette résolution. C'est ainsi que cette princesse annonça dès le commencement de son règne , la prépondérance que sa puissance & sa politique donneraient bientôt à la Russie en Europe & en Asie.

PENDANT que ces révolutions agitaient la Russie , Frédéric s'était avancé avec une armée contre Schweidnitz. Ses troupes légères faisaient des ravages continuels derrière l'armée de Daun. On avait dessein , par-là , de l'attirer de Schweidnitz devant les portes de Prague. Mais ce général , qui avait une position avantageuse sur les hauteurs de Burkersdorf , ne voulut point la quitter. Le

21 juillet, le Roi l'attaqua vivement, lui tua ou prit 2000 hommes, le chassa des hauteurs & le força à se retirer en Bohême. Avant cette action, Czernischef avait eu ordre de quitter la Silésie; mais il resta dans sa position, pour attendre l'issue de cette entreprise. Il demeura simple spectateur, & contribua ainsi au succès. Car comme Daun ignorait l'ordre du général russe, il plaça une partie de ses troupes vis-à-vis des Russes, & affaiblit ainsi son armée.

ALORS le Roi entreprit le siège de Schweidnitz. La tranchée fut ouverte pendant la nuit du 8 d'août. Huit jours après, Daun tenta avec une forte armée de faire lever le siège; mais il fut repoussé près de Reichenbach.

UN an auparavant, Laudon avait prouvé à Schweidnitz, qu'une forteresse peut être conquise par surprise, l'épée à la main; & le Roi de Prusse montra alors, qu'une forteresse bien défendue ne saurait résister que pendant un certain tems à un siège régulier & bien conduit. Il eut la patience d'attendre l'issue de ce siège, & se trouva souvent dans la tranchée. Il n'est point d'exemple d'un

siège plus régulier , & d'une défense plus ingénieuse. Le général Griboval & l'ingénieur Le Fevre qui , quelque tems auparavant , avaient disputé par écrit sur quelques points de leur art , trouvèrent ici une occasion favorable d'appliquer leurs principes , & d'en montrer la solidité. Le premier conduisait la défense dans la forteresse , sous les ordres du général Gasko , & Le Fevre dirigeait le siège , sous les ordres de Frédéric. Griboval avait soutenu , qu'une place bien pourvue peut du moins se soutenir pendant deux mois ; & Le Fevre prétendait , qu'un siège en règle devait emporter toute place en moins de deux mois. L'issue confirma pour ainsi dire les deux opinions. Car Gasko offrit de capituler le 17 septembre , c'est-à-dire , moins de deux mois après l'ouverture de la tranchée ; mais comme les propositions ne furent pas acceptées , Griboval fut obligé de continuer la défense jusqu'à la fin des deux mois , selon ses principes ; & il en vint à bout. Les deux moyens qu'employèrent surtout ces deux ingénieurs , étaient les mines & les contre-mines. Le 8 septembre , Le Fevre fit jouer , pendant la nuit , un

volcan artificiel ou globe de compression, de 50 quintaux de poudre, qu'il avait fait mettre à 24 pieds en terre sous un chemin couvert. Il en résulta un entonnoir de 5 toises de diamètre, & la terre rejetée facilita une voie pour parvenir aux ouvrages intérieurs. Presque dans le même tems, une grenade d'obusier, lancée par les assiégeants, mit le feu à un magasin à poudre de la forteresse, & fit sauter un bastion entier avec huit officiers & deux compagnies de grenadiers autrichiens. On se préparait à l'assaut: mais Gasco ne voulut pas l'attendre. Ayant perdu tout espoir de secours, il se rendit le 9 octobre, c'est-à-dire, deux mois après l'ouverture de la tranchée, & une garnison de 9000 hommes fut faite prisonnière de guerre.

CETTE guerre rendait de nouveau le Roi maître de toute la Silésie, à l'exception de Glatz. Il termina par cette conquête, la campagne dans cette province, & il vola en Saxe, où il embrassa le prince Henri, son frère, qui venait de remporter une victoire signalée à Freyberg. Ce prince s'était soutenu en Saxe avec un petit nombre de

troupes, & avait attaqué & battu auprès de Freyberg, le 29 octobre, l'armée combinée des Autrichiens & des cercles, commandée par le prince de Stollberg. Ce prince, après une perte de 7000 hommes & de 22 canons, s'était retiré en Bohême. Le Roi envoya après lui Kleist, général de hofards, avec un corps de troupes légères. Ce corps détruisit leurs magasins, & alla en Franconie, pour donner du poids à la proposition de neutralité que Ploto, ministre prussien, avait faite à la diète de Ratisbonne. Il mit une garnison à Bamberg, & alla plus loin. La ville de Nuremberg fit quelque difficulté pour ouvrir ses portes au général de son Bourggrave. Les conseillers s'assemblèrent gravement, & dressèrent une belle capitulation en style d'empire, où on parlait de la question *an*, de la question *quomodo*, & des atteintes portées à la liberté *in secularibus & ecclesiasticis, in civilibus & militaribus*, & de plusieurs autres choses de cette espèce. Le général Prussien écrivit au bas de ce savant morceau, qu'il répondrait à tout quand il ferait dans la ville; & on lui ouvrit les portes. Pendant qu'il exigeait des contri-

tutions, & qu'il fesoit vider l'arsenal, ses houlfards se répandirent jusqu'au Danube. Un major prit avec une troupe de houlfards la ville impériale de Windsheim. Un cornette, nommé Sturzbecher, fut envoyé avec 25 chevaux & un trompette, pour sommer la ville impériale de Rotenbourg sur le Tauber. Les bourgeois se rendirent armés sur les remparts, & ne répondirent point. Au bout d'une heure, on brûla les ponts-levis, & on menaça de donner l'affaut. La ville capitula. Sturzbecher fut introduit. Il ferma les portes sur lui, s'empara de l'arsenal, & exigea une contribution de 100,000 écus.

CEPENDANT le prince de Stollberg, renforcé de dix régiments autrichiens, étoit passé de Bohême en Franconie. Kleist se retira avec son corps de troupes légères, & vint, le 17 décembre, prendre ses quartiers d'hiver en Thuringe, avec des otages & les canons de Nuremberg.

AUSSITÔT après l'affaire de Freyberg, les deux armées avoient reçu des renforts de Silésie & de Bohême. Mais à l'exception de Dresde, les Autrichiens ne gardèrent de

et électorat qu'une très-petite partie , située vers les frontières de la Bohême. Les prussiens formaient une chaîne depuis la Thuringe jusqu'aux frontières de Hongrie , par la Saxe , la Lusace & la Silésie. Vers la fin de novembre , il y eut une trêve conclue entre les troupes impériales & prussiennes en Saxe & en Silésie. Telle est la situation où se trouvait le Roi de prusse vis-à-vis de l'Autriche & de l'empire , lorsque la paix fut conclue entre la France , l'Angleterre & l'Espagne. Cette paix était le fruit de la politique française. On n'avait pas d'autre moyen d'éviter une ruine entière. La France craignit tellement de succomber sous la puissance des Anglais , qu'elle crut ne pas payer la paix trop cher , par le sacrifice de toutes ses possessions étrangères , de ses forces maritimes , de son commerce. Un tableau des affaires en 1762 , rendra la chose plus sensible.

LES Anglais étaient maîtres du Canada , de Terre-neuve , de la Martinique , de la Guadeloupe , en Amérique ; du Sénégal & de Gorée en Afrique. Ils avaient détruit Pondichéry , Chandernagor , ruiné le com-

merce des Français sur le Gange , & s'étaient même emparés de Belle - isle sur les côtes de Bretagne. Vers la fin de 1762 , Louis XV ne possédait presque pas un pouce de terre hors des frontières de son royaume. Il n'avait plus ni flotte , ni argent , & la fortune semblait l'avoir abandonné. Ses ministres des finances ne savaient plus comment fournir aux dépenses de la guerre. En vain les contrôleurs-généraux se succédaient les uns aux autres. L'argent avait passé sur mer avec les flottes , ou en Allemagne avec l'armée ; & il ne rentrait plus dans le royaume. Le Roi & les princes du sang avaient envoyé leur vaisselle à la monnaie , les riches particuliers furent obligés de suivre cet exemple ; triste moyen, qui prouvait l'excès du mal sans y remédier. Pendant 5 ans que cette puissance fut en liaison avec l'Autriche , elle fut plus épuisée d'hommes & d'argent , qu'elle ne l'avait été après 200 ans de guerres avec cette maison. Les états & les villes faisaient construire & équiper des vaisseaux à leurs dépens , pour le service de la patrie. Mais à peine paraissaient-ils sur la mer , qu'ils étaient pris ou détruits. On construisit

à Brest des bateaux plats , pour faire une descente sur les côtes d'Irlande ; & cette flotte à peine lancée en mer , fut détruite sur ses propres côtes. La France avait perdu dans cette guerre 80 vaisseaux de ligne ou frégates.

C'ÉTAIT en vain que Louis XV avait engagé l'Espagne à une guerre contre l'Angleterre ; au lieu d'en devenir plus fort , il avait communiqué son malheur à ses alliés , & avait offert aux Anglais un vaste champ à de nouvelles conquêtes. Avec 1000 livres sterling, Pitt avait eu à tems la nouvelle & la copie du traité. Après en avoir fait la lecture , il ne s'occupa point des moyens de se défendre contre un nouvel ennemi ; il forma le projet de faire la conquête du Mexique , du Pérou & du Chili. Dès que l'Espagne eut déclaré la guerre aux Anglais , ils se rendirent maîtres de la Havane & de plusieurs isles , riches canaux , qui faisaient passer dans l'ancien monde les trésors du nouveau (69).

C'EST ainsi que Pitt avait enchaîné la nation à ses conseils , & la fortune à son administration. Cet homme animé d'une

ame aussi grande que celle de ces généraux républicains qui fonderent la grandeur de Rome, ne connaissait d'autre motif que le bonheur de sa nation, d'autre récompense que la gloire. Par une suite de victoires & de conquêtes, il enchaina l'esprit de parti, qui murmurait dans le parlement, & força l'envie des courtisans à se taire. On vit par son influence, la chose la plus extraordinaire que l'on puisse voir dans l'assemblée d'une nation, l'uniformité des suffrages. La nation au milieu d'un tourbillon de prospérités, s'apercevait à peine d'une dépense de trois cent millions d'écus, que lui coûtèrent ces triomphes pendant six ans. Les conquêtes que l'on avait faites, celles que l'on devait faire encore, devaient tout réparer. Pitt ne voulait point entendre parler de paix, tant que la France & l'Espagne refuseraient de se soumettre aux conditions de l'Angleterre. La première de ces conditions était que l'Angleterre garderait toutes les conquêtes qu'elle avait faites. On pouvait attendre tout de la fermeté de Pitt & de l'enthousiasme de la nation.

IL ne restait donc plus d'autre ressource à Louis XV, que la voie des négociations. Choiseul trouva dans les intrigues du cabinet anglais, des moyens de sauver la France. La princesse douairière de Galles avait une grande influence dans les affaires ; & elle causa des révolutions. Le comte Bute, Ecossais d'une belle figure, avait été gouverneur du Roi, son fils, & était le favori de cette princesse. Elle lui fit avoir la place du duc de Newcastle. Il fut aisé de s'affurer de la confiance du jeune Roi, & de prendre la principale influence dans les affaires du cabinet. Il n'en devint que plus odieux à la nation. Pitt qui voulait continuer la guerre, fut contredit dans le conseil ; il se démit de sa charge, & Bute se hâta de faire la paix, croyant gagner l'affection du peuple, en diminuant par-là les impôts, & en rétablissant la liberté du commerce.

LE ministère français ne négligea point de profiter des dispositions du cabinet anglais ; & au commencement du mois de septembre, la paix fut signée à Fontainebleau. Quelques traits de plume & d'habiles négociations rendirent, dans l'espace de quelques jours,

à la maison de Bourbon , la plus grande partie des possessions que les Anglais lui avaient enlevées dans les quatre parties du monde , savoir , Pondichéri , les Philippines , la Martinique , la Guadeloupe , Ste. Lucie , Cuba , la Havane , Honduras , Gorée , Belle-isle , & la pêche de Terre-neuve. Il est vrai que l'Angleterre garda le Canada qu'elle avait conquise , & qui contenait 150,000 milles anglaisés carrées. Mais on tâcha en vain d'en imposer au peuple par la conquête de ce vaste pays , plus grand que les trois royaumes de la Grande-Bretagne pris ensemble. On savait que tout ce terrain ne valait pas la seule petite isle de Martinique. Bute risqua , pour prix de cette paix , d'être lapidé dans les rues de Londres. Il échappa à la fureur de la populace , en se jettant dans un carrosse inconnu. Le même jour , le peuple détela les chevaux du carrosse de Pitt , & le traîna en triomphe depuis l'hôtel du lord-maire jusqu'au sien.

QUOIQUE cette paix eût été faite sans l'accession des alliés d'Allemagne , & sans les comprendre dans le traité , elle fut cependant la première cause du traité de paix ,

que conclurent bientôt après l'Autriche, la Prusse & la Saxe. Il y avait longtems que le Roi de Prusse ne s'était trouvé dans une situation si avantageuse. La révolution du cabinet de St. James le privait des subside de ce royaume; mais ce vide était rempli par ce qu'il tirait de la Prusse, de la Westphalie, de la Saxe, de la Thuringe & d'autres provinces. Les sources de ses finances semblaient inépuisables. On a calculé qu'il lui fallait toutes les semaines deux millions de livres, pour payer son armée, & cependant il ne fut question ni de nouveaux impôts ni d'emprunts étrangers. L'armée qu'il pouvait opposer alors aux Autrichiens, avait été renforcée par des recrues tirées de la Prusse, de la Westphalie, de la Poméranie, & elle était par conséquent plus considérable, que dans le tems où il avait pu résister à cette même Autriche, soutenue par 200,000 Français, Russes & Suédois. Il était posté de manière, qu'avec un léger mouvement il portait la guerre en Bohême.

DANS ces circonstances, l'avantage sem-
blait être entièrement du côté de la Prusse.
On sentait qu'il ne faudrait guère qu'une ou
deux

deux campagnes , pour dédommager amplement le Roi des frais de la guerre. Cependant il se prêta à la paix , & mit bas les armes , sans autres conditions que le repos après lequel il soupirait. Il n'avait pas commencé cette guerre pour faire des conquêtes , mais pour conserver les conquêtes qu'il avait faites.

Si les princes qui faisaient la guerre , avaient pu réfléchir sérieusement sur les malheurs de toute espèce que ce fléau avait répandu sur plusieurs millions d'hommes , jamais cette réflexion n'aurait pu faire plus d'impression sur eux que dans ces circonstances. De tous côtés la disette était si grande , que les pauvres ne pouvaient plus vivre. Les campagnes étaient sans culture & sans moissons. Le boisseau de bled coûtait en Saxe , en Silésie & ailleurs 15 à 20 écus ; un gros pain , 6 gros (18 sous) ; une paire de souliers , 3 écus ; le quintal de foin , 2 écus ; & 60 bottes de paille , 8 écus (70). La disette , la mauvaise nourriture , causaient des maladies , des mortalités , & dépeuplaient les provinces. Un officier écrivit qu'en traversant la Hesse , il avait passé par

sept villages, ou il n'avait trouvé qu'un seul homme, & un prêtre qui mangeait des lentilles. On est effrayé quand on songe que quelques centaines de mille hommes peuvent, dans l'espace de quelques années, désoler de vastes contrées, & répandre le malheur & la misère sur plusieurs millions d'hommes. Une autre expérience aussi triste que l'on fit alors, c'est que l'argent que la guerre met en circulation, ne répand point le bien-être & l'aisance parmi les hommes. On compte que cette guerre a mis en circulation dans l'Allemagne plus de 500 millions d'écus d'argent comptant, sortis de l'Angleterre, de la France, de la Russie ou des caisses de l'Autriche & de la Prusse; & cependant jamais la misère ne fut si grande ni si générale dans tout l'empire.

L'ALLEMAGNE soupirait donc après la paix; cependant la cour de Vienne n'y paraissait point disposée. Ses ministres voulaient la continuer; & Marie-Thérèse qui leur avait donné toute sa confiance, s'en reposait sur leurs lumières. On crut trop perdre, en faisant une paix sans conquêtes, parce qu'on avait trop espéré en formant

des alliances puissantes. Mais la France & la Russie pressèrent la conclusion, & on ne put s'y refuser.

CETTE paix avait été préparée par une trêve, faite au mois de novembre, entre l'armée autrichienne & l'armée prussienne. Mais la cour de Vienne tâcha, par un arrangement secret avec les Français, de se procurer un avantage, qui devait la mettre en état, ou de pouvoir prescrire des conditions, ou d'obliger le Roi à diviser ses forces, si la guerre continuait. Les garnisons françaises qui, par la paix de Fontainebleau, devaient vider les forteresses prussiennes de Vêsel, Clève, Gueldre & Mœurs, différencèrent de le faire, jusqu'au moment où des troupes autrichiennes, qui devaient s'assembler près de Ruremonde, seraient prêtes à entrer dans ces places, pour en prendre possession au nom de la Reine d'Hongrie. Il était dit dans le traité, que ces places seraient vidées par les Français; mais on n'avait pas dit expressément, qu'elles seraient rendues au Roi de Prusse. Voilà les misérables ruses auxquelles les ministres ont souvent recours; car on ne saurait mettre sur

le compte des souverains des procédés de cette nature.

FREDÉRIC fut prévenir un projet dont l'exécution aurait reculé la paix. Il rassembla un corps de troupes en Westphalie. On ne s'y était pas attendu. La France voulait bien, pour faire plaisir à la cour de Vienne, lui faciliter la prise de possession de ces places ; mais elle ne voulait pas pousser la complaisance , jusqu'à les défendre par les armes. Monteinard qui commandait les Français dans ces contrées , conclut au mois de décembre un traité avec la Prusse , & lui remit ces forteresses. L'Autriche déçue fut obligée de songer à d'autres projets.

ELLE ne pouvait plus compter sur des secours de la part des cercles. La défaite de Freyberg & la visite du général Kleist en Franconie , les avaient disposés à quitter la partie ; & ce qui les confirmait dans ces dispositions , c'est qu'on n'avait point compris leurs troupes dans la trêve faite en Saxe , & qu'on les avait laissés seuls sur le champ de bataille , vis-à-vis du Roi de Prusse. En conséquence ils se déclarèrent neutres.

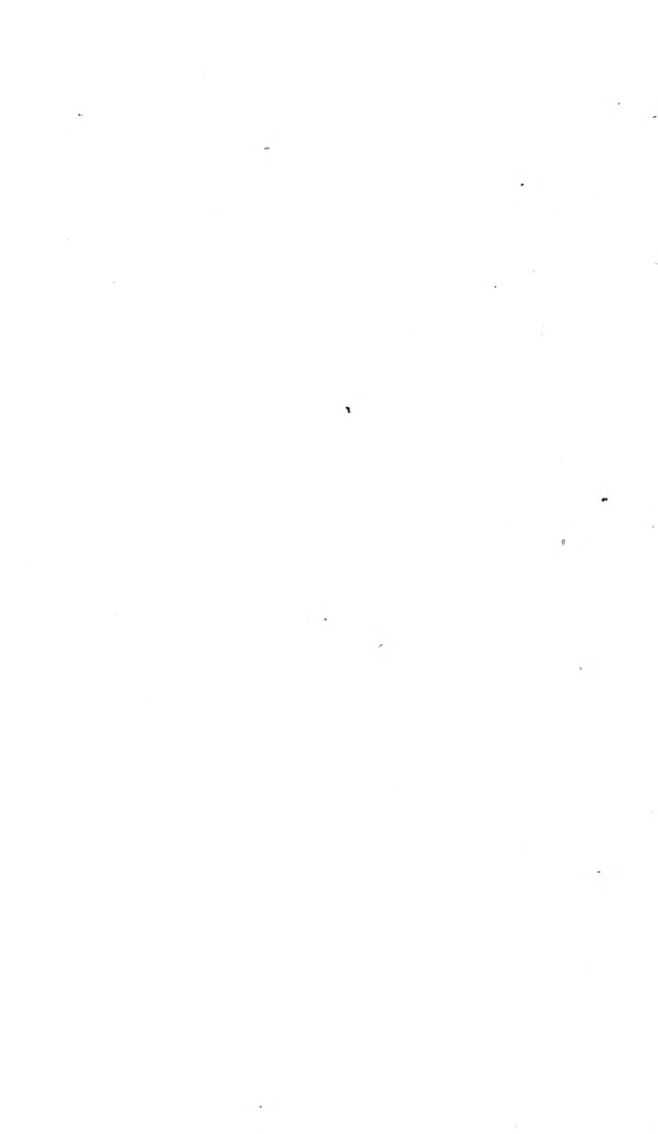
CETTE démarche applanit le reste des obstacles qui s'opposaient à une paix générale. Frédéric fit ouvrir les négociations sous ses yeux, au château d'Hubertsbourg, près de Dresde. La première assemblée se fit au mois de janvier 1763. Le 15 février, la paix fut conclue & signée dans le quartier-général du Roi. Vingt & un jours après, chaque partie belligérante se trouva en possession de ses provinces, comme avant le commencement de cette guerre. Tant il est vrai, qu'il faut bien peu de tems & de formalités, pour conclure une affaire importante, lorsqu'elle est traitée sous l'influence d'un génie supérieur qui, comme la nature, choisit toujours les moyens les plus simples & les plus actifs. Les négociateurs n'étaient point des ministres & des ambassadeurs accompagnés de pompe & de magnificence, mais trois hommes subalternes laborieux : Kollenbach, conseiller de cour Autrichien ; Herzberg, conseiller de légation Prussien, & Fritsch, conseiller privé Saxon. Il ne fut question d'aucun cérémoniel (71). La reddition réciproque des conquêtes & la renonciation à tout dédommagement sont les principaux

articles du traité (72). Le Roi promet par un article secret, de donner sa voix électorale à Joseph II, qui bientôt après fut élu Roi des Romains.

VOILÀ le troisième traité de paix, qui assure & confirme à Frédéric la possession de la Silésie. Comme il dut cet avantage à la supériorité de ses armes, l'Autriche apprit à le respecter; & elle n'osa plus, pendant le reste de sa vie, lui disputer la possession de cette province.

AINSI finit la guerre de sept ans, pendant laquelle il y eut en Allemagne plus de batailles livrées, plus de sièges entrepris, plus d'hommes & de trésors sacrifiés, que dans cette fameuse guerre de 30 ans, qui dura depuis 1618 jusqu'en 1648. Quel en fut le résultat? Pour l'Autriche, du chagrin & des espérances trompées; pour les Saxons, une dévastation générale; & pour la Prusse, une gloire éternelle. Le succès de cette guerre fit voler la gloire de Frédéric sur toutes les parties du globe, & il fut l'objet d'une admiration générale. Il était naturel de regarder comme l'homme de l'Europe le plus extraordinaire, un prince

que les plus grandes puissances de l'Europe réunies n'avaient pu vaincre. La Renommée porta la gloire de Frédéric jusqu'à Constantinople. L'Empereur Mustapha III envoya à Berlin un ambassadeur, pour le féliciter sur la paix glorieuse qu'il venait de conclure. Achmet Effendi, c'était le nom de l'ambassadeur, avait une suite brillante de domestiques, d'esclaves, de janissaires; & les présents destinés pour le Roi remplissaient plusieurs chariots, & chargeaient un grand nombre de chevaux. Le Roi qui haïssait les cérémonies, fut obligé de recevoir solennellement cet ambassadeur, & d'essuyer ses compliments orientaux. Un Roi ordinaire y aurait pris plaisir, Frédéric n'éprouva que de l'ennui. (73)



R E M A R Q U E S

ET

A N E C D O T E S.

REMARQUES,

A NECDOTES,

PIECES JUSTIFICATIVES

& autres particularités.

(1) VOICI un extrait de ce traité.

I) Il y aura paix & amitié sincère entre les deux Rois, malgré les troubles qui pourraient résulter des différens qui règnent en Europe ; & en vertu du présent traité, aucune des parties contractantes n'attaquera les états de l'autre, ni directement ni indirectement ; mais au contraire, chacune d'elles emploiera tout son pouvoir, pour empêcher leurs alliés respectifs, de rien entreprendre contre les états desdites parties, de quelque manière que ce puisse être.

II) Au cas qu'il arrive que quelque puissance étrangère ferait marcher des troupes en Allemagne, sous quelque prétexte

que ce soit, les parties contractantes réuniront leurs forces, pour s'opposer à l'entrée & au passage desdites troupes étrangères, & tâcheront de concert à conserver la paix en Allemagne selon les termes du traité.

III) Les puissances contractantes renouvellent expressément tous les traités, alliances & garanties qui subsistent entre elles; & entre autres l'alliance défensive & la garantie conclue le 18 novembre 1742 à Westmunster, entre les Rois d'Angleterre & de Prusse, & la convention d'Hanovre du 26 août 1745; de même que l'acte d'accession de S. M. britannique au traité de garantie du 13 octobre 1746.

IV) Le traité sera ratifié par les deux Rois dans l'espace d'un mois. &c.

Article séparé.

Comme la convention signée entre les ministres des deux Rois ne s'étend qu'à l'Allemagne, elle ne doit point s'étendre sur les pays-bas autrichiens & ce qui en dépend; & ces pays ne feront point compris dans la présente convention sous quelque prétexte que ce puisse être; d'autant plus que dans l'article de la paix de Dresde, le Roi de Prusse

n'a garanti à l'Impératrice-Reine que les états qu'elle possède en Allemagne.

Le présent article séparé aura la même force, que s'il était inféré mot pour mot dans la convention signée aujourd'hui, &c. Westmunster, le 16 janvier 1756.

(2) A l'occasion de ce traité, on arrangea encore quelques différends qui régnaient depuis quelque tems entre les deux cours. Le Roi devait encore à l'Angleterre quelques arrérages pour des dettes hypothéquées sur la Silésie, ils furent payés; & l'Angleterre de son côté fit dédommager quelques sujets du Roi de Prusse, auxquels on avait pris des vaisseaux dans la dernière guerre.

(3) *Lettre du Comte de Flemming au Comte de Erühl.*

- De Vienne le 28 juillet 1756.

MONSIEUR,

„ Monsieur de Klinggræff reçut samedi passé un exprès de sa cour, en conséquence duquel il envoya le lendemain un billet à M. le comte de Kaunitz, pour le prier avec beaucoup d'empressement, de lui marquer

une heure où il pourrait lui parler. Ce billet fut remis à ce chancelier d'état, justement lorsqu'il se trouvait en conférence avec les maréchaux comtes de Neuberg & de Broun & avec le général prince de Piccolomini. Et comme il avait intentionné de se rendre d'abord après la conférence auprès de l'Impératrice-Reine, pour lui en faire son rapport, il fit répondre à M. de Klinggræff, qu'il était à la vérité obligé d'aller à Schœnbrunn, mais qu'il lui ferait cependant plaisir, s'il voulait se hâter de venir dans l'instant même, ce que le ministre prussien n'a pas manqué de faire. M. le comte de Kaunitz m'a dit confidentiellement dans un entretien que j'eus hier avec lui, que M. Klinggræff. d'abord en entrant chez lui, avait donné à connaître avec un certain embarras mêlé d'inquiétude, qu'il venait de recevoir un exprès de sa cour, qu'il lui avait apporté des ordres dont il devait exposer en personne le contenu à l'Impératrice-Reine, & que pour cet effet, il lui était enjoint de demander une audience particulière de Sa Majesté, qu'il le priait de vouloir bien lui procurer. Que lui, comte de Kaunitz, avait

répondu, qu'étant sur le point de se rendre à Schoenbrunn, il se chargeait volontiers de demander pour lui l'audience qu'il désirait, mais qu'il ne pouvait se dispenser de lui faire entendre, qu'il était à propos de le mettre en état de pouvoir du moins en général prévenir l'Impératrice sur la nature des insinuations qu'il avait ordre de faire à Sa Majesté. Que là-dessus M. de Klinggræff avait dit, qu'il était chargé de demander amicalement & par voie d'éclaircissement, au nom du Roi son maître, à quoi aboutissaient les armements & préparatifs guerriers qu'on faisait ici, & si peut-être ils le regardaient; ce qu'il ne saurait cependant s'imaginer, ne sachant pas y avoir donné occasion en la moindre chose. Que lui, Kaunitz, avait répliqué, qu'il ne pourrait lui répondre d'avance sur cette ouverture; qu'il ne manquerait pas d'en faire incessamment le rapport à l'Impératrice, & de lui procurer l'audience qu'il désirait; que cependant il ne pouvait s'empêcher de lui dire, qu'il était surpris de l'explication que le Roi son maître, lui demandait au sujet des mesures qu'on prenait en ce pays; après

que de ce côté-ci, on n'avait témoigné à ce prince aucune inquiétude ni ombrage des grands mouvements & préparatifs qu'il avait faits le premier dans son armée. Le ministre m'a ajouté, qu'étant allé immédiatement après à Schœnbrunn, il avait, chemin faisant, réfléchi sur la réponse qu'il conseillera à sa souveraine de donner à M. de Klinggræff, & qu'ayant cru entrevoir que le Roi de Prusse avait deux objets en vue, qu'on voulait également éviter ici, savoir, d'en venir à des pourparlers & éclaircissements, qui pourraient d'abord causer une suspension des mesures qu'on jugeait nécessaires de continuer avec vigueur; & en second lieu, de mener les choses plus loin & à d'autres propositions & engagements plus essentiels, il avait jugé, que la réponse devait être d'une nature qui élulât entièrement la question du Roi de Prusse, & qui, en ne laissant plus lieu à des explications ultérieures, fût en même tems ferme & polie, sans être susceptible d'aucune interprétation, ni sinistre ni favorable. Q'en conformité de cette idée, il lui avait paru suffire, que l'Impératrice se contentât de répondre simplement:

“ Que’

“ Que dans la sorte de crise générale où
 „ se trouvait l'Europe, il était de son devoir
 „ & de la dignité de sa couronne, de pren-
 „ dre des mesures suffisantes pour sa propre
 „ sûreté, aussi bien que pour celle de ses
 „ amis & alliés. „

„ Que l'Impératrice-Reine avait approuvé
 cette réponse ; & que pour montrer que la
 démarche & demande du Roi de Prusse ne
 causait ici le moindre embarras, Sa Majesté
 avait fait fixer l'heure pour l'audience de
 M. de Klinggræff d'abord pour le lendemain,
 qui fut avanthier ; & après avoir écouté la
 proposition de ce ministre, comme il l'avait
 exposée la veille à M. le comte de Kaunitz,
 elle lui avait précisément répondu dans les
 termes mentionnés, & avait rompu par un
 signe de tête, tout d'un coup l'audience,
 sans entrer dans aucun plus grand détail.

„ Il est vrai que tout Vienne, qui était
 alors dans l'antichambre à cause du jour de
 gala, a vu entrer & sortir le moment d'après
 M. de Klinggræff avec un air assez étonné.
 Je tiens toutes ces circonstances de la bouche
 de M. de Kaunitz, qui m'a, dans cette
 rencontre, parlé avec plus d'ouverture & de

confiance qu'il n'a fait jusqu'à présent, me chargeant même d'en faire usage dans mes dépêches à V. E., se réservant néanmoins là-dessus un secret des plus exacts.

„ On doute d'autant moins que cette réponse aussi énergique qu'obscure, ne jette le Roi de Prusse dans un grand embarras; & on prétend ici que ce prince doit être dans de grandes inquiétudes, & qu'il a déjà tiré de son trésor près de trois millions d'écus, que ses préparatifs & augmentations lui ont coûtés.

„ On présume que le but qu'il s'est proposé par la demande sus-alléguée a été probablement, que si l'on avait répondu, que c'était lui qui avait occasionné les armements qu'on se fait ici, il aurait tâché de s'en disculper, en donnant pour preuve, que par cette raison il n'avait pas même assemblé les camps, qu'il avait fait déjà tracer pour exercer les soldats, mais qu'il avait ordonné aux régiments de se séparer; imaginant peut-être de mettre cette cour dans la nécessité de suivre son exemple, en discontinuant également ses préparatifs. Je crois cependant, qu'il aurait

de la peine à la détourner de son dessein par ces fortes d'illusions.

„ On a su par un exprès dépêché par le comte de Puebla, arrivé ici dimanche passé, que malgré les feintes dispositions du Roi de Prusse, ses troupes ne cessaient pas de défilér vers la Silésie. On comprend d'ailleurs fort bien, que ce prince, par la position locale de son armée, qu'il peut assembler en autant de semaines qu'on a besoin ici de mois, vu l'éloignement des quartiers où les troupes se tiennent, a un avantage trop marqué sur cette cour-ci, à laquelle il causerait par de longues & continuelles marches de si grandes dépenses, qu'elles deviendraient à la fin insoutenables; je dis que l'on comprend fort bien, qu'il est nécessaire de poursuivre sans interruption les mesures que l'on a déjà commencées, afin de se mettre, dans les circonstances présentes, à deux de jeu & en bon état, & que le Roi de Prusse se trouve par-là obligé, pour soutenir ses armements & les augmentations faites & à faire qui surpassent ses forces, ou de se consumer à petit feu, ou, pour prévenir cet inconvénient, de se laisser aller à une

réfolution précipitée , & c'est précisément là , où il me semble qu'on l'attend.

„ Le retour du courier de M. de Klinggræff , que ledit prince attend fans doute avec la plus grande impatience , nous fera voir plus clair dans fes dispositions. Il est à croire que s'il se croit menacé , il ne tardera plus à porter des coups , & à prévenir ceux qu'il craint , pour profiter de la situation dans laquelle on se trouvera ici jusqu'à la fin du mois d'août , qui est le terme où toutes les troupes seront assemblées. Mais d'un autre côté , s'il reste tranquille , il peut être persuadé qu'il ne fera point inquiété ni attaqué , du moins cette année. Cependant , par tout ce que je remarque , je ne saurais m'imaginer autre chose , sinon que la cour d'ici doit être très - bien sûre de l'amitié de la Russie. Ce qui m'a paru se confirmer encore par une lettre , que M. Schwart , ministre hollandais à Pétersbourg , a écrite le 6 de ce mois à M. de Burmania , où il mande entre autres , que l'émiffaire Français , le chevalier Douglas , gagnait de jour en jour plus de terrain.

„ Comme cela ne pourra manquer de produire en Russie une altération dans son ancien système, il ne paraît pas surprenant que le grand-chancelier comte de Bestouchev, suivant ce que V. E. m'a fait l'honneur de m'écrire par sa dernière dépêche, ait pris la résolution de se retirer à la campagne, sous prétexte de rétablir sa santé, & de s'éloigner pour quelque tems des affaires; voulant apparemment attendre quel pli elles prendront, & prévoyant peut-être que ce moment ne tardera pas d'arriver, puisque tout semble dépendre de la résolution du Roi de Prusse; car il est certain que s'il se tient en repos, la cour de Vienne ne commencera rien, du moins cette année; mais qu'elle tâchera d'achever pendant cet intervalle ses préparatifs, pour se trouver l'année prochaine en situation de pouvoir prendre un parti convenable selon les circonstances & évènements du tems.

„ Ce qui me confirme toujours de plus en plus dans l'opinion que j'ai osé prendre la liberté de communiquer à V. E. par mes précédentes, que notre cour n'a pas de moyen plus sûr de profiter des conjonctures

présentes, qui n'ont peut-être jamais été si favorables sous le règne de notre auguste maître, qu'en se mettant en bonne posture pour se faire rechercher. Un de mes amis, qui prétend en être informé par un des commis du trésor, m'assure que la cour d'ici avait fait passer un million de florins en Russie.

„ Si V. E. est à portée de pouvoir faire des insinuations avec sûreté à la cour de Londres, elle lui rendrait peut-être service en lui faisant connaître le danger dans lequel elle se trouve, & où l'ont entraînée les mauvais conseils de ceux qui sont le plus en crédit aujourd'hui.

„ Cette cour ne sortira que difficilement de la bredouille où elle s'est précipitée, & si elle ne se sépare pas du Roi de Prusse, en faisant la paix avec la France aux meilleures conditions possibles, cette dernière ira de succès en succès & de projets en projets, qui pourraient à la longue devenir funestes à la maison d'Hanovre.

„ Je demande en grace à V. E. de ne rien communiquer en détail à M. de Broglie de ce que j'ai l'honneur d'écrire à V. E. Cet

ambassadeur étant en correspondance avec M. d'Aubeterre, qui m'a dit avec surprise, que le comte de Broglie était entièrement persuadé qu'on en voulait ici au Roi de Prusse, & qu'il l'accusait même de défiance & de trop de réserve sur les desseins de la cour de Vienne. &c. . .

„ J'ai l'honneur d'être, &c. „

Dans l'audience que l'Impératrice donna à M. de Klinggræff, ministre prussien, il lui dit : “ qu'il lui était enjoint de donner de „ la part & au nom du Roi son maître, les „ plus fortes assurances de son desir de „ vouloir cultiver toujours la bonne intelli- „ gence qui subsistait entre lui & S. M. im- „ périale-royale, & que, pour écarter tout „ sujet qui pouvait y causer de l'altération, „ il faisait prier l'Impératrice, de vouloir „ bien lui donner des éclaircissements sur „ les mouvements qu'elle faisait faire à ses „ troupes & sur les autres préparatifs mili- „ taires dont on lui avait fait rapport. Qu'il „ ne pouvait jamais s'imaginer que ces ar- „ mements se fesaient contre lui, ne croyant „ point y avoir donné occasion, & pouvant

„ prouver à sa Majesté , qu'il n'avait pas
 „ augmenté ses troupes en Silésie d'un seul
 „ homme , lesquelles se trouvaient toujours
 „ au même nombre où elles étaient depuis
 „ plusieurs années. „

L'Impératrice répondit : “ Que le sujet
 „ étant délicat , elle ne pouvait assez peser
 „ ses paroles , & que par cette raison elle
 „ jugeait à propos de lire sa réponse. „

Là-dessus S. M. tira un billet de sa poche ,
 où elle lut ce qui suit. “ Dans la crise géné-
 „ rale où se trouve l'Europe , il est de mon
 „ devoir & de la dignité de ma couronne ,
 „ de prendre des mesures suffisantes pour
 „ ma sûreté , aussi bien que pour celle de
 „ mes amis & alliés , sans préjudicier à per-
 „ sonne. „

Après cette lecture , l'Impératrice se tut ,
 & témoigna par un signe de tête à l'envoyé ,
 qu'elle voulait terminer l'audience.

Le ministre prussien ayant rendu compte
 de cette audience à sa cour , il reçut de
 nouvelles instructions , en conséquence des-
 quelles il présenta le 20 août , à la cour de
 Vienne un mémoire qui porte en substance :
 “ Que le Roi de Prusse est informé d'une

„ manière à n'en pouvoir douter , qu'elle
 „ a fait au commencement de cette année
 „ une alliance offensive avec la cour de
 „ Russie contre lui ; par laquelle il a été
 „ stipulé , que les deux Impératrices atta-
 „ queront inopinément ledit prince , celle
 „ de Russie avec 120 mille hommes , & l'Im-
 „ pératrice-Reine avec 80,000 combattans. „

“ Que comme il était revenu de toutes
 „ parts à sa Majesté prussienne , que S. M.
 „ l'Impératrice - Reine rassemble des forces
 „ principales en Bohême & en Moravie ,
 „ que ces troupes campent à peu de distance
 „ des frontières du Roi , qu'on fait des
 „ magasins considérables de munitions de
 „ guerre & de bouche , que l'on tire des
 „ cordons de hussards & de Croates , le long
 „ des frontières du Roi , comme s'il était
 „ en pleine guerre avec S. M. impériale-
 „ royale , il se croyait en droit d'exiger
 „ d'elle une déclaration formelle & cathé-
 „ gorique , consistant dans une assurance :
 „ que S. M. l'Impératrice-Reine n'a aucune
 „ intention d'attaquer sa Majesté prussienne
 „ ni cette année - ci , ni celle qui vient...
 „ &c. „

La cour de Vienne répondit à ce mémoire dès le lendemain : “ Que le Roi de Prusse
 „ était déjà occupé depuis quelque tems
 „ des préparatifs de guerre les plus inquié-
 „ tants pour le repos du Public , lorsqu’il
 „ jugea à propos de faire demander des
 „ éclaircissements à la cour de Vienne sur
 „ des dispositions militaires, qui ne venaient
 „ d’être résolues que d’après tous les pré-
 „ paratifs qu’avait déjà faits le Roi. „

“ Que S. M. impér. aurait pu se dispenser
 „ de répondre , que cependant elle l’avait
 „ fait. „

“ Que S. M. impér. est sans doute en
 „ droit, de porter tel jugement qu’il lui
 „ plaît sur les circonstances du tems , &
 „ qu’il n’appartient qu’à elle d’évaluer ses
 „ dangers. „

“ Que les informations que l’on a données
 „ à S. M. prussienne d’une alliance offensive
 „ contre elle , entre l’Impératrice-Reine &
 „ l’Impératrice de Russie , sont absolument
 „ fausses & controuvées , & que pareil traité
 „ contre S. M. prussienne n’existe point &
 „ n’a jamais existé. &c. „

Là - dessus M. de Klinggræff présenta un second mémoire du 2 septembre , qui insiste à demander à l'Impératrice-Reine l'assurance suivante : “ Que S. M. impériale n'a aucune
 „ intention d'attaquer S. M. le Roi de Prusse
 „ ni cette année - ci ni celle qui vient. „

La cour de Vienne répondit le 6 du même mois , par le mémoire suivant :

“ M. de Klinggræff avait à peine présenté
 „ son dernier mémoire , qu'il parvient à sa
 „ Majesté l'Impératrice - Reine la nouvelle
 „ de l'invasion de la Saxe & du manifeste
 „ publié contre elle en cette occasion. „

“ Après une agression aussi marquée , il
 „ ne saurait donc plus être question d'au-
 „ cune réponse , que de celle que sa Majesté
 „ pourra juger à propos de faire en son tems
 „ audit manifeste. La dernière qu'elle a fait
 „ remettre à M. de Klinggræff , portant tout
 „ ce qu'il a pu être combinable avec sa
 „ dignité de faire déclarer , & la propo-
 „ sition de laisser convertir en trêve la paix
 „ subsistante & fondée sur des traités solem-
 „ nels , n'étant naturellement susceptible
 „ d'autre déclaration. „

(4) Weingarten , Secrétaire de légation de la cour de Vienne à Berlin , avait été gagné par la cour de Prusse , à laquelle il donnait des copies de toutes les dépêches qu'il recevait , prit le parti prudent de s'échapper , pensant bien qu'il ferait de manière ou d'autre victime de sa trahison. La cour de Vienne exigea qu'on le lui rendit ; le Roi fit semblant de le faire chercher , mais on ne le trouva point.

(5) Le rescrit de la cour de Vienne porte en substance , que S. M. impér. ayant appris de toutes parts les mouvements & préparatifs du Roi de Prusse , qui tendaient à troubler la paix & le repos de l'Allemagne , elle n'a pu s'empêcher , pour sa sûreté & celle de ses états & sujets , d'assembler des troupes en Bohème & en Moravie. Que ce qui lui paraît le plus important , c'est qu'on a fait insinuer dans toutes les cours protestantes , que l'alliance que S. M. impér. avait faite dernièrement avec la France , avait certains articles secrets , qui tendaient à opprimer entièrement la religion protestante en Allemagne ; & à faire tomber la couronne impériale sur son fils aîné. L'Impératrice

ordonne à ses envoyés dans les différentes cours de détruire ces bruits.

(6) La cour de Prusse donna pour raisons de cette attaque :

I) Que bientôt après la conclusion de la paix de Drefde , il avait été décidé par le quatrième article secret du traité de Pétersbourg , que toutes les guerres qui s'élèveraient entre la Prusse & la Russie , la Pologne ou l'Impératrice-Reine , rendraient nulle la cession de la Silésie & du comté de Glatz.

II) Que les cours de Vienne , Drefde & Pétersbourg avaient eu depuis ce tems-là des négociations continuelles , au sujet du traité signé à Leipzic dès l'an 1745.

III) Qu'il y avait la plus grande apparence que dans l'été de 1756 , l'Impératrice de Russie & l'Impératrice - Reine auraient attaqué en même tems les états du Roi.

IV) Que le refus de la cour de Vienne de répondre d'une manière positive aux éclaircissements qu'on lui avait demandés au sujet du but de ses préparatifs , avait mis le Roi dans le cas de prévenir les mauvais desseins qu'on avait contre lui , & de dissiper l'orage qui le menaçait.

La cour de Vienne soutenait au contraire

I) Que le Roi de Prusse avait commencé les préparatifs de guerre.

II) Qu'il avait souvent agi d'une manière contraire à la paix de Dresde.

III) Qu'elle n'avait fait aucun projet d'alliance défensive avec les cours de Dresde & de Pétersbourg.

La conduite du Roi dans cette occasion, disent les publicistes d'Allemagne, était fondée sur *le droit de prévention*. Cette conduite ressemble beaucoup à celle que tint en 1529 Philippe, Landgrave de Hesse, dans l'affaire de Pack, sous le règne de Charles V; & à celle que tint le même prince en 1542 contre Henri le jeune, duc de Brunswic-Wolfenbittel. Dans cette dernière affaire, le Landgrave s'était emparé de Wolfenbittel de même que Frédéric s'emparait alors de la Saxe, & il avait trouvé dans les archives de cette ville, comme Frédéric dans celles de Dresde, des pièces originales qui prouvèrent ce qu'il avait avancé.

(7) Lorsque les archives eurent été forcées, la cour de Prusse annonça un mémoire & prépara les esprits, en débitant de tous

côtés qu'il était extrêmement intéressant , & qu'il mettrait au jour des mystères que personne n'aurait soupçonnés. Enfin ce fameux manifeste parut sous le titre de *Mémoire raisonné sur la conduite des cours de Vienne & de Saxe , & sur leurs desseins dangereux contre S. M. le Roi de Prusse , avec les pièces originales & justificatives qui en fournissent les preuves*. Il ne justifia point l'idée qu'on s'en était formée. On y accuse légèrement les cours de Saxe & de Vienne de complot & de trahison. Toutes les pièces que l'on produit pour appuyer ces sortes d'imputations ne prouvent autre chose , sinon que trois puissances voisines du Roi de Prusse ont été persuadées qu'il ne tarderait pas , encouragé par ses succès , à tenter de nouvelles entreprises. Que deux d'entr'elles se sont liées pour parer un pareil coup ; qu'elles ont invité une troisième d'y accéder ; mais que cette dernière trop timide n'osa prendre part à ces mesures défensives. Qu'en attendant toutes les trois fesaient observer les démarches du Roi , & se communiquaient confidentiellement ce qu'elles avaient découvert , afin d'éviter toute surprise. La

conduite du Roi de Prusse n'a-t-elle pas assez justifié la crainte de ces puissances ? Dans le traité de Pétersbourg , il n'est parlé que *dans le cas où le Roi de Prusse serait le premier à s'écarter de la paix de Dresde, & deviendrait l'agresseur*. Ce n'était absolument qu'une alliance défensive (*). D'ailleurs il est certain que l'électeur de Saxe, dont on envahit subitement les états, n'avait point encore accédé à cette alliance, & en supposant, que cette alliance eût été *un complot & une trahison*, comme il est dit dans le mémoire, la cour de Saxe n'en était point encore coupable.

Quant au partage éventuel des états du Roi, on répondait aussi, que c'était toujours au cas que l'on fût attaqué par lui; cas auquel ce partage aurait été juste; car il est permis à une partie auxiliaire de se stipuler une partie des conquêtes. Cette stipulation de la part de la cour de Vienne, ne pouvait donc plus avoir aucun rapport au traité de Dresde, mais seulement à une guerre, où le Roi de Prusse deviendrait l'agresseur.

(*) V, Tom. I. p. 320, 321.

Mais rien ne peut nous mettre mieux dans le cas de porter un jugement sur le commencement & les motifs de cette guerre, que ce qu'en dit l'Auteur même du *Mémoire raisonné*, M. le comte de Herzberg, dans son *Mémoire historique sur la dernière année de la vie de Frédéric II.* “ Il (le Roi) crut savoir, „ dit ce favant ministre “ que les cours „ de Vienne, de Pétersbourg & de Saxe „ avaient formé un systême politique contre „ la Prusse; il découvrit en 1753, par hasard & par la trahison d'un secrétaire faxon, que ces trois cours avaient conclu „ en 1746, d'abord après la paix de Dresde, „ un traité d'alliance & de partage éventuel „ de ses états en cas d'une guerre. Il jugea, „ d'après ces découvertes & d'après les „ dépêches faxonnes, dont il eut tous les „ jours de poste les copies depuis 1753 jusqu'à 1755, que les ministres de ces trois „ cours ne fesaient que travailler à amener „ cette guerre. Il crut au mois de juin, „ par des avis secrets & vraisemblables, que „ le moment était venu, où ces trois cours „ voudraient exécuter leur projet concerté contre lui, & l'attaquer au commen-

„ cement de 1757. Il fit demander trois fois
 „ des explications là-dessus à l'Impératrice-
 „ Reine; n'ayant reçu que des réponses fê-
 „ ches & laconiques, il crut devoir prévenir
 „ le dessein des trois cours, en attaquant
 „ celle de Saxe & d'Autriche avant que les
 „ armées fussent prêtes. Il me fit venir le
 „ 20 août à Sanssouci, en secret, & me
 „ remit les dépêches de la cour de Saxe,
 „ dont je fis un précis qui fut communiqué
 „ à toutes les cours, pour leur prouver les
 „ desseins des cours de Vienne & de Saxe
 „ contre la Prusse, que le Roi crut devoir
 „ prévenir. Ensuite, il marcha à la fin du
 „ mois d'août 1756 vers la Saxe, prit ce
 „ pays en dépôt, environna l'armée saxonne
 „ près de Pirna, la fit prisonnière & l'incor-
 „ pora dans son armée; il entra en Bohême,
 „ & gagna la bataille de Lowositz, mais qui
 „ ne fut pas assez décisive, pour qu'il ne
 „ fût pas obligé de quitter la Bohême & de
 „ retourner en Saxe, où il prit ses quartiers
 „ d'hiver. Pendant ces entrefaites, il fit
 „ ouvrir les archives de Dresde, & envoya
 „ au ministère toutes les dépêches sur les-
 „ quelles je composai le *fameux Mémoire*

„ *raisonné*, dans lequel on prouva, par les
 „ *dépêches originales des ministres autri-*
 „ *chiens & saxons, les projets éventuels de*
 „ *guerre & de partage contre la Prusse. Il*
 „ *est constaté que ces projets ont existé,*
 „ *mais comme ils n'étaient qu'éventuels & sup-*
 „ *posaient la condition, que le Roi de Prusse*
 „ *donnait lieu à une guerre, il restera toujours*
 „ *problématique, si ces projets auraient jamais*
 „ *été exécutés, & s'il aurait été plus dange-*
 „ *reux de les attendre que de les prévenir.*
 „ *Quoi qu'il en soit, la curiosité du Roi &*
 „ *la petite circonstance de la trahison d'un*
 „ *clerc saxon, est la cause indubitable de*
 „ *cette terrible guerre de sept ans, qui a*
 „ *immortalisé Frédéric II & la nation prus-*
 „ *sienne, mais qui a aussi presque abîmé tout*
 „ *cet état, & l'a mis à deux doigts de sa*
 „ *perte.* „

Ce jugement ne saurait être suspect dans
 la bouche d'un homme tel que M. le comte
 de Hertzberg, qui pendant la vie de Frédé-
 ric II, n'a cessé de lui prodiguer, à toute
 occasion, des louanges que l'on prendrait
 quelquefois pour de l'adulation, si on ne
 connaissait le patriotisme & les autres nobles

motifs qui enflammaient M. de Hertzberg. Il paraît qu'après la mort de ce grand Roi, l'amour de la vérité l'a engagé à publier son sentiment sur le commencement de cette guerre. En effet, qui pouvait mieux favoir la vérité dans cette affaire, que celui qui avait été à même d'examiner tous les papiers originaux, & qui avait composé le manifeste ? Et quel autre motif que la vérité aurait pu, sous le nouveau règne, engager M. de Herzberg à déprimer quelque action du précédent ?

(8) L'administration des états saxons ; & celle du Brandebourg sous leurs derniers souverains, forment un contraste piquant, dont les suites méritent d'être observées. Les revenus de la Saxe ne forment que la moitié de ceux du Brandebourg. Mais Frédéric II entretenait une armée permanente de 150,000 hommes, tandis qu'Auguste en avait à peine 16,000. Le premier possédait un trésor d'un grand nombre de millions, & fit, comme on le verra, la guerre de sept ans sans emprunts, sans nouveaux impôts. En Saxe, sous le règne d'Auguste, la dette nationale montait à 100 millions d'écus ; &

quoiqu'on eût mis un impôt extraordinaire sur les biens-fonds, à peine pouvait-on payer la dixième partie des intérêts. On compte que Brühl a tiré de la Saxe pendant 10 ans 33 millions d'écus qui n'ont pas été employés à payer les dettes. Ce ministre menait un train de Roi, & dépensait par an un demi-million d'écus, dont une grande partie sortait du pays pour des habits & toutes sortes d'objets de luxe & de volupté. Deux cents domestiques étaient sans cesse à ses ordres, & l'on servait sur sa table depuis 50 jusqu'à 100 plats.

(9) *Lettre au Maréchal de Schwérin, après la bataille de Loboschitz.*

Le 2 octobre 1756.

„ Je suis parti le 28 septembre de mon camp de Sedlitz tout seul. J'ai joint mon armée de Bohême, consistant en 60 escadrons & 28 bataillons, campés auprès d'Aussig dans un camp que j'ai jugé peu avantageux aux troupes. J'ai pris sur la connaissance de toutes ces choses mon parti. J'ai fait une avant-garde de huit bataillons & de dix

escadrons de dragons, avec huit de houfards. J'ai marché moi-même à la tête de ce corps à Tirmiz. J'ai donné ordre à l'armée de me suivre par deux colonnes, une par le Paschkopole, l'autre par le chemin que mon avant-garde avait tenu. De Tirmiz je suis marché avec mon avant-garde sur Welmina. J'y arrivai le soir, une heure avant le coucher du soleil. Je vis l'armée autrichienne, la droite appuyée à Loboschitz, sa gauche vers l'Egra : leur force de 60,000 hommes ne m'a pas effrayé, ni leurs canons.

„ J'ai occupé moi-même le soir avec six bataillons une trouée & les hauteurs qui dominant Loboschitz, & dont je résolus de me servir le lendemain, pour déboucher sur eux. La nuit mon armée arriva à Welmina, où je me contentai de former mes bataillons en ligne, les uns derrière les autres, & les escadrons de même.

„ Dès la petite pointe du jour, premier octobre, je pris avec moi les principaux généraux, & je leur montrai le terrain du débouché que je voulais occuper avec mon armée, savoir, l'infanterie en première ligne, occupant deux hautes

montagnes & un fond qui est entre deux : fix bataillons en seconde ligne , & toute la cavalerie en troisième. Je fis toute la diligence possible pour bien appuyer mes ailes sur ces hauteurs , en y mettant des flancs. L'infanterie de la droite gagna son poste , & j'ai pris toutes les précaution pour le bien assurer , le regardant comme mon salut & comme la principale sûreté de l'armée. Ma gauche , en se formant , entra d'abord dans un engagement avec les pandoures & les grenadiers de l'ennemi , postés dans des enclos de vignes fermées par des murailles de pierre.

„ Nous avançâmes de cette façon jusqu'à l'endroit où les montagnes versent vers l'ennemi , où nous vîmes la ville de Loboschitz , garnie par un corps d'infanterie , une grosse batterie de douze pièces de canons devant , & de la cavalerie formée en échiquier & en ligne entre Loboschitz & le village de Sulowitz. Le brouillard était épais ; tout ce qu'on pouvait distinguer était une espèce d'arrière-garde de l'ennemi , qui ne demandait qu'à être attaquée pour se replier sur ses derrières. J'ai consulté des

meilleurs yeux que les miens, pour me rendre compte de ce qui se passait, qui ont vu tous comme moi. J'ai envoyé pour les reconnaître, & tous les rapports que j'ai reçus ont été conformes à ce que j'en avais jugé.

„ Après donc que je me trouvai mes vingt-quatre bataillons placés dans cette trouée, comme je le croyais convenable, je crus qu'il ne s'agissait plus que de faire repousser cette cavalerie qui était devant moi, & qui prenait toutes sortes de figures, comme vous en pourrez juger à-peu-près par le mauvais plan que je vous envoie ci-joint. Sur cela je fis déboucher 30 escadrons de cavalerie, qui attaquèrent celle de l'ennemi. Ils la poussèrent avec trop de vigueur, en donnant dans le feu du canon ennemi; ce qui, après une vigoureuse résistance, les obligea à se reformer sous la protection de mon infanterie. A peine cette attaque fut passée, que mes 60 escadrons, sans attendre mes ordres & contre ma volonté, attaquèrent une seconde fois. Un feu de 60 canons dans leurs deux flancs ne les empêcha pas de battre totalement la cavalerie autrichienne. Mais ils trouvèrent au delà de tout ce feu un

terrible fossé qu'ils franchirent encore , au delà duquel , & dans leur flanc gauche , ils rencontrèrent de l'infanterie autrichienne avec du canon placé dans un autre fossé , dont le feu fut si terrible , qu'il les força de se retirer sous notre protection.

„ Personne ne les poursuivit , & je profitai de ce moment pour les replacer sur la montagne , derrière mon infanterie , où je les rangeai , comme si c'était une manœuvre.

„ La canonade cependant ne discontinuait point , & l'ennemi fit tous les efforts possibles pour tourner ma gauche d'infanterie. Je sentis le besoin de la soutenir , & j'y envoyai les deux derniers bataillons , de vingt-quatre qui me restaient ; mais , pour faire bonne mine à mauvais jeu , je fis faire un tour à gauche à 24 bataillons de la première ligne. Je remplis faute de mieux , ce centre par mes cuirassiers , & je fis encore une seconde ligne du reste de ma cavalerie qui soutenait mon infanterie. En même tems , toute ma gauche d'infanterie marchant par échelon , fit un quart de conversion , prit la ville de Loboschitz , malgré le canon & la prodigieuse infanterie de l'ennemi , en

flanc, remporta ce poste, & obligea toute l'armée ennemie de s'enfuir.

„ Le prince de Bevern s'est si fort distingué, que je ne saurais assez vous chanter ses louanges. Avec 24 bataillons nous en avons chassé 72, & si vous voulez, 300 canons. Je ne vous dirai rien des troupes, vous les connaissez ; mais depuis que j'ai l'honneur de les commander, je n'ai jamais vu de pareils prodiges de valeur, tant cavalerie qu'infanterie. L'infanterie a forcé des enclos de vignes, des maisons maçonnées ; elle a soutenu depuis sept heures jusqu'à trois de l'après - midi, un feu du canon & de l'infanterie, & surtout l'attaque de Loboschitz : ce qui a duré, sans discontinuer, jusqu'à ce que l'ennemi s'est trouvé chassé. J'ai surtout eu l'œil à soutenir la hauteur de ma droite, ce que je crois a décidé de toute l'action.

„ J'ai vu par ceci que ces gens ne veulent se hasarder qu'à des affaires de postes, & qu'il faut bien se garder de les attaquer à la hoularde. Ils sont plus pêtis de ruses que par le passé ; & croyez m'en sur ma parole, que sans beaucoup de canon, pour

le leur opposer, il en coûterait un monde infini pour les battre.

„ Muller, de l'artillerie, a fait des merveilles, & m'a prodigieusement secondé.

- „ Je ne vous parle de mes pertes que les larmes aux yeux. Les généraux Luderiz & Oerzen sont tués, & Holzendorff des gendarmes. Je ne veux pas vous affliger en vous rappelant mes pertes; ce tour de force est supérieur à Soor, & à tout ce que j'ai vu de mes troupes. Ceci fera rendre les Saxons. Je vous embrasse, mon cher maréchal, & vous conseille d'aller bride en main. Adieu. „

(10) Le Roi écrivit à côté de cet article de la capitulation: „ Il n'y a point d'exception à faire, d'autant plus que le Roi de Pologne a donné ordre à ses Saxons en Pologne de se joindre aux Russes, pour se porter sur les frontières de la Silésie, & il faudrait être fou, pour relâcher des troupes que l'on tient, s'exposer à se les voir opposées une seconde fois, & d'être obligé de les prendre prisonniers une seconde fois. „

(11) *Première lettre du Roi de Pologne au
Roi de Prusse.*

De Dresde le 29 août 1756.

„ Ayant été requis par l'envoyé de votre Majesté à ma cour, de permettre à ses troupes un passage par mes états pour la Bohême; je le lui ai accordé, dans l'espérance qu'elle y fera observer une exacte discipline: & afin de mieux pouvoir régler tout ce qui concerne cette marche, j'envoie, à votre Majesté Méagher, mon lieutenant-général & commandeur des gardes suisses. Au reste, quoique les prétentions inopinées, que le baron de Malzahn a ajoutées, à cette occasion au nom de votre Majesté m'aient paru fort étrangères & en aucune manière conformes au traité de paix & d'alliance qui subsiste entre nous, je me flatte cependant que votre Majesté daignera s'expliquer envers mon lieutenant-général de Méagher de telle façon, que je puisse parfaitement me tranquilliser sur ce point. C'est dans cette ferme persuasion que je demeure, &c. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Pretsch le premier septembre 1756.

MONSIEUR mon frère ,

„ Le penchant que j'avois à la paix est si notoire , que rien de tout ce que j'en pourrais dire à votre Majesté , ne saurait le confirmer davantage que la convention de neutralité que j'ai faite avec le Roi d'Angleterre. Depuis cela , la cour de Vienne a cru , par divers changemens de système , avoir trouvé le moment favorable de mettre en œuvre les projets qu'elle a déjà depuis long-tems conçus contre moi. J'ai employée la voie de la négociation , que j'ai estimée la plus-convenable pour lever de part & d'autre des soupçons auxquels la cour de Vienne avoit donné lieu par plusieurs arrangemens. La première réponse que j'en reçus étoit si obscure & si énigmatique , qu'aucun prince qui prend à tâche de pourvoir à sa sûreté , n'oserait en être satisfait. La seconde étoit si pleine de hauteur & de mépris , que tout prince qui n'est soumis à personne & qui tient son honneur à cœur en doit être offensé ; & quoique je n'aye exigé de l'im-

pératrice Reine que des assurances, qu'elle n'entreprendrait rien contre moi cette année-ci & la suivante, cependant elle n'a pas daigné me répondre sur un article de si grande importance. C'est ce refus qui m'a forcé malgré moi à embrasser le parti que j'ai cru le plus propre à traverser le dessein de mes ennemis.

Cependant les sentimens de paix & d'humanité m'ont encore incité à faire faire par mon ambassadeur à Vienne de nouvelles représentations à cette cour; & je lui'ai ordonné de ne pas cacher que la dernière réponse que j'en ai reçue étoit non-seulement peu modérée sur le choix des expressions, mais encore remplie d'une mauvaise dialectique, qui ne satisfaisoit point de tout à ma demande; qu'en attendant j'avais commencé à me mettre en mouvement: mais si malgré cela l'Impératrice-Reine étoit encore résolue de m'accorder les sûretés que j'ai exigées pour cette année & pour l'autre, elle pourrait compter que je sacrifierais volontiers au repos public tous les frais que m'a coûté cette ouverture de campagne, & que je promettrais dès ce moment de remettre

tout sur l'ancien pied. Les ressorts qui me
 font agir ainsi ne font pas la soif du gain,
 ni l'ardeur de la gloire; ce n'est que la pro-
 tection que je dois à mes sujets, & la né-
 cessité absolue de traverser des complots qui
 s'augmenteroient de jour en jour, si l'épée
 ne venait encore à tems trancher ce lien
 indissoluble. Ce sont là les motifs que je
 suis en état de donner actuellement à votre
 Majesté de nos démarches. Quant à la Saxe,
 je l'épargnerai autant que ma situation pré-
 sente me le permettra. J'aurai pour votre
 Majesté & pour toute votre famille royale
 toute l'attention & toute l'estime que je
 dois à un grand prince que je chéris, & que
 je ne trouve à plaindre qu'en ce qu'il se
 confie trop aux conseils d'un homme dont
 les mauvaises intentions ne me sont que
 trop connues, & dont je pourrais démon-
 trer les dangereux desseins par des preuves
 écrites de sa propre main. Pendant toute
 ma vie j'ai fait profession d'honneur & de
 probité, caractère que je mets au-dessus de
 celui de Roi, dans lequel le pur hasard
 m'a fait naître; & par ce caractère, je pro-
 teste que, quelque apparence d'hostilité que

puissent avoir mes actions , surtout au commencement , votre Majesté verra , dussions-nous même ne jamais parvenir à quelque voie d'accommodement , combien ses intérêts me sont chers. Aussi trouvera-t-elle dans ma façon d'agir un zèle décidé pour son avantage & pour celui de toute sa famille , quoi qu'en disent certaines personnes qui sont trop au-dessous de moi , pour que je daigne m'abaisser jusqu'à les nommer. Je suis , &c. „

Deuxième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Dresde le 3 sept. 1756.

„ Je reçois actuellement du général Méagher la réponse dont je l'avais chargé pour votre Majesté. Je la remercie sincèrement des marques d'estime & d'amitié , qu'elle veut bien me témoigner. J'espère aussi , qu'en même tems votre Majesté daignera me donner au plutôt des marques réelles de ces assurances que j'estime infiniment. „

„ Les démêlés qui se sont élevés entre votre Majesté & l'Impératrice-Reine ne me regardent en aucune façon. Elle a aussi eu la bonté de me mander les nouvelles représentations

fentations qu'elle a fait faire à la cour de
 Vienne, & qu'elle va régler fes mefures fur
 la réponfe qu'elle en obtiendra. Cependant,
 après avoir uniquement exigé de moi un
 paffage qui , fuivant les conftitutions de
 l'empire très - connues à votre Majefté, ne
 devait porter aucun préjudice à mes états,
 j'aurais dû croire qu'il était équitable de ne
 pas s'en emparer, & de s'en tenir ponctuel-
 lement à la déclaration authentique que
 votre Majefté a faite ; favoir, qu'elle n'avait
 aucun deffein d'agir avec moi en ennemi,
 ni de traiter mes états comme tels, d'en
 ufer au contraire comme il convient à un
 prince ami & bien intentionné. Bien loin
 de là, les troupes de votre Majefté extor-
 quent toutes fortes de livraifons, s'emparent
 de mes caiffes publiques, démoliſſent une
 partie de ma fortereffe de Wittenberg, &
 enlèvent mes officiers & même mes généraux
 partout où ils les trouvent. J'en appelle à
 ces ſentiments de droiture & de probité
 dont votre majefté fait profeſſion, & ſuis
 affuré, qu'elle ne permettra pas que mes
 états ſouffrent des différends qui règnent
 entre votre Majefté & l'Impératrice - Reine.

Au reste, je souhaite fort que votre Majesté veuille me découvrir les desseins pernicieux dont elle a daigné faire mention dans la précédente, & dont je n'ai eu jusqu'à présent aucune idée. En attendant je me flatte, que votre Majesté daignera avoir égard à mes sollicitations, & qu'elle évacuera mes états au plutôt possible. Je suis prêt, ainsi que je l'ai déjà déclaré, à promettre toutes les sûretés que votre majesté pourra exiger de moi, tant qu'elles ne feront pas opposées à l'équité & à mon rang. Cependant, puisqu'il n'y a pas de tems à perdre, & que je me trouve dans l'indispensable nécessité d'empêcher l'approche ultérieure des troupes, qui agissent en quelque sorte en ennemies, & donnent par-là occasion d'appréhender des suites encore plus fâcheuses, je suis résolu de me rendre à mon armée, & d'y attendre dans peu des déclarations plus positives de votre Majesté ; mais je proteste encore une fois, que mon intention n'est point de m'écarter du traité de neutralité dont nous sommes sur le point de convenir, qu'au contraire, je suis très-intentionné de le signer avec une parfaite satisfaction.

Réponse de sa Majesté le Roi de Prusse.

De Lomitz le 5 sept. 1756.

„ Le comte de Salmour m'a remis la lettre que votre Majesté a eu la bonté de m'envoyer. Quelque vif que soit le désir & le penchant que j'ai de complaire à votre Majesté, je me vois cependant dans l'impossibilité de retirer mes troupes de ses états, vu cent raisons de guerre qui m'en empêchent, qu'il serait trop long de rapporter. Une des principales est la sûreté des convois. Je voudrais que le chemin de la Bohême passât par la Thuringe, je n'aurais pas eu besoin d'être à charge aux états de votre Majesté ; mais comme certaines raisons de guerre m'obligent à me servir de l'Elbe, je ne saurais, sans miracle, choisir d'autres moyens que ceux dont je me sers actuellement. J'emploie toute la célérité possible ; cependant il est impossible à mes troupes d'avoir des ailes.

„ Au reste, je suis très-en état de prouver à votre Majesté ce que j'ai mandé touchant la conduite qu'il tient, & qui est très-oppoée à la paix de Dresde ; & je le

ferais des-à-présent, si je n'étais empêché par certaines règles que la prudence m'oblige encore à observer. En attendant je n'oublierai jamais ce que je dois à des têtes couronnées & à un prince voisin, dont l'unique malheur est d'avoir été séduit, & pour lequel, fût-il même mon plus grand ennemi, ainsi que pour toute sa famille royale, je conserverai toujours l'estime la plus distinguée & la plus parfaite, &c. „

Troisième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 10 sept. 1756.

„ J'ai, avec toute la complaisance possible, été au-devant de tout ce que votre Majesté ait équitablement pu prétendre de moi. J'ai, dès la première proposition qui m'a été faite par l'ambassadeur de votre Majesté, résident à ma cour, envoyé le général de Méagher, tant pour l'assurer de ma parfaite neutralité, que pour accorder à ses troupes & à son artillerie un libre passage par mes états vers la Bohême, & pour apprendre en même tems de votre Majesté, en quoi devaient consister les sûretés exigées

à cet effet. De plus, j'ai fait renouveler par l'ambassadeur de la grande - Bretagne ces offres plus en détail, sans en avoir jamais reçu une déclaration positive de la part de votre Majesté. J'ai enfin, par une lettre que le comte de Salmour lui a présentée, indiqué les raisons qui m'ont porté à me rendre à mon armée. Après une telle conduite de ma part, j'aurais dû me flatter, ainsi que l'envoyé de la grande - Bretagne me l'avait fait espérer, que votre Majesté daignerait envoyer quelqu'un, de qui je puisse apprendre quelles sont ses intentions & ses véritables prétentions. Cependant plusieurs journées se sont écoulées, sans que je sois éclairci sur cet article. Il n'aurait tenu qu'à moi de me retirer avec mon armée en Bohême, pour la mettre en sûreté, j'aurais aussi pu prêter l'oreille à diverses propositions que j'ai toujours rejetées. Malgré cela j'ai persisté de demeurer ici, dans la ferme persuasion où j'étais que les conditions que votre Majesté pourrait exiger de moi, seraient toujours conformes à la paix qui règne entre nous, & aux assurances d'amitié dont ses lettres sont remplies, & suivant lesquelles

elle demande simplement une sûreté suffisante , que je n'entreprendrai rien contre elle , & que je lui céderai le libre usage de l'Elbe. Je m'offre d'accorder à votre Majesté ces deux points avec toutes les assurances qu'elle pourra convenablement exiger de moi. Mais il est tems de s'expliquer clairement là-dessus , & c'est à cette fin que j'envoie le comte de Bellegarde , mon lieutenant-général & gouverneur de mon prince , qui aura l'honneur de présenter cette lettre à votre Majesté. Je la prie de se découvrir à lui de façon à pouvoir établir une parfaite harmonie entre nous. Votre Majesté peut être persuadée , que j'y contribuerai autant qu'il me sera possible ; mais aussi toute prétention outrée ne saurait que me pousser à bout , & mon armée est bien disposée à sacrifier , en cas d'attaque , jusqu'à la dernière goutte de son sang. „

Réponse de sa Majesté le Roi de Prusse.

De Sedlitz le 11 sept. 1756.

„ Que votre Majesté daigne se rappeler ce dont je lui ai sans cesse fait mention ; savoir , qu'étant parfaitement instruit des

mauvaises intentions de son ministre, il m'est convenable d'employer quelques précautions pour ma propre sûreté dans les commencements d'une guerre que l'Impératrice-Reine a suscitée contre moi. Il s'agit d'abord de m'assurer du cours de l'Elbe, & en second lieu, d'empêcher qu'il ne me reste en-arrière une armée qui n'attendrait que le moment favorable que je ferais en prise avec l'ennemi, afin de pouvoir alors me tomber sur les bras. C'est ce qui me retient & me retiendra ici jusqu'à ce que cet obstacle soit levé ; & comme la réponse que je reçois actuellement de Vienne me pousse à l'extrémité, je ne saurais rien changer en cette affaire. La Reine de Pologne & toute la famille royale se portent bien ; elles peuvent aller partout où bon leur semble, & elles ont toute la liberté possible, de même que tous ceux qui se trouvent dans les emplois publics de votre Majesté. Elle voit par-là que je tiens ma parole ; & si elle souhaite de venir aujourd'hui ou demain faire un tour par mon armée, votre Majesté verra que chacun aura pour sa personne autant d'estime que si nous vivions ensemble en parfaite harmonie. 33

*Quatrième Lettre du Roi de Pologne au Roi
de Prusse.*

De Strouppen le 12 sept. 1756.

„ Le comte de Bellegarde m'a remis la lettre de votre Majesté ; j'y vois par le contenu que rien n'arrête le passage de ses troupes , que la nécessité de se rendre préalablement maître de l'Elbe , & la précaution d'empêcher que , pendant la guerre qui vient de s'allumer entre votre Majesté & l'Impératrice - Reine , mes troupes n'entreprennent rien contre elle , c'est pourquoi je me hâte de lui répondre sur le champ , & de lever cet obstacle en détruisant , s'il est possible , cette méfiance dans laquelle votre Majesté semble être entrée. Quant à l'un de ces deux points , j'y consens ; & de l'autre je suis prêt à l'en garantir. Puisse votre Majesté se confier sur ma parole royale , qu'aucun de mes ministres ne s'est jusqu'ici avisé , ni n'oserait s'émanciper de m'y faire manquer ; mais si malgré cela votre Majesté se croit en droit d'exiger des sûretés plus réelles , quelque suffisante que puisse être ma parole d'honneur , je suis disposé à lui céder

les forteresses de Wittenberg, de Torgau, & même aussi celle de Pirna, tant que la guerre durera. Quant aux sûretés exigées touchant l'armée, je ne saurais que proposer à votre Majesté, à l'exception des otages que je pourrais en tout cas lui offrir.

„ J'espère que ces offres pourront entièrement contenter votre Majesté, & la convaincre de la sincérité de mes intentions. Les conditions que je désire en représailles de la part de votre Majesté, consistent à évacuer au plutôt mes états de ses troupes, & à souffrir que les miennes puissent librement, & sans être molestées, rentrer en leurs quartiers, dont cependant les trois places susdites seront exemptées, dans l'espérance que les troupes de votre Majesté y vivront à leurs dépens, & ne se mêleront point de ce qui regarde les affaires civiles. Pour ne pas être obligé d'alléguer en détail ce qui concerne cet arrangement, je laisse à la disposition de votre Majesté le choix de la personne qu'elle voudra destiner à cet usage; de ma part j'en ferai de même, afin qu'ils puissent s'arranger entre eux & venir recevoir notre consentement. Que votre Majesté

considère par-là jusqu'à quel point je pousse mes avances. Il me ferait impossible d'en faire davantage ; & j'aimerais mieux en venir aux plus grandes extrémités que d'oublier ce que je dois à moi-même , à mon pays & à mon armée , &c. „

Réponse de S. M. le Roi de Prusse.

De Sedlitz le 12 sept. 1756.

„ Que votre Majesté se ressouvienne de ma lettre d'hier , où j'ai dit qu'il est non-seulement très-dangereux , mais même presque impossible d'entrer par la Saxe en Bohême , & de laisser une armée arrière moi , s'il ne s'agissoit simplement que de marques de complaisance , il n'en est point dont je me dispenserois de lui témoigner ; mais il s'agit ici de la sûreté & de la conservation d'un pays dont je suis Roi , & c'est justement ce qui me force à ne pas quitter la Saxe jusqu'à ce que je sois parfaitement convaincu que je ne laisse rien en arrière , qui puisse me donner dans la fuite occasion de m'en repentir. Mon avant-garde est déjà en Bohême , elle est suivie d'un corps considérable , & s'il plaît à votre Majesté d'en-

voyer un de ses officiers , quel qu'il soit , je lui montrerai la position de mes troupes. Je n'ai pas sujet de me hâter , & je verrai si ma patience à attendre , ou bien si d'autres moyens & mesures pourront décider ce qui regarde ma situation présente. „

„ Quel qu'en soit l'issue , votre Majesté me trouvera toujours inaltérable dans les sentimens que j'ai pour elle , pour sa famille royale & pour tous ceux qui lui appartiennent. „

*Cinquième Lettre du Roi de Pologne à S. M.
le Roi de Prusse.*

De Strouppen le 13 sept. 1756.

„ J'ai cru que votre Majesté admettroit enfin les propositions que j'ai faites dans ma précédente lettre , & me marquerait le genre de sûreté qu'elle pense être en droit d'exiger de moi. Elle doit donc consister , selon toute apparence , uniquement dans la ruine de mon armée , soit par le fer , soit par la famine. Il s'en faut encore beaucoup que le dernier cas arrive ; la protection divine , la fermeté & la fidélité de mes troupes , & la nécessité absolue d'en passer par là , me met-

tent à l'abri du premier. Que votre Majesté daigne jeter un coup d'œil sur la situation dans laquelle elle me place. Je suis prêt à faire tout pour m'accorder avec votre Majesté sur l'article qui lui tient si fort à cœur, pourvu que je le puisse faire sans que mon honneur en souffre. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 13 sept. 1756.

„ Rien ne me tient tant à cœur que ce qui regarde personnellement l'honneur & la dignité de votre Majesté. Elle peut-être assurée, que sa personne m'a causé plus d'inquiétude dans son camp que ses troupes. Je me flatte cependant qu'il y a encore un moyen, d'allier la dignité de votre Majesté à ce que mes intérêts exigent indispensablement, & de terminer ce différend d'une façon qui nous fera convenable à tous deux. J'attens, si votre Majesté le trouve bon, son approbation sur le dessein que j'ai de lui envoyer un de mes généraux muni de certaines propositions. Je la prie de lui parler seul, & de l'honorer d'une réponse. Je le répète encore & proteste sur mon hon-

neur, qui m'est plus cher que la vie, que je n'ai rien contre sa personne; mais il est maintenant de toute nécessité que le sort de votre Majesté soit uni au mien; & j'atteste par tout ce que j'ai de plus sacré, que si la fortune m'est favorable dans la présente guerre, votre Majesté n'aura aucun sujet d'être mécontente de moi; que si, au contraire la fortune me tourne le dos, la Saxe éprouvera le même sort que la Prusse & mes autres états. „

*Sixième Lettre du Roi de Pologne
au Roi de Prusse.*

De Stroupen le 13 sept. 1756.

„ Ayant appris par l'obligeante réponse que mon aide-de-camp, le général-major de Sporcken m'a rendue, la résolution de votre Majesté, de m'envoyer un de ses généraux; je me hâte de lui protester que je l'attends avec plaisir, que je m'entretiendrai seul avec lui & que je m'expliquerai de telle manière, que votre Majesté aura lieu d'en être pleinement satisfait. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 14 sept. 1756.

„ J'envoie , ainsi qu'il a plu à votre Majesté , mon général-lieutenant de Winterfeld , qui aura l'honneur de lui présenter ma lettre. Votre Majesté pourra entièrement ajouter foi à tout ce qu'il lui dira de ma part , & je souhaite que sa commission ait une heureuse issue , qui nous satisfasse également tous les deux. Puisse cette entrevue servir à former dans la suite une vraie & salutaire liaison entre deux états voisins , qui ne peuvent se passer l'un de l'autre , & dont les véritables intérêts consistent , à demeurer sans cesse unis. „

*Septième Lettre du Roi de Pologne
au Roi de Prusse.*

De Strouppen le 15 sept. 1756.

„ Je voudrais pour tout au monde pouvoir entrer dans les vues de votre Majesté. Le général de Winterfeld me les a déclarées , & même de la façon qu'il me les a proposées , elles auroient fait beaucoup plus d'impression sur moi , s'il étoit d'ailleurs

possible de consentir à ce que votre Majesté exige de moi. Le général susmentionné lui aura sans doute fidèlement rapporté les raisons importantes; que je lui ai alléguées, qui m'empêchent d'embrasser un tel parti. Ces raisons pourront servir de preuves à ma façon de penser & à la constance inviolable que j'ai de tenir ma parole. C'est avec la même certitude, que votre Majesté peut compter sur l'accomplissement des promesses, que je lui ai faites. Comment pourrais-je commencer des hostilités contre une princesse, qui ne m'en a donné aucune occasion, & à laquelle je suis obligé de donner, en vertu d'un ancien traité défensif dont votre Majesté est suffisamment instruite, six mille hommes, si dans le cas présent, l'agresseur n'étoit pas douteux; c'est pourquoi on n'en parlera plus. Dès la première apparence qu'il y eût à cette guerre, je me suis fermement proposé de ne point m'en mêler, & c'est la raison pourquoi j'ai rejeté toutes les offres qu'on m'ait pu faire à ce sujet. Plein de l'idée on j'étois, que je n'avois rien à appréhender, vu que je ne m'étois embarqué dans aucun de ces démêlés, & que j'étais

réfolu de perfifter dans ces fentimens , je n'ai point fait marcher mon armée en Bohême , & je n'ai pas voulu permettre l'approche des troupes autrichiennes pour renforcer les miennes , malgré l'entrée de celle de votre Majefté dans mes états. Comme je ne me départirai jamais de ces fentimens , que votre Majefté ne fauroit elle-même défabrouver ; je me flatte auffi qu'elle acquiefcera à des propositions que j'ai faites dans ma lettre du 12 , ou bien en fubstituera d'autres , qui puiffent la tranquillifer , par rapport à mes troupes , defquelles elle n'a rien du tout à craindre. Pour cet effet j'envoie à votre Majefté le baron d'Arnimb mon général de cavalerie. S'il étoit poffible de nous accorder fur ce point , ce feroit un canal très-propre à établir une union fincère entre deux pays voifins , qui réellement ne peuvent fe paffer l'un de l'autre , & dont les vrais intérêts confiftent en une parfaite liaifon. „

Réponfe du Roi de Pruffe.

De Sedlitz le 15 fept. 1756.

„ Le général d'Arnimb , m'a remis la lettre , que votre Majefté a eu la bonté de m'en-

m'envoyer. Je me suis entretenu avec lui sur tous les points, qui concernent sa commission, & je me suis expliqué de la manière, que le général de Winterfeld a eu l'honneur de le faire en présence de votre Majesté. Je suis fâché de ne pas pouvoir pousser la complaisance plus loin. Mais après ce que j'ai encore répété au général d'Arnimb, il ne me reste rien autre chose à faire que d'être &c. „

*Huitième Lettre du Roi de Pologne
au Roi de Prusse.*

De Dresde le 15 sept. 1756.

„ Comme je ne saurais, malgré le malheur arrivé à mon électorat, oublier ce que je dois à mon Royaume, où l'on a fixé au 4 du mois suivant, la diète, je profite de l'occasion que V. M. m'a offerte, touchant les assurances qu'elle m'a renouvelées dans la lettre du 12 de ce mois, la priant de me permettre, ainsi qu'à mes deux princes, à mon ministre & à ma suite, un libre passage pour aller en toute sûreté en Pologne. Je passerai par Breslau, parce qu'on pourra

plus facilement trouver sur cette route les cent trente chevaux dont j'ai besoin pour mon voyage.

„ Je suis assuré que votre Majesté ne fera point de difficulté là-dessus, & qu'elle aura en même tems la bonté de m'envoyer au plutôt deux passeports pour deux officiers qui doivent prendre les devants, afin d'y faire les préparatifs nécessaires, tant pour les chevaux, que pour les lieux où je m'arrêterai. „

Neuvième Lettre du Roi de Prusse au Roi de Pologne.

Le 16 septembre 1756.

„ Sur le point d'envoyer l'autre lettre par un trompette au général d'Arnimb, qui devait avoir l'honneur de la remettre à votre Majesté, j'appris le retour de ce général, qui m'apporta non-seulement la réponse dont elle m'a honorée ; mais me renouvela encore ce dont elle lui a parlé. Votre Majesté a sans doute déjà prévu, combien étrange m'a semblé le refus qu'elle vient de faire de mes propositions, qui ne sont que trop

équitables. Puisque votre Majesté ne veut rien admettre que ce qui est diamétralement opposé à ma sincérité & à ma parole d'honneur, n'ayant rien à me reprocher sur ce qui pourra à présent arriver, j'en remets l'issue à la providence. Suivant le rapport du général d'Arnimb, votre Majesté est donc résolue de mettre une garnison à Dresde, & de faire une place d'armes de ma capitale, où résident la reine & toute la famille royale. L'on a toujours jusqu'ici observé des égards pour des personnes royales, & l'on a épargné leur résidence dans les guerres même les plus sanglantes. Du tems du feu Roi mon père, lorsque le Roi de Suède est entré comme ennemi en Saxe, pas un de ses soldats n'a osé mettre le pied dans sa résidence. Je remets le tout au bon plaisir de votre Majesté, & la conjure de faire en sorte, qu'on n'interrompe en aucune façon les correspondances de la Reine & de ma famille, & d'avoir la complaisance de permettre une libre entrée & sortie à ma cour, & à tout ce qui concerne mes équipages ou autres choses, dont je pourrais avoir besoin en Pologne. Je renouvelle mes prières touchant les égards & les

fûretés convenables à la Reine, à ma famille royale, à ma cour, à ma capitale & en général à tout le pays dont elle vient de s'emparer. Je suis, &c. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 16 sept. 1756.

„ Je viens de recevoir deux lettres de votre Majesté, dont l'une regarde sa résidence & l'autre son départ pour la Pologne. Les plaintes qu'elle forme, touchant la ville de Dresde, sont de nature à être facilement levées. Quant au départ pour la Pologne, j'espère que votre Majesté daignera au préalable terminer les négociations qu'elle a commencées touchant l'armée qui, par son absence, pourraient encore trop traîner en longueur. Il n'en coûte que deux mots à votre Majesté, & l'affaire fera vidée sur le champ. Dès-lors, j'expédierai au plutôt les deux passeports exigés, & j'ordonnerai des relais en Silésie partout où elle jugera à propos; parce que je ne désire rien de plus que de donner à V. M. des marques de l'estime parfaite avec laquelle je suis, &c. „

*Dixième Lettre du Roi de Pologne au Roi
de Prusse.*

Le 17 septembre 1756.

„ Par la réponse que j'ai hier reçue de votre Majesté, j'ai vu qu'elle désirait de voir la fin des négociations entamées à l'occasion de mon armée avant mon départ. Mais comment les finir, puisque les propositions de votre Majesté sont de telle nature, qu'il est impossible de les admettre ? Je lui ai indiqué tous les moyens de nous concerter, mais elle n'a pas témoigné la moindre intention d'y acquiescer.

„ C'est ce qui m'a fait croire que toute voie de médiation était désormais inutile ; de-là je me suis contenté de ne désirer uniquement qu'un libre passage pour la Pologne, où ma présence est absolument nécessaire, vu la diète prochaine. J'espère que votre Majesté voudra bien m'accorder ceci & ce dont je l'ai prié, touchant ma résidence. Pour ce qui regarde mon armée, j'ai décidé de son sort, ayant pris sur cet article une résolution convenable à mon honneur & à la nécessité. Je suis avec beaucoup d'estime, &c. „

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 17 sept. 1756.

„ J'envoie d'ici le général de Winterfeld , pour apprendre la résolution que votre Majesté a prise , & qui seule va déterminer le parti qu'il me restera à prendre. Je suis avec beaucoup d'estime , &c. „

Onzième Lettre du Roi de Pologne au Roi de Prusse.

De Strouppen le 18 sept. 1756.

„ Le général de Winterfeld aura mandé à votre Majesté la réponse que mon honneur & ma probité , que j'ai conservés jusqu'en ma soixantième année , m'ont dictée. Votre Majesté s'empare de mes états sans raison. Que l'Europe soit l'arbitre de ma cause & du plan qu'on a fabriqué sur mon compte , & dont la fausseté sera facilement reconnue par toutes les cours de l'Europe , vu que je n'ai jamais fait de pareilles propositions , que l'on prétend m'imputer. Je ne fais comment l'on pourra justifier une semblable façon d'agir , que ni moi , ni qui que ce soit , aurait pu soupçonner. Comme votre Majesté ne

m'a pas encore répondu touchant mon départ pour la Pologne, elle ne trouvera pas mauvais que je revienne à la charge ; car ma présence y est bien nécessaire. Je suis, &c.,

Réponse du Roi de Prusse.

De Sedlitz le 18 sept. 1756.

„ J'ai lieu d'être d'autant plus surpris que V. M. continue encore à douter des mauvais desseins de son ministre, après les preuves authentiques que je lui ai produites, vu que j'ai en main les pièces originales, dont j'ai été obligé de m'emparer pour ma justification. Je suis convaincu que tout le monde impartial reconnaîtra, que l'état présent de mes affaires & les mauvaises intentions du ministre de votre Majesté, m'ont mis dans une nécessité indispensable, d'embrasser un parti tout-à-fait contraire à mon inclination & à ma façon de penser. Votre Majesté semble être bien empressée de partir ; mais qu'elle se rappelle, que je ne saurais aussi attendre plus longtems, par rapport à ses troupes & aux miennes, qui se trouvent vis-à-vis. Ces deux points devraient, selon moi, être expédiés en même tems.

„ Au reste , j'ai appris avec beaucoup de déplaisir la témérité de quelques-uns de mes officiers , qui ont osé se saisir de la venaïson destinée à la table de votre Majesté. Elle peut être persuadée que , si je viens à les découvrir , ils seront traités très-rigoureusement , & que je regarderai toujours comme sacré tout ce qui concerne sa personne & sa famille royale. Avant que de finir , je ne puis m'empêcher de déplorer de tout mon cœur de ce que votre Majesté est entrée avec mes ennemis dans une alliance qui , suivant son propre aveu , la force à négliger les vrais intérêts de sa personne & de ses états. Je suis , &c. „

Autre réponse du Roi.

De Strouppen le 18 octobre 1756.

MONSIEUR mon frère.

„ Puisque nos affaires sont à présent arrangées , & que le départ de votre Majesté pour la Pologne lui tient si fort à cœur , j'ai sur le champ expédié tous les ordres qu'elle m'a fait demander par le major de Zechwiz ; & je lui souhaite de tout mon cœur un heureux

voyage. Il dépendra uniquement de votre Majesté de choisir quel chemin elle jugera à propos de prendre ; & au cas que votre Majesté désire de ne rencontrer aucunes de mes troupes sur la route , elle n'a qu'à en faire dire un mot au Baron de Sporcken , afin que je les puisse faire retirer à souhait. Je finis par les protestations les plus sincères que , malgré ce que je me suis vu forcé de faire dans les conjonctures présentes , je conserverai toujours pour V. M. une amitié des plus parfaites , de façon que je saisirai toutes les occasions possibles de lui témoigner , ainsi qu'à sa famille royale , combien je m'intéresse à son avantage. En attendant , je demeurerai toujours avec des sentimens de l'estime la plus distinguée & de la considération la plus parfaite ,

MONSIEUR mon frère

De votre Majesté
le fidèle frère

FRÉDÉRIC.

(12) Les anciens Allemands avaient l'usage de ne reconnaître aucun juge dans leurs différens , & de les vider avec l'épée ou le poing ;

& c'est ce qu'on appelait *droit de diffidation*, en allemand *Fauſtrecht* (mot à mot *droit du poing*). Jusqu'au quinzième siècle, rien n'était plus commun en Allemagne que de voir un prince en guerre contre un prince, une ville contre une ville, un gentilhomme contre un gentilhomme. Ce n'est que sous le règne de Maximilien I, que les princes & les états de l'Allemagne consentirent à faire une paix générale, qu'ils nommèrent *paix publique*, & à établir un tribunal dans l'empire, pour juger les différends. Cette paix publique est une loi fondamentale de l'empire. Elle établit, qu'aucun état de l'empire ne pourra déclarer ou faire la guerre à un autre, mais qu'ils seront obligés de porter leurs plaintes devant le tribunal de l'empire, pour y attendre un jugement & des secours. Celui qui agira contre cette loi de l'empire, & qui emploiera la violence contre un autre, sera regardé comme ennemi de l'empire, & les autres états réuniront leurs forces pour le dompter & le punir. Ces forces consistent en troupes que, dans ce cas, les états de l'empire sont obligés de fournir selon une certaine matricule. Une armée de l'empire

ou des cercles , est composée de plusieurs *contingents*. C'est ainsi qu'on appelle le nombre d'hommes que chaque état est obligé de fournir ; & tous les contingents sont composés de soldats nouvellement recrutés , & qui n'ont aucun exercice ni connaissance dans l'art militaire. Il y eut un tems , où une armée de cette nature , composée de 10,000 hommes , aurait défarmé le margrave de Brandebourg , & l'aurait forcé à se soumettre au décret de l'empire. Mais on pense bien , qu'une armée de cette espèce n'est qu'un faible moyen , contre une armée permanente de 150,000 hommes. Les mouvements de l'armée des cercles contre le Roi de Prusse sont devenus un objet de ridicule & de plaisanterie. Une faute d'impression singulière , qui se trouva dans le décret allemand que le tribunal de l'empire publia dans cette occasion , pour mettre Frédéric au ban de l'empire , prêta une nouvelle matière aux fatyres. On lisait , qu'on assemblerait contre le Roi les *misérables* contingents de l'empire (*elende Reichshülfe* , au lieu de *eilenden Reichshülfe*). Le tribunal envoya un notaire , nommé April , à M. de Ploto ,

envoyé de Frédéric à Ratisbonne, pour lui signifier la proscription de son maître, Frédéric électeur de Brandebourg; mais M. de Ploto fit jetter en bas de l'escalier le Sr. April avec le décret de son tribunal. Le Roi répondit à ce beau décret par la victoire de Lowofitz & la prise de l'armée saxonne à Pirna. Rien ne prouve mieux que cet événement, le vice de la constitution germanique & le ridicule de ces tribunaux de l'empire, dont les comtes mêmes se moquent, lorsqu'ils sont soutenus par quelque prince tant soit peu puissant. Feu le Landgrave de Hesse-Cassel fit donner vingt coups de canne en place publique à un notaire de la chambre impériale de Wezlar, qui lui signifia à la parade un décret que la chambre avait porté contre lui.

Les publicistes allemands disputèrent beaucoup à cette occasion sur la question, *si la paix publique avait été rompue ou non*. Ceux de Vienne prétendaient que l'irruption de Frédéric dans la Bohême & la Saxe, était une véritable atteinte portée à cette paix; tandis que les Berlinoises disaient, que la rupture de la paix publique ne consistait pas seu-

lement dans des actes hostiles , mais aussi dans des conspirations & alliances contre un autre état. Ils concluaient , que les cours de Vienne & de Dresde avaient les premiers rompu cette paix , & que Frédéric avait agi en conséquence du *droit de prévention* , & pour sa propre sûreté.

(13) Quelques généraux étaient d'avis de différer l'attaque jusqu'au lendemain , parce que les troupes avaient fait ce jour-là une forte marche , & qu'elles étaient fatiguées ; mais le Roi répondit , *il faut battre le fer pendant qu'il est chaud*, & l'attaque fut résolue.

(14) Dans l'histoire d'un peuple libre , Schwérin aurait obtenu une place à côté d'un *Codrus*, d'un *Curtius*, d'un *Decius*. La Prusse pour laquelle il sacrifia si généreusement sa vie n'étoit pas sa patrie , il était déjà général lorsqu'il entra dans ce service. L'honneur militaire , le désir brulant de partager la gloire de Frédéric , & des soldats qu'il commandoit , produisirent en lui le même enthousiasme que firent naître dans les héros de l'antiquité l'amour de la liberté & de la patrie. La gloire lui fit mépriser la vie. Une circonstance qui contribua beaucoup sans-

doute à lui inspirer ces sentimens généreux , c'est qu'il avait passé un an à Bender à côté de Charles XII.

Schwerin entra en 1720 au service de Prusse. Il avait servi dans les Pays-Bas & en Angleterre sous Marlboroug & Eugène. Dans la première & la seconde guerre de Silésie, il avait eu le commandement de l'armée sous les ordres du Roi; il avait été blessé à la bataille de Molwitz. Il mourut à l'âge de 73 ans.

Après la bataille, Frédéric se rendit à l'endroit où le corps de Schwerin étoit encore couvert de sang. Il le considéra pendant quelque tems en silence, les larmes lui coulaient des yeux; & à la fin il s'écria: *c'est un père que j'ai perdu!*

Frédéric lui a fait ériger une statue de marbre dans une place publique de Berlin. Elle le représente le drapeau à la main, dans l'attitude où il fut tué. Le costume est à la Romaine, avec l'épée & l'ordre de Prusse; ce qui fait un mauvais effet.

Le 7 septembre 1776, l'Empereur Joseph II ayant vu l'endroit où ce général étoit tombé mort, fit faire trois salves de mous-

quetterie & de canon, en l'honneur de ce héros, par 5 bataillons de grenadiers; & à chaque décharge, ce prince ôta son chapeau.

(15) Après la bataille, Frédéric écrivit à la Reine-Mère la lettre suivante, du 6 mai 1757.

MADAME

„ Mes frères & moi nous nous portons encore bien. Toute la campagne risque d'être perdue pour les Autrichiens; & je me trouve libre avec 150 mille hommes. Ajoutez à cela que nous sommes maîtres d'un royaume qui est obligé de nous fournir des troupes & de l'argent. Les Autrichiens sont dispersés comme de la paille au vent. J'enverrai une partie de mes troupes pour complimenter Messieurs les Français; & je vais pour suivre les Autrichiens avec le reste de mon armée &c. „

Dans cette bataille, le Roi nomma lieutenant, un soldat qui s'était distingué. Cet homme qui était bon soldat, fut mauvais officier. Le chef de son régiment fut obligé de prier le Roi de le placer d'une manière plus convenable à ses talents. Frédéric le fit conseiller de guerre, on ne saurait trop deviner pourquoi. Le nouveau conseiller placé

dans un collège, dont il ignorait les affaires, & assistant à des conférences où il ne comprenait rien, décidait à tort & à travers, & quand on n'était pas de son avis, il tirait son fabre, & voulait forcer tous les conseillers ses confrères de dire comme lui. On pense bien qu'un conseiller si tapageur, ne fut point agréable à la compagnie. Le président pria le Roi de le débarrasser de ce membre turbulent. Le Roi répondit: „ Je „ n'ai pour le présent aucune autre place à „ donner au conseiller de guerre . . . ainsi „ je ne saurais remplir vos vœux. Cependant je lui ordonnerai de se tenir tranquille, & lui défendrai d'assister dorénavant aux séances. Du reste je suis convaincu „ de l'habileté de mes autres conseillers de „ guerre, & je crois que tant de gens d'esprit, trouveront bien moyen de supporter parmi eux un pauvre ignorant. “

(16) Trois autres généraux, Fouquet, Winterfeld & Hautcharmoi furent aussi blessés dans cette bataille.

(17) Daun aimait l'ordre au milieu du feu; il savait se posséder, & conserver sa tête aussi libre que dans son cabinet. On lui a reproché

reproché d'avoir souvent trop temporisé ;
mais a-t-il toujours pu agir comme il voulait ?

*Lettre du Roi de Prusse à milord Marschal,
Gouverneur de Neufchâtel, sur la bataille
de Collin.*

„Les grenadiers impériaux font une troupe admirable : cent compagnies défendaient une hauteur que la meilleure infanterie ne put emporter. Ferdinand qui la commandait l'attaqua sept fois , mais inutilement.

„A la première, il s'empara d'une batterie qu'il ne put garder: les ennemis avaient l'avantage d'une artillerie nombreuse & bien servie ; elle fait honneur à Lichtenstein qui en est le directeur: la Russe peut seule lui disputer.

„J'avais trop peu d'infanterie ; toute ma cavallerie fut présente & oisive , à un coup de collier près , que je donnai avec ma gendarmerie & quelques dragons. Ferdinand attaqua sans poudre , mais en échange les ennemis n'épargnèrent pas la leur ; ils avaient pour eux deux hauteurs , des retranchemens

& une prodigieuse artillerie ; plusieurs de mes régimens furent fustillés. Henri fit des merveilles ; je tremble désormais pour mes dignes frères , ils sont trop braves. La fortune m'a tourné le dos ce jour-là ; je devais m'y attendre , elle est femme & je ne suis pas galant ; elle prend parti pour les dames qui me font la guerre.

„ Dans le vrai , je dois prendre plus d'infanterie. Le succès , mon cher lord , donne souvent une confiance nuisible. Vingt-trois bataillons ne suffisaient pas pour déloger soixante mille hommes d'un poste avantageux. Nous ferons mieux une autre fois.

„ Que dites-vous de cette ligue qui n'a pour objet que le marquis de Brandebourg ? le grand Electeur serait bien étonné de voir son petit fils aux prises avec les Russes , les Autrichiens , presque toute l'Allemagne , & cent mille Français auxiliaires.

„ Je ne fais s'il y aura de la honte à moi de succomber , mais je fais bien qu'il y aura peu de gloire à me vaincre. „

Au milieu de cette bataille le Roi voulut faire retourner ses troupes à la charge pour la septième fois , les trouva chancelantes. Il

leur dit alors d'un ton animé : *Voulez-vous donc vivre éternellement ?* Cette exhortation singulière au milieu du feu & du carnage, les remplit d'une nouvelle ardeur ; & elles coururent à la mort.

(19) Voici comme le prince royal raconte lui-même, qu'il fut reçu par le Roi.

„ A dix heures, le Roi arriva à l'aile droite de notre camp, accompagné des gardes-du-corps, des gensd'armes & des fourriers auxquels il fit marquer le camp pour les régiments qu'il avait amenés. Je montai à cheval pour aller au devant du Roi, accompagné du prince de Bevern, du Prince de Wirtemberg & des principaux généraux. Le Roi ne nous eut pas plutôt aperçus, qu'il tourna son cheval, & se tint à peu près un quartd'heure dans cette posture. Mais enfin, il fallut bouger pour faire place aux fourriers. Je m'approchai de lui pour lui rendre mes devoirs. Il ne dit mot, ne daigna pas me regarder, & m'ôta à peine le chapeau. Le prince de Bevern & les autres généraux ne furent pas mieux reçus. Peu de tems après, il appella le général Goltze & lui dit : *dites à mon frère & à tous ses généraux, que pour*

bien faire, je leur devois faire trancher la tête à tous. Ce compliment n'étoit pas agréable ; quelques généraux en furent affligés, d'autres piqués, & les derniers le tournèrent en raillerie.

„ J'appris que le Roi avait défendu aux régiments qu'il avait amenés, tout commerce avec ceux qui étoient sous mon commandement, sous prétexte que mes officiers & mes soldats avaient perdu tout courage & toute ambition. Le Roi chassa le général Schultz, que j'avais envoyé prendre le mot du guet pour mon armée ; & lorsque je fus lui remettre moi-même les listes & les rapports de l'armée ; il me les prit bien vite d'entre les mains, & me tourna le dos.

„ On ordonna au général Schmettau de se retirer de devant les yeux du Roi, & d'aller à Dresde par la première commodité.

„ Après ce honteux traitement, je pris la résolution de quitter le camp, & d'aller à Budiſſen : le lendemain, j'écrivis au Roi la lettre suivante.

Mon cher frère !

„ Les lettres que vous m'avez écrites, & l'accueil que vous me fîtes hier, me font

„ assez connoître, qu'à votre avis, je me
 „ suis perdu d'honneur & de réputation.
 „ Cela m'afflige, mais ne m'abaisse point,
 „ n'ayant pas le moindre reproche à me faire.
 „ Je suis parfaitement convaincu que je n'ai
 „ pas agi par caprice; je n'ai pas suivi les
 „ conseils de gens incapables d'en donner
 „ de bons, & j'ai fait ce que j'ai cru être
 „ convenable à l'armée. Tous vos généraux
 „ me rendront cette justice. Je tiens inutile
 „ de vous prier de faire examiner ma con-
 „ duite, ce serait une grace que vous me
 „ feriez, ainsi je ne ferais m'y attendre.
 „ Ma santé a été affaiblie par les fatigues,
 „ mais plus encore par le chagrin. Je suis
 „ allé loger à la ville pour me rétablir.

„ J'ai prié le prince de Bevern de vous
 „ faire les rapports de l'armée; il peut vous
 „ faire raison de tout. Soyez assuré, mon
 „ cher frère, que malgré les malheurs qui
 „ m'accablent, & que je n'ai pas mérités,
 „ je ne cesserai jamais d'être attaché à l'état;
 „ & en membre fidèle de ce même état,
 „ ma joie sera parfaite, quand j'apprendrai
 „ l'heureux évènement de vos entreprises.
 „ J'ai l'honneur d'être &c. „

“ Le Roi me fit la réponse suivante écrite
 „ de sa main. „

Mon cher frère !

“ Votre mauvaise conduite a fort délabré
 „ mes affaires. Ce ne sont pas les ennemis,
 „ ce sont vos mesures mal prises qui me font
 „ tout le tort. Mes généraux ne sont pas
 „ excusables, ou parce qu'ils vous ont mal
 „ conseillé, ou parce qu'ils vous ont permis
 „ de prendre de si mauvaises résolutions.
 „ Vos oreilles ne sont accoutumées qu'à
 „ écouter les discours des flatteurs. Daun
 „ ne vous a pas flatté, & vous en voyez les
 „ suites. Dans cette triste situation, il ne
 „ me reste qu'à me porter à la dernière
 „ extrémité. Je vais combattre, & si nous
 „ ne pouvons vaincre, nous allons tous
 „ nous faire tuer. Je ne me plains point
 „ de votre cœur, mais bien de votre inca-
 „ pacité, & de votre peu de jugement à
 „ choisir les meilleurs moyens. Quiconque
 „ n'a que peu de jours à vivre, n'a rien à
 „ dissimuler. Je vous souhaite plus de for-
 „ tune que je n'en ai eu ; & que tous les
 „ maux & les aventures défavorables que

„ vous avez eues , vous apprennent à traiter
 „ les choses importantes avec plus de soin,
 „ de raison & de résolution. La plus grande
 „ partie des malheurs que je prévois ne
 „ vient que de vous. Vous & vos enfants,
 „ vous en ferez plus accablés que moi. Soyez
 „ cependant persuadé que je vous ai tou-
 „ jours aimé , & qu'avec ces sentiments je
 „ mourrai. „

„ Je crus qu'il valait mieux ne pas répon-
 dre à cette lettre. Ayant appris que le Roi
 marcherait le soir à Weissenberg avec 18
 bataillons & 28 escadrons , je lui fis deman-
 der par le lieutenant-colonel Lentulus la
 permission de partir pour Dresde avec la
 première escorte. Le Roi répondit *que cela*
dépendait de moi , & qu'une escorte partirait
 le même soir.

„ Tous les généraux qui avaient été à mes
 ordres, vinrent prendre congé de moi, &
 tous approuvèrent ma résolution. Le gé-
 néral Winterfeld fut trouver le Roi, & eut un
 entretien de deux heures avec lui; il se
 vantait que le Roi l'avait excepté du nom-
 bre des généraux dont il n'était pas con-
 tent. Le prince de Bevern que le Roi ne

regarda point, en fut fort affligé. Winterfeld n'avait rien fait ni conseillé de mieux que tous les autres. Cette distinction excita beaucoup de soupçons, & plus encore lorsqu'on apprit qu'il avait eu une correspondance secrète avec le Roi. Je partis le soir à cinq heures avec deux bataillons de Hautcharmoi, & 400 chariots. Nous couchâmes dans un village, & le 13 à midi j'arrivai à Drefde. J'écrivis d'abord au ministère & à tous les gouverneurs des forteresses de Silésie, pour leur montrer l'impossibilité où j'avais été de leur envoyer du secours.

„Le Roi, pour se défaire de leurs plaintes, me les avait tous adressés, & leur avait signifié que j'étais autorisé à leur envoyer les secours nécessaires pour mettre la province à couvert des pillages des troupes légères, dans le tems qu'il savait que j'étais environné de toute l'armée autrichienne, & que j'avais beaucoup de peine à me tirer d'affaire. „

(20) Le prince de Soubise en arrivant sur la basse-Meuse, apprit avec étonnement que les prussiens venaient d'évacuer Wesel, qui passait pour une place aussi forte que Luxem-

bourg. La cour de Londres à qui le Roi de Prusse avait fait part depuis long-tems du projet qu'il avait d'abandonner cette place, s'opposa vivement aux intentions de ce prince. Pressé même, d'alléguer à son allié les raisons qui le déterminaient à prendre ce parti, il dit que pour défendre une place telle que Wesel, il fallait une garnison de 25 mille hommes, & il prouva qu'un nombre de troupes si considérable lui serait bien plus utile ailleurs. Ce que Frédéric exposait à l'Angleterre étoit vrai, mais ces motifs ne furent pas les seuls qui le déterminèrent; la lenteur des Hanovriens qui ne voulaient prendre aucun parti, le décida. En effet, en laissant assiéger Wesel il n'est pas douteux que les Français, malgré la bravoure du prince Soubise, & l'art de cette nation pour les sièges, n'eussent été au moins deux mois devant cette place; les Hanovriens sûrs que, de la campagne, les troupes françaises ne pourraient pénétrer dans leurs Etats, se seraient bien gardés de marcher, & Frédéric victime de son alliance avec eux les aurait servi gratuitement. Ce prince trop politique pour en agir ainsi, pensa

qu'en ouvrant les portes de Wesel , le prince de Soubise qui ne trouverait plus que de légères barrières pour pénétrer dans l'électorat d'Hanovre , forcerait enfin les Hanovriens à marcher. Ce qu'il avait prévu arriva.

(21) Le 8, cette convention souffrit encore quelques difficultés. Le Baron de Spörcker lieutenant-général de l'armée du duc de Cumberland , arriva le même jour au camp français avec des instructions de ce prince , qui applanirent toutes les contestations , & la convention ne fut signée que le 9 par le duc de Cumberland & de maréchal de Richelieu.

On voit dans le préambule que le Roi de Dannemark sensible aux malheurs auxquels les duchés de Bremen & de Verden qui lui ont appartenus autrefois , se trouvent exposés dans les conjonctures fâcheuses de cette guerre , a offert sa médiation à l'Angleterre ; en conséquence ce Monarque stipule par la voix du comte de Linar , qu'il est garant de la capitulation , que les chefs des deux armées vont signer.

Cet acte porte en substance que les hostilités ayant cessé de part & d'autre , les troupes auxiliaires de l'armée Hanovrienne , fa

voir celles de Hesse , Brunswic , Saxe-Gotha , & même celles de la Lippe-Bückebourg , seront renvoyées chacune chez elles , que le duc de Cumberland s'engage de passer l'Elbe avec la partie de son armée qu'il ne pourra placer à Stade. Les troupes qui entreront dans cette ville sont évaluées à cinq ou six mille hommes. Elles y resteront sous la garantie de S. M. danoise ; elles n'y commettront aucune hostilité , & n'y seront point exposées non plus de la part des troupes françaises. Enfin il est convenu , que le reste de l'armée hanovrienne prendra ses quartiers au de là de l'Elbe. &c.

Le reste de la convention regarde les limites qui seront fixées pour marquer l'étendue que les deux armées pourront tenir aux environs de Stade. Il y a aussi quelques articles séparés , qui éclaircissent certains points qui auraient pu faire naître des doutes.

*Lettre du Roi de Prusse au Roi d'Angleterre ,
après la convention de Closter-Séven.*

SIRE ,

„ Je viens d'apprendre qu'il est question d'un traité de neutralité pour l'électorat de

Hannovre. Votre Majesté aurait-elle assez peu de fermeté & de constance pour se laisser abattre par quelques revers de la fortune ? Les affaires sont-elles si délabrées, qu'on ne puisse les rétablir ? Que V. M. fasse attention à la démarche qu'elle a dessein de faire, & à celle qu'elle m'a fait faire. Elle est la cause des malheurs prêts à fondre sur moi. Je n'aurais jamais renoncé à l'alliance de la France, sans toutes les belles promesses que votre Majesté m'a faites. Je ne me repens point du traité que j'ai fait avec votre Majesté ; mais qu'elle ne m'abandonne pas lâchement à la merci de mes ennemis, après avoir attiré presque toutes les forces de l'Europe sur moi. Je compte que votre Majesté se ressouviendra de ses engagements réitérés encore le 26 du passé, & qu'elle ne s'entendra à aucun accommodement, que je n'y sois compris. „

Réponse au Roi de Prusse.

SIRE,

„ Le Roi s'étant fait rendre compte des représentations du sieur Mitchel, au sujet de certaines ouvertures faites par les ministres

électoraux de sa Majesté , concernant ses états en Allemagne , elle ordonne qu'on dise en réponse au ministre du Roi de Prusse , que ce n'a jamais été l'intention de sa Majesté que les susdites ouvertures , faites sans la participation du conseil britannique , eussent la moindre influence sur la conduite de sa Majesté , comme Roi. Elle voit du même œil que par le passé les effets pernicious de l'union entre les cours de Vienne & de Versailles , qui menace de bouleverser le système public & l'indépendance de toutes les puissances de l'Europe , & considère comme une suite funeste d'une liaison dangereuse , que la cour de Vienne a déjà livré les ports des pays-bas entre les mains de la France , contre la foi des traités les plus solennels.

„ Dans une situation aussi critique , & quel qu'ait été le succès des armes , sa Majesté est déterminée à un concert suivi avec le Roi de Prusse , sur les moyens les plus efficaces de frustrer les desseins injustes & oppressifs de leurs ennemis communs , & le Roi de Prusse peut s'assurer , que la couronne britannique continuera à remplir scrupuleu-

fement avec sa Majesté prussienne, ses engagements, & à les soutenir avec fermeté & vigueur. „

(22) L'armée des cercles était exercée dans cette contrée par l'évêque de Bamberg. Un prêtre de l'évêque, à la vue de cette armée & de ces armements, était si persuadé de la victoire, qu'il adressa, dans un sermon, ces paroles à ses auditeurs :

“ La victoire ne saurait nous échapper ;
 „ car, outre cette armée puissante, nous
 „ avons pour nous plusieurs saints cheva-
 „ liers ; *le Pape, le Roi très-chrétien, le*
 „ *saint empire romain, & la plupart des po-*
 „ *tentats.* Mais les Protestants, qu'ont-ils
 pour les soutenir ? Personne que le Roi de
 Prusse & le bon Dieu.

(23) La situation de Frédéric était en effet fort triste. Dans un de ces moments funestes, où le désespoir subjugue la raison, il lui prit envie de se tuer. Il écrivit à sa sœur de Barcith, qu'il allait terminer sa vie ; & comme l'amour de la gloire n'était pas éteint en lui par cette résolution, il voulut qu'il fût dit qu'il avait fait des vers étant prêt de descendre au tombeau. Il écrivit donc

au marquis d'Argens une longue épître en vers, dans laquelle il lui faisait part de sa résolution & lui disait adieu. Quelque singulière que soit cette épître, dit M. de Voltaire, par le sujet & par celui qui l'a écrite, & par le personnage à qui elle est adressée, il n'y a pas moyen de la transcrire toute entière, tant il y a de répétitions; mais on y trouve quelques morceaux assez bien tournés. Voici les passages que nous a conservés M. de Voltaire.

Ami, le fort en est jetté:
 Las de plier dans l'infortune
 Sous le joug de l'adversité,
 J'accourcis le terme arrêté,
 Que la nature, notre mère,
 A mes jours remplis de misère
 A daigné prodiguer par libéralité.
 D'un cœur assuré, d'un œil ferme,
 Je m'approche de l'heureux terme
 Qui va me garantir contre les coups du fort,
 Sans timidité, sans effort.
 Adieu grandeurs, adieu chimère.
 De vos bluettes passagères;
 Mes yeux ne sont point éblouis.

Si votre faux éclat de ma naissante aurore
 Fit trop imprudemment éclore
 Des desirs indiscrets longtems évanouis ,
 Au sein de la philosophie ,
 Ecole de la vérité ,
 Je vais me détromper de la frivolité ,
 Qui produit les erreurs du songe de la vie.
 Adieu divine volupté ,
 Adieu plaisirs charmans , qui flattez la
 mollesse ,
 Et dont la troupe enchanteresse
 Par des liens de fleurs enchaîne la gaité.
 Mais que fais-je , grand Dieu ! courbé sous
 la tristesse ,
 Est - ce à moi de nommer les plaisirs ,
 l'allégresse ;
 Et , sous la griffe du vautour ,
 Voit-on la tendre tourterelle
 Et la plaintive philomèle
 Chanter ou respirer l'amour ?
 Depuis longtems pour moi , l'astre de la
 lumière
 N'éclaire que des jours signalés par mes maux :
 Depuis longtems Morphée , avare de pavots ,
 N'en daigne plus jeter sur ma triste paupière.
 Je

Je disais ce matin , les yeux couverts de
pleurs ,

Le jour qui dans peu va paraître ,
M'annonce de nouveaux malheurs ;

Je disais à la nuit , tu vas bientôt renaitre
Pour éterniser ma douleur.

Vous , de la liberté , héros que je révère ,
O mânes de Caton , o manes de Brutus !

Votre illustre exemple m'éclaire ;

Parmi l'erreur & les abus ,

C'est votre flambeau funéraire

Qui m'instruit des chemins peu connus du
vulgaire ,

Que nous ont tracés vos vertus.

J'écarte les romans & les pompeux fantômes ,

Qu'engendre de son flanc la superstition ,

Et pour approfondir la nature des hommes ,

Pour connaître ce que nous sommes ;

Je ne m'adresse point à la religion.

J'apprends de mon maître Epicure

Que du tems la cruelle injure

Dissout les êtres composés :

Que ce souffle , cette étincelle ,

Ce feu vivifiant des corps organisés

N'est point de nature immortelle.

Il naît avec le corps , s'accroît dans les enfants ,

Souffre de la douleur cruelle ;
 Il s'égare, il s'éclipse, il baisse avec les ans.
 Sans doute il périra, quand la nuit éternelle
 Viendra nous arracher du nombre des
 vivants.

Banni, persécuté, fugitif dans le monde ,
 Trahi par des amis pervers ,
 Je souffre en ma douleur profonde
 Plus de maux dans cet univers ,
 Que, dans la fiction de la fable féconde,
 N'en a jamais souffert Prométhée aux enfers.

Ainsi, pour terminer mes peines ,
 Comme ces malheureux au fond de leurs
 cachots ,

Las d'un dessein cruel & trompant leurs
 bourreaux ,

D'un noble effort brisant leurs chaînes,
 Sans m'embarasser des moyens ,
 Je romps les funestes liens ,
 Dont la subtile & fine trame
 A ce corps rongé de chagrins
 Trop longtems attache mon ame.
 Tu vois dans ce cruel tableau ,
 De mon trépas la juste cause.

Au moins, ne pense pas du néant du caveau
 Que j'aspire à l'apothéose ;

Mais lorsque le printems , paraissant de
nouveau ,
De son sein abondant t'offre des fleurs écloses,
Chaque fois d'un bouquet de mirthes & de
roses

Souviens - toi d'orner mon tombeau.

Qoi que dise Voltaire de la tournure de
ces vers , il faut avouer qu'ils sentent bien
fort le désespoir. Ceux qu'il écrivit dans le
même tems à ce coriphée de la littérature
française , sont beaucoup mieux faits ; parce
qu'ils n'ont pas été imprimés avec autant
de précipitation , sans doute. On les trouve
dans les œuvres du philosophe de Sansfouci ;
ils finissent par la tirade suivante.

Voltaire dans son hermitage ,
Dans un pays dont l'héritage
Est son antique bonne foi ,
Peut se livrer en paix à la vertu du sage ,
Dont Platon nous marque la loi.
Pour moi , menacé du naufrage ,
Je dois , en affrontant l'orage ,
Penfer , vivre & mourir en Roi.

(24) Un cavalier de Seidliz qui , au milieu
du combat , était sur le point d'atteindre

un Français , apperçut au même instant derrière lui un cuirassier autrichien , le sabre levé & prêt à lui fendre la tête. *Camarade allemand* , lui crie le Prussien en se retournant , *laisse-moi prendre ce Français. Prends-le* , répondit l'Autrichien ; & en disant ces mots , il tourna son cheval , & se retira.

Voici une relation de la bataille de Rosbach , que l'on attribue à Frédéric II.

„ Les forces réunies de l'armée française & celles de l'empire s'étant dirigées sur l'Elbe , le Roi prit la résolution de partir de Torgau , & de se porter par Eulembourg sur Leipzig , où il arriva le 26 avec toute son armée. Le 27 se fit la jonction du corps que commandait le prince Maurice d'Anhalt , & le 28 de celui qui venait de Magdebourg , aux ordres du prince Ferdinand de Brunswic.

„ Le 30 , S. M. marcha sur Lutzen , & les ennemis repassèrent la Sala le même jour ; mais comme ils avaient laissé des troupes dans Weissenfels , le Roi , à la tête de son avant-garde , y marcha le 31 ; cette ville fut abandonnée avec précipitation , & l'on prit 300 hommes des troupes des cercles & quelques équipages. Les grenadiers français dis-

putèrent le pont, & ils parvinrent enfin à le brûler malgré nos efforts pour les en empêcher.

„ Les dispositions des ennemis depuis Naumbourg jusque dans la partie de Halle, annonçaient qu'ils avaient pour objet de défendre la Sala.

„ Le maréchal Keith se porta avec le gros de l'armée sur Mersebourg, pour s'en emparer ; mais il trouva le pont coupé & la ville occupée par 14 bataillons français.

„ Le pont de Halle étant également rompu, & le projet du Roi étant de combattre l'armée combinée, le maréchal Keith y envoya un détachement considérable pour le rétablir. Dès que les ennemis en furent instruits, ils replièrent tous les postes qu'ils avaient le long de la Sala, & se retirèrent sur Micheln.

„ Dès ce moment là, nous travaillâmes à rétablir tous les ponts, & nous passâmes la Sala à Mersebourg, Halle & Weissenfels sur trois colonnes, qui se réunirent dans la journée du 3, près de Rosbach.

„ Le Roi, qui dès le deux avait reconnu la position des ennemis, & qui avait jugé

qu'il pouvait les attaquer avec avantage par leur flanc droit, prit la résolution de marcher à eux le 4, & toutes les dispositions furent faites en conséquence.

„ Mais on lui rapporta pendant la nuit, qu'il y avait beaucoup de mouvement dans le camp des ennemis, & qu'on jugeait par leurs feux qu'ils devaient avoir changé de position, & même qu'on les entendait travailler à des abbatiss. Le Roi, avant de prendre un parti, voulut les reconnaître par lui-même; il se porta entre les six & sept heures du matin sur la hauteur avec un corps de huit mille hommes, dont la cavalerie avait la tête.

„ Dès qu'il eut reconnu la nouvelle position de l'armée combinée, il la jugea inattaquable; il se replia avec son détachement. Les ennemis mirent quelques corps de cavalerie & d'infanterie en mouvement avec du canon; mais leur poursuite fut si lente & si faible, qu'ils n'en tirèrent aucun avantage: elle portait d'ailleurs sur un point où il y avait peu à craindre pour nous. Ils canonèrent quelques escadrons, mais sans effet.

„ L'armée du Roi avait passé la nuit à Bivac , elle marchait depuis plusieurs jours , & elle avait besoin de repos. S. M. lui permit de camper. Son projet était de séjourner le 5 , & de partir dans la nuit du 5 au 6 , pour marcher en Silésie , où sa présence était d'autant plus nécessaire , que les Autrichiens commençaient à y faire de grands progrès. Il n'y avait plus rien à craindre pour la Saxe ; la saison était trop avancée , & les ennemis ne paraissaient nullement disposés à faire une campagne d'hiver. D'ailleurs , les déserteurs rapportaient que les vivres & les subsistances étaient fort rares , & qu'ils croyaient que leur armée devait se retirer le lendemain.

„ Quoiqu'il y eût très-peu de fond à faire sur le rapport des déserteurs , cependant le Roi ordonna un détachement , qui se posta vers Bourgswerben , pour observer ce qui se passerait dans le camp ennemi. L'officier qui le commandait fit avertir le Roi sur les dix heures du matin , qu'il y voyait du mouvement ; à onze heures , que leur camp était détendu , & que l'armée ennemie se mettait en bataille. En effet on vit , une demi-heure

après , un corps d'environ 6000 hommes , cavalerie & infanterie , paraître sur la hauteur qui était vis - à - vis de notre front , & peu de tems après , toute l'armée en pleine marche par sa droite.

„ Le détachement envoyé pour observer se replia. Le Roi était alors persuadé de la retraite de l'armée combinée. Il était midi passé. Cependant il ne voulut prendre aucun parti , qu'on ne fût plus certain du projet des ennemis. A cet effet , on envoya une nouvelle reconnaissance.

„ Sur les deux heures après midi , on s'aperçut que l'armée combinée cherchait à tourner notre aile gauche , & que sa marche se dirigeait sur Mersebourg. Sur le champ , l'ordre fut donné pour défendre le camp & faire prendre les armes.

„ Toutes les troupes marchèrent par leur gauche ; leur mouvement était couvert par une hauteur , où nos hussards se maintinrent pendant tout le tems qu'il dura. Les équipages filèrent par leur droite , & se dirigèrent sur Halle.

„ La connaissance du mouvement général de l'armée & surtout de la cavalerie , que

le Roi , à quatre escadrons près , porta en totalité à sa gauche , fut dérobée aux Français. Le général Seidlitz qui la commandait , manœuvra habilement & avec tant de célérité , qu'il arriva sur le flanc droit de l'ennemi sans être apperçu , & par conséquent avant qu'il y eût un escadron en bataille. Les cuirassiers de l'Empereur & la cavalerie de l'empire furent culbutés & mis en déroute sans peine. Il en fut de même successivement de toute l'armée française , quoiqu'elle combattit avec beaucoup de valeur & d'audace.

„ Le Roi était derrière le régiment de Brunswic , qui fermait l'aile gauche de l'infanterie. Dès qu'il vit le succès de sa cavalerie bien établi , il ordonna à six bataillons de marcher. Ils mirent aisément le désordre dans l'aile droite de l'infanterie française , qu'ils prenaient en flanc ; & comme cette attaque était soutenue par cinquante-trois pièces de gros canon , que nous avions eu le tems de placer avantageusement , le désordre devint bientôt général dans la cavalerie ennemie. Elle abandonna quarante pièces de canon , quelques équipages ; le champ de bataille , 1300 morts , 2200 prisonniers ,

quatre drapeaux & six étendarts. L'armée du Roi la pourfuivit jusqu'à Bourgswerben, la nuit n'ayant pas permis d'aller plus loin.

„ On avait laiffé le corps de Meyer, deux bataillons de grenadiers & quatre efcadrons de cavalerie avec du canon dans le village de Rosbach, entre la droite de l'armée & ce village, pour observer les mouvemens du corps que les Français avaient posté fur la hauteur vis-à-vis de nous; mais dès qu'il se fut mis en marche pour suivre leur armée, ces troupes, à l'exception du corps de Meyer qui resta dans le village, rentrèrent dans la ligne.

„ Le 6, on fit passer l'Unstrut à un détachement qui se porta sur Eckersberg. Il joignit l'armée le 7, n'ayant atteint aucune troupe, & ne ramenant que quelques prisonniers. „

Avant la bataille, le Roi fit à son armée le discours suivant :

Mes amis,

„ Voici le moment où tout ce qui nous est & nous doit être cher dépend de nos armes & de notre conduite. Le tems ne me

permet pas de vous faire un long discours , & il serait inutile. Vous savez qu'il n'est aucune peine , aucun besoin , aucun froid , aucune veille , aucun danger , quelque grand qu'il pût être , que je n'aie partagé avec vous ; & maintenant vous me voyez prêt à perdre ma vie avec vous & pour vous. Je ne demande de vous que la promesse d'attachement & de fidélité que je vous donne moi-même. J'ajouterai ici , non pour vous encourager , mais comme une marque de ma reconnaissance , qu'à compter de ce moment , votre paie sera doublée. Allons , mes amis , du courage & de la confiance en Dieu. „

Ce discours prononcé avec ce ton enthousiaste & flatteur que Frédéric savait si bien prendre , enflamma le courage de tous les soldats ; ils ne répondirent que par des cris d'approbation & de joie , & volèrent au combat avec une espèce de fureur héroïque.

Jamais on ne sentit peut-être mieux qu'à la bataille de Rosbach les défauts de la constitution de l'empire. Il n'y avait aucun ordre dans l'armée des cercles. Chaque état de l'empire est obligé , même en tems de guerre , de fournir tous les besoins de la vie à son

contingent, c'est-à-dire, aux troupes qu'il envoie pour sa part à l'armée commune. Plusieurs régiments sont composés d'un nombre de ces contingents de différents états, dont chacun était obligé d'avoir son entrepreneur particulier, son fournisseur, ses convois, sa boulangerie, son hôpital &c. De cette manière, jamais l'armée n'avait des magasins réguliers : chaque fournisseur avait sa maison particulière. Ajoutez à cela, qu'ils n'avaient ni boulangers ni fours, ce qui les obligeait de se fourrer dans les villages pour cuire dans les fours des payfans ; & il arrivait de là, que le soldat avait toujours du pain mal fait & mal sain.

Un seul régiment composé des contingents de 10 à 12 états & plus, était obligé d'envoyer en 10 ou 12 endroits pour avoir du pain. Les chariots de l'armée ne pouvaient servir à ces charois, & on forçait le payfan de donner ses chevaux & ses voitures. Dans la même compagnie, quelques soldats avaient de bon pain & d'autres de mauvais ; les uns en avaient en abondance, tandis que d'autres souffraient de la faim ; & ces différences causaient de la jalousie & du désordre. L'ar-

mée n'avait jamais du pain en même tems ; celui d'un contingent arrivait aujourd'hui , & celui d'un autre quelquefois deux ou trois jours après. Le chef ne pouvait donc jamais savoir si son armée avait du pain , si elle en aurait le lendemain , & pour combien de jours elle en pourrait avoir. Il s'ensuit de là , qu'il ne pouvait jamais garder le secret sur les mouvemens ; car celui qui a 10 ou 12 hommes à nourrir doit savoir où il doit faire ses provisions , aussi bien que celui qui en nourrit mille. Malgré cela les troupes manquaient souvent de pain.

Un autre inconvénient qui causait encore la jalousie & le désordre , c'est la paie inégale des soldats. Ceux qui recevaient moins que leurs camarades étaient mécontents , & quelques - uns que l'on payait toutes les semaines , dépensaient en un jour la paie de huit , & étaient obligés ensuite , pour vivre , de marauder & de voler.

(25) Le duc de Bevern écrivit au Roi :
 “ J'ai l'honneur de mander très - humble-
 „ ment à votre Majesté , qu'étant parti ce
 „ matin par un beau clair de lune , pour
 „ visiter les avant - postes de nos hofards ,

„ & reconnaître le terrain au point du jour ;
 „ je me suis trompé de chemin , & au lieu
 „ de prendre à droite celui qui conduisait
 „ à mon quartier de Prottsch , je me suis
 „ avancé à gauche vers Pransern , & j'ai été
 „ donner contre un avant-poste de Croates ;
 „ dont j'ai pris les feux pour ceux de nos
 „ houbards. Ils m'ont pris & conduit au gé-
 „ néral Beck &c. „ Le duc n'avait qu'un
 valet avec lui.

(26) Ce prêtre devait toute sa fortune à
 Frédéric II. Il était simple chanoine de
 Breslau , lorsqu'en 1744 le Roi le nomma
 coadjuteur de l'évêque de Silésie ; & lorsque
 le comte de Sinzendorf fut mort , il lui fit
 prendre possession de l'évêché , malgré les
 représentations du chapitre qui le connais-
 sait , & qui n'en voulait point. Non content
 de cela , Frédéric le combla de graces & de
 faveurs dans toutes les occasions , il le créa
 prince , lui donna le cordon de l'aigle-noir ,
 & le faisait venir presque tous les ans à
 Berlin & à Potsdam. La manière basse dont
 il rampa aux pieds du vainqueur , le fit
 mépriser du général autrichien même.

Ce malheureux , également rejeté des deux partis , se trouva réduit aux dernières extrémités , lorsqu'après la bataille de Lissa, Frédéric se retrouva maître de la Silésie , il n'osa paraître devant son bienfaiteur , & quitta l'évêché. Il se retira dans un couvent de capucins , d'où il essaya de justifier sa conduite dans une lettre qu'il écrivit à Frédéric.

Voici cette lettre avec la réponse du Roi.

Lettre du Prince de Schafgotsch , Evêque de Breslau , au Roi de Prusse.

De Nicolsbourg le 30 janvier 1753.

SIRE ,

„ L'attachement respectueux & la fidélité que j'ai toujours observés pendant tout le tems que j'ai vécu sous la glorieuse domination de votre Majesté , m'avait fait espérer que je jouirais constamment jusqu'à la fin de mes jours , de ses bonnes grâces & de sa protection , sans qu'il pût jamais exister aucune espèce de soupçon , & que j'en ferais à couvert entièrement de la part de votre

Majesté , par une conduite circonspecte & tout-à-fait conforme à la reconnaissance que je vous dois , & que je vous conserverai , Sire , pendant toute ma vie. Cependant j'ai eu l'extrême douleur de voir par la lettre que votre Majesté a bien voulu m'adresser de Naumbourg en Saxe , du 22 septembre 1757 , que je n'ai pu éviter un sort si malheureux , & votre Majesté m'a même donné depuis des marques qui m'otent toute espérance de me remettre dans ses bonnes grâces.

„ La douleur que ces réflexions & ces considérations m'ont causée , est si vive , que j'étais déterminé à la résolution de me rendre à Rome , pour y attendre la fin de cette guerre ; afin d'être éloigné de toute situation semblable à celle qui m'a attiré jusqu'à présent tant de disgrâce , non-seulement de la part de votre Majesté , mais aussi de la part de la cour impériale ; puisque Breslau s'étant rendu aux armes des Autrichiens , je reçus peu de jours après un ordre de la part de sa Majesté l'Impératrice - Reine , par le commissaire comte de Kollowrath , de me rendre à Johansberg , pour y attendre tranquillement

quillement la fin de cette guerre. Voyant ensuite que les troubles s'étendaient jusqu'à cet endroit là , je pris la résolution de le quitter pour aller à Rome , comme le seul parti qui me restait à suivre dans l'embarras où je me trouvais ; & comme ni ma santé , ni la rigueur de la saison , joints au dérangement de mes affaires domestiques , ne m'ont pas permis d'exécuter tout de suite ce voyage , je me suis arrêté en attendant dans le couvent des P. P. capucins de Nicolsbourg , où ma retraite constante parmi ces bonnes gens , qui ont une réputation établie d'éloignement pour les affaires de ce monde , me mettra , je l'espère , à couvert de tout sujet de soupçon de la part de votre Majesté.

„ Comme je me trouve présentement en état de poursuivre ce voyage , je n'ai pas voulu manquer d'en informer votre Majesté , la suppliant d'être persuadée qu'il n'y a que le malheur d'avoir encouru sa disgrâce qui m'a porté à cette démarche. Tout éloigné que je serai de votre Majesté , je conserverai toujours cette fidèle & inviolable reconnaissance que je lui dois , aussi bien que la

plus respectueuse soumission, avec laquelle
j'ai l'honneur de me dire,

De votre Majesté

le plus humble, le plus fidèle

& le plus soumis sujet,

L'Evêque de Breslau.

Réponse du Roi de Prusse.

De Breslau le 15 février 1755.

MONSIEUR le Prince-Evêque
de Breslau.

“ J'ai reçu votre lettre du 30 de janvier, dont le contenu aurait eu lieu de me surprendre, si je n'y avais déjà été préparé par l'ingratitude de votre conduite passée. Dans le moment que je m'avançais avec mon armée pour arrêter les progrès de mes ennemis, & pour délivrer la Silésie, vous formez le dessein de quitter cette province, qui aurait dû vous rappeler le souvenir de mes bienfaits. Vous choisissiez pour vous retirer, le moment de mon approche de Breslau, celui où le ciel l'accorde à mes justes

mes les succès les plus éclatans. Pressé par
 les mouvemens de votre conscience , & vous
 sentant déjà coupable , vous vous mettez
 sous la protection d'une puissance , avec la-
 quelle je me trouve en guerre ouverte &
 déclarée , & vous osez à présent vous-même
 m'annoncer le parti que vous avez pris , en
 le colorant des prétextes les plus frivoles ,
 & en y ajoutant les fausses protestations
 d'une fidélité , à la quelle vous avez manqué
 dans les points les plus essentiels. Après des
 procédés aussi révoltans , je ne puis vous
 considérer que comme un traître , qui a
 passé dans le parti de mes ennemis , & qui a
 abandonné volontairement un poste , auquel
 la seule considération des devoirs de votre
 état auroit dû vous attacher , & si ne reste
 de mon côté , qu'à prendre les mesures qui
 me paroîtront les plus convenables , & à
 vous abandonner à votre sort ; bien persuadé,
 qu'une conduite aussi impardonnable rece-
 vra infailliblement les peines qui lui sont
 dûes ; & que vous ne sçauriez échapper ,
 ni à la vengeance divine , ni au mépris des
 hommes , qui quelques corrompus qu'ils
 puissent être , ne le font cependant pas en-

core au point de ne pas avoir en horreur les traîtres & les ingrats. »

FRÉDÉRIC.

Pendant la guerre de sept ans, cet Evêque vécut toujours ignoré dans les pays étrangers. En 1767, lorsque la paix fut faite, il revint & se fixa au Mont St. Jean sur les frontières de la Silésie.

Frédéric étoit sincèrement attaché à cet Evêque, il n'a jamais pu oublier sa perfidie & son ingratitude; & à répété souvent qu'il n'aurait jamais cru un homme capable d'une telle noirceur. Ce trait a beaucoup contribué à rendre Frédéric moins confiant. Voilà comme un seul trait de scélératesse suffit quelquefois, pour changer une ame que la nature avait destinée aux douceurs de l'amitié & de la confiance.

(27) La veille de la bataille, le Roi fit venir devant lui tous les chefs des bataillons, escadrons & compagnies de son armée & leur parla ainsi :

MESSIEURS !

„ Demain je chargerai l'ennemi & lui livrerai bataille. Comme le succès de la cam-

pagne dépend de cette journée, & qu'elle décidera à qui doit appartenir la Silésie, je vous ai fait venir pour vous dire, que je compte que chacun de vous fera bien son devoir & me secondera de tout son pouvoir.

„ J'exige que chacun de vous, à son poste, ait la plus grande attention au commandement, & donne aux siens l'exemple du courage, de la valeur, de l'intrépidité; en un mot que chacun s'avance contre l'ennemi dans la ferme résolution *de vaincre ou mourir*. Si vous pensez comme moi, tous sans exception, je suis sûr de la victoire.

„ Je suis instruit du fort & du foible de l'ennemi, & je conduirai tous les corps de manière qu'ils pourront combattre avec avantage. Alors il ne dépendra plus que de vous de combattre avec courage, & de donner des preuves de cette ancienne bravoure prussienne qui animait vos ancêtres.

„ Que celui d'entre vous qui hésite de sacrifier sa vie & son sang, se retire dès à présent, afin de ne pas inspirer sa timidité aux autres. Qu'il s'avance, je lui donnerai son congé, sans difficulté & sans reproche. „

Ici le général-major de Rohr, ne put retenir ses larmes. Le Roi s'en aperçut ; l'embrassa & lui dit : *Mon cher Rohr, il n'est pas question de vous ici.*

Ce discours fut écouté avec un silence & une attention générale.

Lorsque le Roi eut prononcé les derniers mots, il y eut un instant de silence, après lequel un officier de l'état-major s'écria au nom de tous avec un mouvement d'enthousiasme & d'amour : *il n'y a qu'un lâche qui puisse hésiter. Nous sommes tous prêts à sacrifier notre vie pour votre Majesté.*

Alors le Roi continua ainsi son discours, d'un air de satisfaction & de tranquillité.

“ Je vois qu'il n'y a personne ici qui ne soit enflammé d'un courage héroïque ; mais je remarquerai exactement ceux qui manqueraient à leur promesse ou à leur devoir. Je serai à la tête & à la queue de l'armée ; je volerai d'une aile à l'autre ; aucun escadron, aucune compagnie ne pourra échapper à mes regards. Je vous observerai avec la plus grande exactitude. Ceux qui feront leur devoir, je les comblerai de grâces & de faveurs, & jamais je ne les oublierai.

Mais si quelqu'un se déshonorait de quelque manière, qu'il se garde de paroître jamais devant mes yeux. „

Après l'action, il jetta d'un air triste les yeux sur le champ de bataille jonché de morts, les larmes lui coulèrent le long des joues, & après un moment de silence, il s'écria d'un air pénétré : *Quand mes maux finiront-ils ?*

Tandis que Frédéric poussait avec son avant-garde un corps détaché de l'ennemi, qui était en avant de sa position, on lui ramena un de ses grenadiers qui avait déserté deux jours auparavant. "*Pourquoi m'as-tu quitté, lui dit le Roi, ma foi, Sire, répond le grenadier qui était Français, les affaires vont trop mal. Eh bien, répond le Roi, battons-nous encore aujourd'hui, si je suis vaincu, nous désertérons demain ensemble. „* Et il le renvoya à ses drapeaux.

Le Roi étant à Lissa. On lui rendit mille propos méprisans que les autrichiens avaient tenu sur son armée, il répondit. *je leur*

pardonne les sottises qu'ils ont pu dire, en faveur de celle qu'ils viennent de faire.

Pendant le siège on avait dressé des potences dans la ville pour pendre sur le champ le premier qui parlerait de se rendre. Lorsque l'on tint le conseil de guerre & que la plupart penchaient pour la capitulation, le général Beck ouvrit la fenêtre, montra les potences, déclara qu'il ne se rendrait point, & conseilla de faire sortir la garnison pour se frayer un passage à travers les assiégeants. Son avis ne prévalut point. Le Roi qui apprit tous ces détails témoigna beaucoup d'égards à ce général.

On avoit blâmé le prince de Bevern, d'avoir laissé une garnison trop faible dans Breslau, parce que cette place avait été obligée de se rendre bientôt après; alors on blâmait le prince Charles d'avoir jetté une armée entière dans cette ville qu'il devait bien penser qui ferait reprise. Tel est le sort des généraux, on ne juge de leurs entreprises que par l'événement. Mais aussi on attribue souvent à leur habilité ce qui n'est que l'ouvrage de la fortune.

*Lettre du Roi de Prusse à l'Impératrice-Reine,
après la prise de Breslau.*

MADAME & très-chère & honorée cousine ,

„ C'est fort hors de saison que j'écris cette lettre , car vous avez toutes les raisons d'être irritée contre moi ; mais je n'ai pu éteindre la véritable estime que je fais d'une princesse d'un si rare mérite. A la mort de feu votre père , je ne connaissais pas encore vos talens ; mais la proche parenté , & les périls où vous étiez exposé , m'ont fait prendre la résolution de vous offrir mon amitié. Si j'étais plus galant , je dirais que le bruit de votre beauté m'y a animé. Il est vrai que votre ministre s'est effrayé de ce que je demandais deux duchés ; mais à le bien examiner , je crois que tout le public connaîtra , que mes prétentions n'étaient pas injustes , & l'expérience vous aura fait voir la sincérité de mes sentimens. Le mépris que vous en avez fait m'a irrité , & je me suis joint à vos ennemis. La fortune & les mauvaises dispositions que vous avez faites , m'ont fourni de rapides victoires , & vous m'avez cédé plus que je n'osais espérer.

J'étais aussi résolu, voyant votre générosité, d'être votre véritable ami. Vous avez vu comme je laissais les Saxons en Moravie, & comme j'ai abandonné les Français. Après avoir gagné la bataille de Czaslau, je me flattais de regagner votre amitié; mais je ne fais pourquoi, vous vous êtes laissée entraîner à faire une nouvelle alliance avec la Saxe, pour m'inquiéter dans mes quartiers d'hiver. Cela a coûté cher à la Saxe par la prise de Dresde, après la bataille de Kesseldorf, & j'étais en état de poursuivre votre armée; mais vous m'envoyâtes le sage & éclairé comte de Harrach, qui m'a d'abord fait accepter les propositions de paix. Je comptais sur la garantie de l'Angleterre, de rester paisible possesseur de ce que vous m'aviez cédé, & je n'attendais que le moment de vous témoigner mon amitié.

„ J'avoue que les alliances que vous aviez faites avec la Russie & la Saxe, m'ont fait connaître que vous aviez quelque défiance de moi. De petites affaires arrivées^o par-ci par-là, ont donné occasion d'augmenter vos soupçons; mais croyez-moi, ma chère cousine, ceux qui vous ont animé contre moi,

ont eu leurs vues particulières, & ont cherché à vous conduire à votre ruine. La guerre de la France avec l'Angleterre ne touchait ni vous ni moi ; mais quand la France a fait éclater, qu'elle avait envie d'envahir l'électorat d'Hanovre, & qu'il était décidé que cet électeur n'avait à espérer aucun secours de vous ni du chef de l'empire, il était juste qu'il s'adressât à moi comme co-électeur. J'ai trouvé juste sa demande ; mais prévoyant que cette démarche pourrait vous donner ombrage, je vous en ai fait avertir par mon ministre Klinggräff, & j'ai exigé des assurances que vous n'entreprendriez rien contre mes pays. Votre seule parole me suffisait, cela aurait dû vous convaincre de ma sincérité, car je n'ignorais pas l'alliance que vous aviez faite avec la France ; mais vos réponses furent si équivoques, & les préparatifs qu'on faisait chez vous & en Saxe, me firent assez connaître, que la confiance que vous mettiez en vos allies vous flattait d'une heureuse réussite. Je prévins ce fatal dessein, & j'ai espéré de persuader aux Saxons de ne pas se sacrifier à ma juste colère ; mais ayant trouvé une résistance inattendue, je leur ai

fait payer chèrement leur faible résistance. L'année 1757, mes armes victorieuses ont mis en péril la capitale de Bohême, où j'ai laissé de tristes vestiges, & sans la bataille du 18 juin, où le sort m'était contraire, j'aurais peut-être eu occasion de vous faire visite: il se peut que, contre mon naturel, votre beauté & votre magnanimité eussent vaincu le vainqueur, & que nous eussions trouvé moyen de nous accommoder. Car si vous m'aviez cédé un équivalent, comme il paraît que vous voulez faire à des alliés qui ne vous assistent pas, j'aurais pu vous céder la Silésie, & vous armer pour toujours contre la maison de Bourbon; mais enfin ce coup ayant manqué, j'ai tourné mes forces contre les Français & l'armée de l'empire, qui ne m'ont pas longtems résisté. La reine de Pologne a payé cher sa fermeté, & vous eûtes quelque avantage en Silésie; mais cette gloire ne fut pas de longue durée, & la dernière bataille me fait horreur par le carnage qui s'y est fait. J'ai profité de mon avantage & j'ai repris Breslau, qui m'a fourni nombre de prisonniers, & même d'un rang très-distingué. A Lignitz j'ai fait connaître

que je ne suis pas si tiran qu'on me dit , & j'espère que Schweidnitz retournera aussi à mon pouvoir , tellement que je ferai à portée d'envahir la Bohême & la Moravie. Réfléchissez - y , ma chère cousine ; apprenez à connaître à qui vous vous fiez , vous verrez que vous abîmez vos pays , que vous faites couler tant de ruisseaux de sang , & que vous ne savez pas vaincre celui qui , si vous l'aviez voulu avoir pour ami , comme il est votre proche parent , aurait , conjointement avec vous , fait trembler tout le monde. J'écris celle-ci du fond de mon cœur , & je souhaite qu'elle fasse l'impression que je désire ; mais si vous voulez pousser l'affaire à bout , je tenterai tout ce que mes forces me permettront. Pourtant je vous assure qu'à regret je vois périr une princesse , qui mérite l'admiration de tout le monde. Si les alliés vous assistent , comme c'est leur devoir , je prévois que je dois périr , mais cela sera sans honte , & il sera glorieux pour moi dans l'histoire , d'avoir voulu sauver de l'oppression un co - électeur , & de n'avoir pas contribué à la puissance de la maison de Bourbon , & d'avoir résisté à ceux

Impératrices & trois Rois ; c'est avec quoi
je me dis votre très-humble admirateur &
sincère ami,

FRÉDÉRIC.

(30) La manière dont les troupes suédoises se conduisirent dans cette guerre , montra comment la bravoure peut disparaître de chez un peuple, ou plutôt combien l'esprit guerrier d'une nation dépend du souverain qui la gouverne. Voici une anecdote qui est attestée par tous les habitans du pays. Les Suédois étaient maîtres de la Marche ukraïne ; une nuit , ils envoyèrent un parti chercher du fourage dans un baillage situé sur le chemin de Berlin. Quelques valets de la poste déguisés en hofards , sortirent d'un petit bois où ils s'étaient cachés , & tirèrent quelques coups de fusil. Aussitôt les Suédois tournèrent bride , & se sauvèrent au grand galop. Ayant raconté cela à leurs camarades , le corps entier crut qu'il y avait une armée prussienne qui s'approchait d'eux , & le lendemain , ils partirent & abandonnèrent la Marche ukraïne ; & cette retraite glorieuse

fut l'ouvrage de trois ou quatre postillons. Un sénateur suédois écrivit à cette occasion à un de ses amis : *Nos Suédois sont entrés comme des renards dans le pays ennemi, & ils en sont sortis comme des lièvres.*

(31) Il faut que la ville n'en ait pas beaucoup souffert. Car le dommage ne fut estimé qu'à 16109 écus 5 creutzer, que l'Impératrice fit rembourser aux bourgeois. Cependant il est probable que les habitans les plus distingués ne trouvèrent pas ce dédommagement suffisant; car on les récompensa par des distinctions & des marques d'honneur. L'Impératrice donna à la ville une couronne de laurier, pour l'ajouter à ses armes; tous les conseillers furent ennoblis depuis le premier jusqu'au dernier. Les souverains sont bien heureux que la vanité & certains préjugés aient toujours tant d'influence sur le plus grand nombre!

(32) Nous releverons ici une faute qui s'est glissée dans le texte: au lieu de lire. *On avait fait de grands préparatifs pour défendre Custrin, lisez, On avait fait de grandes fautes dans la défense de Custrin. &c.* Le com-

mandant ayant voulu s'excuser auprès du Roi, celui-ci répondit : *Je ne m'en prends pas à vous, mais bien à moi qui vous ai fait commandant.*

(33) En 1630, Gustave Adolphe s'était avancé avec 1000 soldats & 4 canons devant Berlin, & avait demandé pour sa sûreté les forteresses de Custrin & de Spandau. L'électeur George - Guillaume délibéra quelque tems avec ses ministres. Ces derniers pleins de trouble & d'effroi, répétaient sans cesse à l'électeur : *Mais, Monseigneur, que faire? Ils ont des canons.* Après bien des délibérations, on pria le Roi de Suède de se rendre à Berlin. Gustave-Adolphe entra dans cette capitale avec toute son escorte. Deux cents Suédois montèrent la garde au château, &c.
V. Mémoires de Brandebourg.

(34) Deux jours avant la bataille de Zorndorf, on écrivit la lettre suivante de Francfort sur l'Oder.

„ Hier le Roi arriva ici avec nous. Il traversa la ville à la tête de ses troupes, & la cavalerie le suivit le sabre à la main. Personne ne savait s'il s'arrêterait ici, ou s'il
irait

irait plus loin. Tout à coup le Roi étant
 vis-à-vis la maison d'une veuve de pasteur,
 cria *halte!* Il envoya un aide-de-camp à cette
 femme, pour lui dire qu'il voulait loger dans
 sa maison. Aussitôt la veuve parut, & s'excusa
 en disant que les chambres de sa maison
 étaient trop petites & en trop mauvais état,
 pour recevoir un si grand Roi. Cette femme
 s'était jettée à genoux, le Roi la releva
 avec bonté en lui disant qu'elle lui donnât
 la meilleure de ses chambres. Après cela,
 le Roi entra dans la maison; mais un instant
 après, il en sortit, & se tenant sur le perron
 - il cria, *marche!* Pendant que les troupes
 défilaient devant le Roi, on entendait dis-
 tinctement tous les coups de canon que les
 ennemis tiraient sur Custrin. A chaque coup,
 je remarquai que le Roi prenait une prise
 de tabac, & à travers cet air d'intrépidité
 qui ne l'abandonnait jamais, on apperce-
 vait un sentiment de compassion sur le sort
 de cette ville malheureuse, & une impa-
 tience inquiète de voler à son secours. Lors-
 que les troupes furent dans leurs quartiers,
 le Roi mangea une soupe avec le prince
 d'Anhalt & le général Seidlitz. Ensuite on

donna l'ordre du départ pour le lendemain. Mais deux heures après, on eut d'autres nouvelles par le moyen d'un espion, & nous partîmes à deux heures du matin. Jusqu'à ce tems, le Roi resta dans sa chambre avec ses deux généraux, & écrivit sans discontinuer. A deux heures il monta à cheval, &c. „

Voici une anecdote qui nous a été communiquée par un homme de lettres alors à la suite du Roi.

“ La veille de la bataille de Zorndorf, sa
 „ Majesté me fit appeller à six heures du
 „ soir. Arrivé à l'heure marquée, je trou-
 „ vai le Roi occupé à refaire trois strophes
 „ d'une ode de Rousseau, dont il n'était pas
 „ content. Ce petit essai finit à huit heu-
 „ res. Je priai S. M. de me le donner, ce
 „ qu'il eut la bonté de faire. „

Corriger une ode de Rousseau, & vouloir paraître s'occuper de vers la veille d'une bataille importante, il semble qu'il y a dans ces deux actions une espèce de forfanterie qui fait ombre dans le portrait de ce grand homme.

Le 23 août, veille de cette bataille, Frédéric ayant passé l'Oder, les houfards lui

amenèrent dix à douze Cosaques qu'ils avaient faits prisonniers. L'habillement & l'air de ces gens était pour le Roi quelque chose de nouveau & d'extraordinaire. Il les regarda attentivement & dit ensuite au major de Wédel qui était auprès de lui : *Voyez un peu les misérables contre lesquels je suis obligé de me battre !*

(35) L'extrait de la relation d'Arenfeld , major suédois , qui était ce jour-là à l'armée russe , pourra nous rendre cette différence compréhensible. “ La perte des Russes, dit-il, monta à 21,529 hommes. Mais notre seconde ligne ne tua pas moins de Russes que le feu des Prussiens. A l'aile droite , la distance de la première ligne à la seconde était de plus de 2000 pas ; de sorte que les hommes de cette seconde ligne , ne pouvant au milieu de la fumée & de la poussière , reconnaître leurs camarades de la première ligne qui étaient repoussés par l'ennemi , les prirent pour des Prussiens & tirèrent sur eux. Jusqu'alors le soldat russe avait essuyé , sans bouger , le feu terrible des batteries ennemies. Mais en reculant , il se débanda , se jeta au milieu des chariots qui étaient dans

l'intervalle des lignes, vida tous les tonneaux d'eau - de - vie , tira ensuite & frappa à tort & à travers tout ce qui se présenta. L'aile gauche aurait pu réparer ce désordre , mais elle se débanda de même.... En général, le feu de l'infanterie russe doit avoir tué un très-petit nombre de Prussiens. Ils s'avançaient contre nous en colonnes couvertes , & souvent nous ne les appercevions que lorsqu'ils étaient sur nous. Nos coups portaient trop haut. Si le Roi de Prusse n'avait pas fait auparavant brûler les ponts derrière nous , la victoire aurait été bientôt complète de son côté. Mais il fallait bien que nous restassions , &c. ,,

(36) Après la bataille , Mitschel envoyé d'Angleterre fit son compliment au Roi , en lui disant : *Sire , le ciel a donné aujourd'hui une belle journée à votre Majesté. Cela est vrai,* répondit Frédéric , *mais sans Seidlitz nous étions mal à notre aise. Je nomme toujours le ciel à la tête de nos alliés,* continua l'envoyé, *parce que c'est le seul qui ne demande point de subsides.*

(37) Le Roi plaisanta beaucoup sur ce présent du Pape , & depuis ce tems-là , il

appella souvent Daun *le général béni du Pape*. C'est ce qu'on peut voir entre autres dans une lettre écrite à Fouquet le 22 avril 1759.

Le Feldmaréchal Keith ne trouva rien de si saint dans ces massacres des nations chrétiennes. Quelque tems auparavant, ayant entendu le récit du carnage & des dévastations qu'elles exerçaient en Europe, il s'écria : *Il faut avouer que ces chrétiens sont de grandes canailles!*

La mort de ce général fut une des pertes les plus sensibles pour le Roi dans cette bataille. Keith réunissait le mérite militaire à un esprit philosophique & cultivé. Lui & milord Marschal son frère, étaient du petit nombre d'hommes choisis, dans la société desquels Frédéric se reposait de ses travaux. Ce prince lui a fait ériger une belle statue dans une des places publiques de Berlin.

Après la bataille, Frédéric rassembla ses généraux, & leur parla ainsi : “ Messieurs, vous
 „ savez que l'armée a essuyé une surprise.
 „ L'obscurité de la nuit en a été cause. Mais
 „ songez où nous sommes à présent. Nous
 „ voilà dans la haute-Lusace. Nous avons
 „ derrière nous nos biens, nos femmes & nos

„ enfants. Si nous sommes obligés de céder
 „ encore une fois, tout est perdu. Nous ne
 „ pouvons éviter d'avoir bientôt une nou-
 „ velle bataille. Pour moi, je me ferai en-
 „ terrer avec mon armée plutôt que de cé-
 „ der. Je crois que chacun de vous pense
 „ de même. S'il y en a quelqu'un parmi
 „ vous qui ne soit pas de ce sentiment,
 „ qu'il le dise, & qu'il retourne chez lui. „
 Ici le Roi s'arrêta, & après un instant de
 silence, quelques généraux l'assurèrent qu'ils
 étaient prêts à faire avec joie leur devoir,
 comme ils l'avaient fait jusqu'alors. A cette
 assurance la satisfaction se répandit sur la
 physionomie de Frédéric.

(38) Dans une représentation de la cour
 de Saxe à Ratisbonne, on se plaint entre
 autres, que les membres de la famille royale,
 en passant dans les appartements du château
 de Dresde, étaient souvent obligés de sentir
 la fumée du tabac des soldats prussiens.

(39) Lorsque Frédéric envoya le général
 Wédel, qui était alors un des plus jeunes
 lieutenants-généraux de l'armée, pour rem-
 placer Dohna, il écrivit à ce dernier la
 lettre suivante :

MON CHER LIEUTENANT - GÉNÉRAL ,
COMTE DE DOHNA.

„ Les circonstances où se trouve l'armée que vous commandez , le bien & l'avantage de mes états , & la nécessité urgente m'ont engagé à vous adresser l'ordre suivant , à vous & à votre armée ; & ma volonté est qu'il soit exécuté à la lettre.

„ Comme les circonstances présentes m'empêchent de me rendre moi-même à l'armée de Dohna pour la commander , j'y envoie le lieutenant-général de Wédel avec mes ordres exprès à ce sujet. Tant qu'il sera chargé de cette commission , il représentera entièrement ma personne , & tous les généraux , lieutenants-généraux , majors-généraux & autres officiers , jusqu'au simple soldat , seront obligés de lui obéir comme si j'étais moi-même présent. Je lui ai enjoint sérieusement de faire mettre sur le champ aux arrêts , quiconque ne lui obéirait pas & n'exécuterait pas tout ce qu'il dirait sur sa parole. Et moi , je ferai juger de tels réfractaires , s'il s'en trouve , par un conseil de guerre , comme ayant manqué à la subordination &

à leur ferment. Et afin que toute l'armée soit informée de ma présente volonté, tout ce qui est dit ci-dessus doit être ordonné publiquement. Le général de Wédel représentera à l'armée ce que représentait un dictateur dans les armées romaines. Ainsi tous les officiers quelconques, de quelque qualité qu'ils puissent être, seront tenus de lui rendre l'obéissance qui m'appartient, & d'exécuter ses dispositions avec fidélité, exactitude & bravoure. Je suis, &c. „

Au camp de Schmotheiffen le 20 juin 1759.

FRÉDÉRIC.

Plus bas il y avait en français de la propre main du Roi :

„ Vous êtes trop malade pour vous charger du commandement. Vous ferez bien de vous faire transporter à Berlin, ou dans un endroit où vous pourrez remettre votre santé. Adieu. „

FRÉDÉRIC.

(40) Au nombre des blessés se trouva le major Kleift, un des meilleurs poètes allemands : il avait aidé avec son bataillon à

emporter trois batteries ennemies. Il avait eu la main droite fracassée d'un coup de feu. Cet accident ne l'arrêta point, il prit son épée de la main gauche, & conduisit sa troupe à une quatrième batterie. Il n'en était plus qu'à trente pas, lorsqu'il fut renversé d'un coup de cartouche. Quelques soldats le portèrent hors du champ de bataille, mais ils furent bientôt obligés de le quitter. Les Cosaques lui prirent tout ce qu'il avait, jusqu'à sa chemise; quelques autres ennemis qui passèrent par là, lui donnèrent un vieux manteau & un peu de pain. Un d'entre eux lui jeta une pièce de 8 gros. Il resta ainsi sans secours jusqu'au lendemain, où un officier russe le fit conduire à Francfort. Il y mourut de ses blessures quelques jours après. La garnison russe le fit enterrer avec tous les honneurs de la guerre. Comme on n'avait point d'épée prussienne pour mettre sur le cercueil, un officier de l'état-major donna la sienne. L'université en corps assista au convoi. Il avait dit dans une de ses odes :

“ Peut-être mourrai-je aussi un jour pour
 „ la patrie. „

(41) Actuellement les voyageurs ne trouvent d'autres traces de ces défâtres que les villes & les villages que Frédéric a fait élever pendant 20 ans, dans des endroits où il n'y avait plus que des monceaux de cendres.

Les Russes ravagèrent entre autres les biens du comte de Cofel, situés sur les bords de l'Oder. Le comte écrivit une grande lettre au Roi pour se plaindre de la perte qu'il effuyait. Frédéric lui répondit :

“ Nous avons affaire à des barbares qui
 „ travaillent à la destruction du genre hu-
 „ main. Vous voyez, mon cher comte, que
 „ je suis plus occupé à réparer le mal qu'à
 „ m'en plaindre; je vous conseille d'en faire
 „ de même; & je suis, &c. „

(42) Le régiment de Platen, dragons, qui se distingua dans cette bataille, eut la permission de battre la marche des grenadiers, & cette distinction fut une récompense suffisante pour ce régiment. Les officiers de l'état-major & les capitaines eurent des croix de l'ordre pour le mérite.

(43) Les relations autrichiennes font monter les prisonniers au nombre de 14,000 hommes, & les Prussiens seulement à 10,000.

Ainsi on ne se trompera guère en prenant un nombre moyen & les mettant à 12,000.

(44) Le Roi avait placé ce corps près de Meissen, sur la rive droite de l'Elbe; il était commandé par le major-général Dierke, & destiné seulement à observer si l'ennemi n'enverrait point de ce côté quelque détachement sur Torgau ou Berlin. Daun fit attaquer ce corps le 3 décembre, par une troupe plus considérable, commandée par le général Beck. Cette troupe pressa le corps de Diercke, qui se défendit pendant 24 heures. Enfin l'ayant entouré de tous côtés, il le força à se rendre.

(45) Même au milieu de la guerre, le Roi consacrait tous les jours quelques heures à la musique; il jouait sur la flûte quelques concerts de Quantz ou de sa propre composition.

(46) *Lettre au Roi Stanislas.*

De Freyberg le 8 févr. 1760.

MONSIEUR mon frère,

„ La lettre de votre Majesté m'a causé un sensible plaisir, & je n'aurais pas refusé la proposition que vous avez bien voulu me

faire touchant votre résidence. Toutes les négociations entreprises sous vos auspices auraient certainement une issue heureuse & favorable; mais votre Majesté aura peut-être déjà appris que tous n'ont pas des sentimens si pacifiques. Les cours de Vienne & de Russie se sont opposées d'une manière inouïe aux propositions faites par le Roi de la grande-Bretagne, & il semble que le Roi de France se laissera aussi entraîner à la continuation d'une guerre dont elles pensent tirer seul tout l'avantage, aussi seront-elles les seuls auteurs de tant de sang, qui va se répandre à cause de leur refus. En attendant, je suis très-redevable à votre Majesté des offres obligeantes qu'elle vient de faire. Si toutes les puissances étaient aussi pacifiques, équitables & justes qu'elle, la terre ne ferait pas, comme elle est, en proie aux ravages, aux dévastations, au fer & au feu.

„ Je suis avec des sentimens de la plus grande estime & de l'amitié la plus sincère, „

MONSIEUR mon frère

De votre Majesté

le fidèle frère

FRÉDÉRIC.

(47) Ce même Brühl qui fit tant de mal à la nation prussienne, qui eût dit que l'on confierait un jour à son fils l'éducation de l'héritier du trône de Prusse ? Frédéric-Guillaume II. a bien montré, en choisissant ce comte de Brühl pour gouverneur du prince héréditaire, qu'il ne s'en prenait point au fils du mal que le père a fait aux Prussiens ; & cette façon de penser est tout-à-fait noble.

(48) C'est ce qu'on peut voir dans la lettre que le Roi écrivit au marquis d'Argens, après la bataille de Lignitz ; il y parle du duc de Choiseuil de manière à faire croire qu'il avait autant de haine contre ce ministre, que ce ministre en avait contre lui.

(48) Page 119, ligne 12, on a répété par erreur le Nro. 48. Le Juif Ephraïm a été chargé dans ce tems de toutes les opérations. Voici comme on fait parler ce Juif dans une brochure qui a paru en 1758, intitulée *Ephraïm justifié*, &c. " C'a été sur des assurances vingt fois réitérées dans les meilleurs termes, que je me suis jetté tête baissée, mais les yeux bien ouverts dans les affaires de la Saxe. Le *Frideric avec* *paraphe* m'a établi frauduleux enshérif-

„ feur, pour me faire adjuger a vil prix les
 „ riches magasins de Dresde & de Meissen,
 „ & pour les vendre en détail à 200 pour
 „ 100 de profit. Le *Friedric avec paraphe*
 „ m'a autorisé dans la libre appréciation des
 „ effets, dont la vente a dû compléter les
 „ contributions de Leipzig. Le *Friedric avec*
 „ *paraphe* m'a institué faux-monnaieur pu-
 „ blic, pour glaner en Saxe, par une der-
 „ nière opération, l'or & l'argent échappés
 „ à toutes les autres. „

(49) Le Roi estimait particulièrement le général Fouquet, & entretenait avec lui une correspondance suivie. Nous donnerons à la fin de ce volume quelques-unes des lettres qu'il lui écrivit.

(50) On a remarqué que ce siège, qui dura fort peu de tems, détruisit le plus bel homme des troupes du Roi, la plus belle femme & le plus bel édifice de Breslau. Le premier était l'homme de file du régiment des gardes; la plus belle femme de Breslau était une jeune demoiselle nommée Müller, & le plus bel édifice, le palais du prince Hatzfeld.

Lorsque le Roi alla à Breslau , après cet évènement , les capucins vinrent le complimenter , & se vantèrent , pour obtenir quelque'aumône , d'avoir bien travaillé à éteindre le feu de sa maison. *En effet , mes pères , leur dit le Roi , vous avez fort bien travaillé ; car ma maison a été brûlée.*

(51) Voici ce qu'écrivit à ce sujet à M. de Choiseuil le marquis de Montalembert , qui suivait l'armée russe :

Du 18 août 1760. du camp de Kainova.

„ La certitude qu'on a eue hier de la marche du Roi sur Breslau , quoiqu'on n'eût eu aucun avis qu'il ait passé par Neumarch , & surtout l'ignorance totale de la position des armées autrichiennes , ainsi que des desseins de leurs généraux , ont déterminé hier au soir la marche pour aujourd'hui , & l'on s'est décidé à la porter jusqu'ici. Cette position , quoique plus reculée qu'elle ne devait être en premier lieu , n'en ferait pas moins favorable aux opérations ultérieures , si la confiance était telle qu'elle devrait être. Mais depuis la jonction du Roi au prince Henri , je ne crois pas qu'on puisse se flat-

ter plus longtems que les Russes agiront dans cette partie. Tous les généraux sont également convaincus, que les propositions qu'on pourra leur faire pour le concert à établir, n'auront d'autres effets que de les exposer à soutenir seuls tous les efforts des deux armées réunies : & sans s'arrêter à ceux qui vont jusqu'à dire qu'ils n'ont été attirés ici que pour être sacrifiés, on est forcé de convenir avec les plus sages, que les opérations ne sont plus du tout telles qu'elles avaient été convenues. L'armée russe forte d'environ 70,000 hommes, jointe à l'armée de M. de Laudon, estimée au moins à 30,000, devait agir contre le prince Henri & prendre Breslau, quelque obstacle que ce prince pût y opposer, M. le maréchal de Daun ayant toujours été supposé plus fort qu'il ne fallait pour retenir le Roi en Saxe ou en Lusace. C'est à ces conditions qu'ils ont consenti à marcher sur Breslau. Alors, quelque chose qui pût arriver, c'est-à-dire, quand même les Autrichiens les auraient abandonnés pour remplir quelque autre nouvelle destination, ils ne pouvaient jamais avoir à faire qu'aux trente ou quarante mille hommes du prince

Henri

Henri , & leur supériorité sur lui rendait leur succès presque certain. Mais dans la situation actuelle , quand ils devraient être joints à M. le maréchal de Daun , à M. de Laudon , de Lasçi , de Beck , enfin à toutes les forces autrichiennes , on ne pourra jamais leur donner de certitude qu'ils n'aient pas à combattre seuls les deux armées , surtout depuis qu'ils ont eu l'exemple de l'armée de Laudon qui n'a pu , dit-on , être secourue ni par le maréchal de Daun ni par le comte de Lasçi , malgré les conversions les plus précises , & quoiqu'il fût question de secourir des troupes appartenantes à la même souveraine. Ce n'est pas assurément que j'approuve à beaucoup près une si grande circonspection. Je dis toute la journée ici , que l'inaction du maréchal de Daun dans cette occasion ne peut être attribuée qu'à une impossibilité locale , qui se rencontre trop rarement à la guerre , pour qu'on puisse raisonnablement craindre de se trouver dans le même cas. Mais je m'aperçois que je ne persuade point du tout. Quel parti prendre donc , & que faire de cette belle & nombreuse armée , si le plan de campagne cor-

certé ne peut plus avoir lieu , & si les Russes ne veulent plus agir sérieusement dans cette partie ? Je n'ose rien proposer , ignorant les intentions de la cour de Vienne. J'ai consulté M. Blonquet, il est dans le même cas.

„ Nous voyons pourtant bien clairement , lui & moi , qu'on perdra du tems fort inutilement à proposer de revenir aux mêmes opérations. Peut-être s'y engageront-ils à certaines conditions , pour ne pas donner un refus qui pourrait leur être reproché dans la fuite ; mais ils ne manqueront pas de prétextes pour en éluder l'exécution. Voilà ce que les cours éloignées ne peuvent point voir , & ce dont je crois être très-sûr. Cependant si les Russes restent dans l'inaction , malgré toutes les promesses qu'ils auront données du contraire , les deux armées réunies du Roi & du prince Henri feront capables de s'opposer à toutes les entreprises qu'on pourrait former pour le reste de la campagne , &c. „

(52) Le danger était d'autant plus pressant que le général de Ried avait pris entre Meissen & Riesa huit bateaux chargés de

bleds , & toutes les munitions de guerre que l'on avait fait venir de Magdebourg par l'Elbe , & qu'un détachement de Freiberg menaçait d'attaquer les derrières de l'armée prussienne.

(53 & 54) Le Roi était parti sur deux colonnes , & voulait atteindre le passage de Schwarzwasser , & les hauteurs de Pfaffendorf , sans que l'ennemi l'apperçût. Il était descendu à une lieue du Katzbach , & l'armée se reposait un peu. Frédéric , au milieu des grenadiers de Raténau , était couché auprès d'un feu , enveloppé dans un manteau , & sommeillait un peu. Le major-général de Schenkendorf était occupé à attifer le feu , lorsqu'à deux heures du matin , le major de Hundt accourut , en criant *où est le Roi ?* Schenkendorf le lui montre , qui s'était déjà réveillé à ses cris. *Qu'y a-t-il ? Qu'y a-t-il ,* demanda Frédéric ? *Morbleu ! Sire ,* dit le major , *l'ennemi est ici ; il a déjà repoussé tous mes postes d'observation. Retenez - le le plus que vous pourrez ,* lui dit le Roi ; & aussitôt il cria , *mon cheval !* Il monte à cheval , l'armée se forme , & Laudon la trouve en bon ordre.

(55) Marie - Thérèse écrivit au général Laudon : “ Quoique le 15 août ait été pour
 „ moi une journée malheureuse , je rends
 „ cependant justice à l'exactitude avec la-
 „ quelle vous vous êtes acquitté de la com-
 „ mission que l'on vous avait donnée , ainsi
 „ qu'à votre courage & à votre prudence ;
 „ & vous pouvez être assuré sur ma parole ,
 „ que je m'en souviendrai pour vous con-
 „ server mes bonnes grâces. „

Une lettre plus remarquable encore , c'est celle que le Roi de Prusse écrivit au marquis d'Argens ; la voici.

„ Autrefois , mon cher marquis , l'affaire du 15 d'août aurait décidé la campagne , à présent cette action n'est qu'une égratignure. Il faut une grande bataille pour finir notre fort ; nous la donnerons , selon toutes les apparences , bientôt ; & alors on pourra se réjouir , si l'évènement nous est avantageux. Je vous remercie cependant de la part sincère que vous prenez à cet avantage ; il a fallu bien des ruses & bien de l'adresse pour amener les choses à ce point. Ne me parlez pas de dangers ; la dernière action ne m'a

coûté qu'un habit & un cheval ; c'est acheter à bon marché la victoire.

„ Je n'ai point votre lettre dont vous me parlez ; nous sommes comme bloqués pour la correspondance par les Russes , d'un coté de l'Oder , & de l'autre par les Autrichiens. Il a fallu un petit combat pour faire passer le chasseur ; j'espère qu'il vous aura rendu ma lettre.

„ Jamais je n'ai été de ma vie dans une situation plus fâcheuse que cette campagne-ci. Croyez qu'il faut encore du miraculeux pour me faire surmonter toutes les difficultés que je prévois. Je fais scavamment mon devoir dans l'occasion ; mais souvenez - vous toujours , mon cher marquis , que je ne dispose pas de la fortune , & que je suis obligé d'admettre trop de casuel dans mes projets , faute d'avoir des moyens d'en former des plus solides. Ce sont des travaux d'Hercule que je dois faire dans un âge où la force m'abandonne , où mes infirmités augmentent & à dire vrai , quand l'espérance , seule consolation des malheureux , commence à me manquer. Vous n'êtes pas assez au fait des affaires pour vous faire une idee nette de

rous les dangers qui menacent l'état ; je les fais & les cache , je garde toutes les appréhensions pour moi , & je ne communique au public que les espérances ou le peu de bonnes nouvelles que je puis lui apprendre. Si le coup que je médite réussit , alors , mon cher marquis , il fera tems d'épancher sa joie ; mais jusques-là ne nous flattons pas , de crainte qu'une mauvaise nouvelle inattendue ne nous abatte trop.

„ Je mène ici la vie d'un chartreux militaire : j'ai beaucoup à penser à mes affaires , & le reste du tems , je le donne aux lettres , qui sont ma consolation , comme elles faisaient celle du consul , père de la patrie & de l'éloquence. Je ne fais si je survivrai à cette guerre ; mais je suis bien résolu , au cas que cela m'arrive , de passer le reste de mes jours dans la retraite , au sein de la philosophie & de l'amitié.

„ Dès que la correspondance sera plus libre , vous me ferez plaisir de m'écrire plus souvent. Je ne fais où nous aurons nos quartiers d'hiver ; nos maisons ont péri à Breslau dans le bombardement ; nos ennemis nous envient tout , jusqu'à la lumière du

jour & l'air que nous respirons. Il faudra pourtant qu'ils nous laissent une place ; & si elle est sûre, je me fais une fête de vous y recevoir.

„ Eh bien ! mon cher marquis , que devient la paix de la France ! Vous voyez que votre nation est plus aveugle que vous n'avez cru ; ces fous perdent le Canada & Pondichery , pour faire plaisir à la Reine & à la Czarine. Veuille le ciel que le prince Ferdinand les paye bien de leur zèle ! Ce seront les officiers innocents de ses maux , & les soldats, qui en seront les pauvres victimes, & les illustres coupables n'en souffriront pas. Voici des affaires qui me surviennent. J'étais en train d'écrire ; mais je vois qu'il faut finir , & pour ne pas vous ennuyer , & pour ne pas manquer à mon devoir. Adieu , mon cher marquis , je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Nous donnons cette lettre telle qu'elle a été imprimée dans les éditions du philosophe de Sansfouci que nous connaissons ; mais on y a retranché une phrase que voici. *Je fais un trait du duc de C. que je vous conterai*

quand je vous verrai Jamais procédé plus fou ni plus inconséquent n'a flétri un ministre de France depuis que cette monarchie en a. Nous rapportons cette phrase, parce qu'elle peint la haine du Roi contre ce ministre, & pour faire voir à quoi tient souvent le sort des nations. Car du reste, des injures dites & écrites dans des circonstances pareilles par des gens qui se haïssent, ne déshonorent personne; mais il faut les rapporter, parce qu'elles peignent les hommes.

Cette lettre fut interceptée en Silésie par des Cosaques, & portée au quartier-général des Russes. Soltikow la montra au marquis de Montalembert, & celui-ci en envoya une copie au duc. Ce n'était pas le moyen d'appaîser les esprits.

Quelque tems après cette bataille, le Roi s'entretenant avec Mitschel envoyé d'Angleterre, la conversation tomba sur la Providence, & sur l'influence qu'elle a sur les actions des hommes. Comme le Roi n'était pas toujours du sentiment de l'envoyé, celui-ci lui dit. "Que votre Majesté n'en doute point; la Providence règle tous les événements de ce monde; & j'ai remarqué

„ que lorsqu'elle prépare de grandes choses ,
 „ elle se sert de votre Majesté pour les
 „ exécuter. „

(56) Le Roi fit frapper deux médailles sur cette action , & en envoya un certain nombre en or & en argent à Werner & Heyden avec des lettres flatteuses. Deux autres officiers reçurent l'ordre pour le mérite ; & Werner eut de plus un canonicat de Minden , qui lui rapporte deux mille écus. Ramler , que les Allemands appellent leur Horace , est né à Colberg. Il a chanté cette action dans une ode qui est fort estimée.

(57) Ce marquis écrit au comte de Choiseuil à Vienne : “ Je puis bien vous assurer ,
 „ monsieur l'ambassadeur , comme si j'étais
 „ devant Dieu , que si je ne m'étais pas formellement opposé a la retraite sur Cœpnick , la situation de nos affaires serait
 „ toute différente , & j'ai certainement bien
 „ lieu de m'applaudir du parti que j'ai pris ,
 „ de m'attacher à l'avant-garde du comte
 „ de Czernischef dans cette expédition. „
Lettres de Montalembert. Campagne 1760.

(58) A Potsdam , les ouvrages de l'art trouvèrent un protecteur dans Esterhâzi ,

général autrichien. Il entretint la discipline la plus exacte , & ne permit pas que l'on gâtât la moindre chose. Il n'exigea qu'un portrait du Roi & une de ses flûtes.

Dès que le Roi apprit la prise de Berlin, il écrivit à la chambre des domaines , pour s'informer du dégât qu'avait fait l'ennemi, & quand il en reçut l'état, il promit de réparer le mal aussitôt que la chose serait possible. Il défendit que l'on payât les lettres-de-change que l'on avait faites à l'ennemi, & les déclara nulles & non-acceptables. Bientôt après, il donna 300,000 écus pour être distribués entre les payfans & les bourgeois seulement.

(59) La veille de la bataille le Roi ayant assemblé ses généraux , leur fit le discours suivant :

“ Je vous ai assemblés , Messieurs , non
 „ pour vous demander votre avis ; mais pour
 „ vous dire que j'attaquerai demain le maré-
 „ chal Daun. Je sais qu'il est dans une bonne
 „ position ; mais en même tems , il est dans
 „ un cul-de-sac , & si je le bats , toute son
 „ armée est prise ou noyée dans l'Elbe. Si
 „ nous sommes battus , nous y périrons tous,

„ & moi le premier. Cette guerre m'ennuie
 „ elle doit vous ennuyer aussi, nous la fini-
 „ rons demain. Ziethen, je vous donne
 „ l'aile droite de mon armée; votre objet
 „ sera, en marchant droit sur Torgau, de
 „ couper la retraite des Autrichiens, quand
 „ je les aurai battus & chassés des hauteurs
 „ de Siptitz. „

Voici l'ordre de bataille & de marche,
 tel que le Roi le donna.

„ Demain, à sept heures du matin, l'ar-
 mée marchera sur sa gauche sur quatre colon-
 nes. Tous les chariots & chevaux de bât
 seront renvoyés où ils étaient ce matin. Les
 dragons de Schorlemmer, tous les housfards
 & les bataillons-francs, resteront près de
 Weidenhagen, & comme il doit se trouver
 un corps ennemi près de Pretsch, le colonel
 Mœhring y portera toute son attention, &
 se postera de façon à faire face partout.

„ L'armée attaquera demain l'ennemi. Les
 généraux auront attention de faire ferrer
 leurs colonnes & de se soutenir mutuelle-
 ment, suivant les circonstances. Il y aura
 toujours cent cinquante pas de distance
 d'une ligne à l'autre.

„ Messieurs Diefkau & Møeller, coloneis d'artillerie, disposeront leur canon de façon a faciliter les attaques.

„ Aussitôt qu'on aura forcé les ennemis dans les vignes, les bataillons se reformeront, & on fera avancer la grosse artillerie.

„ Lorsqu'on demandera de la cavalerie, il ne faudra pas faire avancer toute une aile, mais autant seulement que le terrain en pourra comporter, pour qu'elle puisse agir.

„ Sa Majesté s'en rapporte pour tout le reste à la valeur & à l'intelligence de ses officiers; elle ne doute point que chacun ne fasse tout ce qui est en lui, pour contribuer au succès, & à lui procurer une victoire complete sur ses ennemis. „

A cette bataille, Frédéric, qui était toujours à la tête de ses troupes, fut frappé d'une balle de fusil. Tous ses aides-de-camp étaient allés porter des ordres. Le seul major comte d'Anhalt, aujourd'hui lieutenant-général en Russie, était auprès de lui. Ce militaire pria envain le Roi de se retirer de la bataille, & de faire panser sa plaie.

Non, répondit le Roi, ma vie n'est rien; il faut songer à remettre l'ordre & à gagner

la bataille. Cette fermeté courageuse ranima le soldat ; l'ordre fut rétabli & la bataille gagnée.

Pendant cette même bataille , le lieutenant-colonel comte d'Anhalt attaqua vivement l'ennemi avec deux compagnies de grenadiers du régiment des gardes , & deux autres du régiment du prince de Prusse. Il fut tué dans cette attaque ; & lorsqu'on annonça au Roi la mort de ce brave officier, il se tourna vers son frère , qui est à présent au service de Russie & qui était alors son aide-de-camp , & lui dit : *Tout va mal aujourd'hui ! Mes amis me quittent : on vient de m'annoncer la mort de votre frère.*

La nuit qui suivit cette bataille fut très-froide , & les troupes avaient fait de grands feux. Vers le matin , le Roi passa à cheval le long du front de l'armée , de l'aile gauche à la droite. Lorsqu'il fut arrivé vers le régiment des gardes , il descendit de cheval , & se mit à se chauffer , entouré de son régiment & de ses grenadiers , & il attendait ainsi le point du jour , dans le dessein d'attaquer encore une fois les Autrichiens , s'ils

ne s'étaient pas retirés ; ce que les ténèbres empêchaient encore de distinguer. Le Roi s'entretint avec les grenadiers , & loua beaucoup leur courage pendant l'action. Les grenadiers , qui connaissaient la bonté & la familiarité du Roi , se pressaient toujours de plus en plus autour de lui. Un d'entre eux , nommé Rebiac , auquel le Roi adressait le plus souvent la parole , & qui avait souvent reçu de l'argent de lui , eut la hardiesse de lui demander où *il avait donc été pendant la bataille ?* Ordinairement , lui dit-il , *vous nous menez vous-même au plus grand feu. Pour cette fois personne ne vous a vu, & cela n'est pas bien de nous abandonner ainsi.* Le Roi répondit avec un air de douceur & de bonté , que pendant toute la bataille , il était resté à l'aile gauche de l'armée , & que cela l'avait empêché de se trouver à la tête de son régiment. En parlant ainsi , le Roi avait déboutonné son surtout , à cause de la chaleur. Alors les grenadiers remarquèrent qu'il en tombait une balle qu'il avait reçue dans ses habits. On voyait encore le trou de la balle au surtout & à l'habit. Alors l'enthousiasme s'empara de

leurs esprits , & ils s'écrièrent : *Tu es toujours notre vieux Fritze ; tu partages tous les dangers avec nous ! Nous voulons mourir pour toi ! Vive le Roi ! vive le Roi !*

Un autre grenadier lui dit : *Fritze , nous donneras-tu de bons quartiers d'hiver cette année ?* Par tous les diables , répondit le Roi , *il faut auparavant que nous prenions Dрезде... Mais quand nous aurons pris cette ville , j'aurai soin de vous , & vous serez contents.* En effet , le régiment des gardes fut en quartier d'hiver à Leipzig.

Pendant que le Roi causait ainsi avec ses grenadiers , & qu'ils se pressaient autour de lui , ils fumaient , & lui faisaient passer par le nez un nuage épais des vapeurs du plus mauvais tabac , quelqu'un d'eux dit aux autres : *Retirez-vous donc.* Non , dit le Roi , *j'aime sentir la fumée du tabac.* Il est certain cependant , que Frédéric ne pouvait souffrir l'odeur d'une pipe.

(60) *Prenez une botte de paille avec vous , aujourd'hui ,* dit le Roi en parcourant à son ordinaire les retranchements , *afin que je ne sois pas obligé de coucher par terre , comme la*

nuît dernière. (Journal d'un grenadier, du camp de Bunzelwitz).

(61) Lorsqu'il apprit la nouvelle de la prise de Schweidnitz, on remarqua en lui un mouvement de colère contre le général Zastrow; mais bientôt il se fit violence, & dit fouriant : *C'est une mauvaise affaire ; il faut tâcher de réparer cela.* Il paraît que le général, dans son rapport, voulut se vanter d'une vigoureuse résistance, car Frédéric lui répondit : " Vous m'écrivez comme François „ I. écrivit à sa mère, après la bataille de „ Pavie : *Tout est perdu fors l'honneur.* Ce- „ pendant je ne saurais bien comprendre „ encore comment la chose s'est passée, & je „ suspens mon jugement. Cette affaire est „ bien extraordinaire! „

Le général perdit son régiment. Il pria instamment le Roi de faire examiner sa conduite par un conseil de guerre ; mais le Roi refusa toujours, en disant : *Je ne vous accuse d'aucun crime ; mais après un tel malheur, il serait imprudent & dangereux de vous confier un poste ou des ordres.*

(62) Les présents que le Roi avait destinés pour ces princes, étaient considérables ; mais

la

la paix qui se fit quelque tems après fit qu'on ne les envoya pas tous. On les ramena à Berlin, & on les exposa à la curiosité du public.

Dans ces circonstances, le Roi joua dans son camp ~~une~~ espèce de comédie. Il voulait faire croire à ses soldats que le Turc allait le soutenir, afin de ranimer leur courage. Pour cet effet, il fit habiller à la turque un certain nombre de ses gens, & les fit passer en pompe par tout le camp, comme si c'eût été une ambassade qu'il recevait du grand-Seigneur.

(63) Le baron se voyant arrêté, pria l'officier de le laisser passer dans une chambre voisine, pour prendre quelques hardes dont il avait besoin; l'officier le lui permit; mais il attendit inutilement son retour. Il avait sauté par la fenêtre avec le prêtre qui se trouvait alors chez lui, & tous deux s'étaient sauvés.

Le baron de Warkotsch était Luthérien, le chasseur, qui se nommait Kappel, était Catholique. Pour le prêtre, il était de la religion de Jaques Clement, de Jean Châtel, de Ravailiac, de Damiens, &c. Cependant

il n'eut point de goût pour le martyr. Le père de ce prêtre , qui était un honnête bourgeois de Neisse , dit à la justice dans ses interrogatoires : “ Nous nous sommes
 „ faignés pour lui donner une bonne édu-
 „ cation ; mais depuis qu'il a été prêtre , il
 „ a tellement changé , qu'il nous a toujours
 „ méprisé , sa mère & moi ; & quand il ve-
 „ nait à Neisse , il ne daignait pas seulement
 „ manger avec nous.

On a remarqué , que dans la grande salle du château du baron , il y avait depuis longtems écrit sur la cheminée en lettres d'or : *UT CUM IGNE, SIC CUM REGIBUS.*

(64) Lorsque l'officier rendit compte au Roi du mauvais succès de sa commission , il lui dit froidement : *Retournez à votre corps , vous êtes un mal-adroït ; je ne vous employerai plus en pareille occasion.*

(65) Parmi ces prisonniers étaient 100 jeunes gentilshommes , que le général Tottleben avait emmenés l'année précédente de la maison des cadets de Berlin. Lorsque Tottleben alla dans cette maison , il ne voulait emmener que les plus grands ; mais les plus jeunes , qui n'avaient que 12 à 14

ans, trouvèrent de la honte à ne pas être regardés comme des soldats, & ils suivirent tous leurs camarades, la plupart secrètement.

(66) En 1688, Pierre I. chassa du trône Ivan son frère aîné, avec le secours des Streliz, & gouverna seul l'empire. En 1727, Catherine son épouse désigna pour son successeur le jeune duc Ulric de Holstein. Le testament n'eut aucun effet, & Anne, nièce de Pierre I, fut placée sur le trône. En 1740, Anne destina la couronne au jeune prince Ivan, fils d'Antoine-Ulric de Wolfenbuttel & de sa nièce Anne, & nomma le duc de Biron régent de l'empire, jusqu'à ce que le jeune prince eût atteint l'âge de 17 ans. Biron fut rejeté, & la Régence fut donnée à Anne, mère d'Ivan. Mais dans la même année, Elisabeth Petrowna, la plus jeune des filles de Pierre I, se plaça sur le trône avec le secours d'un parti, & envoya le jeune Ivan en Sibérie avec ses parents. Elle avait désigné pour son successeur Pierre III, duc de Holstein, qui, après un règne de 6 mois, fut obligé le 9 juillet 1762, de céder le trône à Catherine son épouse.

(67) Les lettres de Roi de Prusse que l'on trouva parmi les papiers de Pierre III, prouvèrent que Frédéric lui avait souvent recommandé la modération.

(68) Les Evêques, les Popes & les moines possèdent en Russie près d'un million de payfans ; car dans ce pays, on compte les biens par payfans, comme ailleurs par arpents de terre ; & un Russe met cent payfans sur une carte, comme un Français cent louis, ou un Anglais cent guinées. Les terres que possède le clergé sont estimées 2 millions de roubles. Selon le plan de Pierre III, l'état devait administrer ces biens ; & il voulait donner 5000 roubles de pension aux Evêques & 150 aux popes.

(69) La cargaison de l'*Hermione*, qui fut rapportée par la frégate anglaise l'*active* ; était de 10 millions d'écus. Dans l'expédition des Philippines, Parther prit un vaisseau espagnol, où il trouva 15 millions de piastras. Les prises de la Havane montent à 14 millions d'écus, &c.

(70) Heureusement que Schlabrendorf, ministre d'état en Silésie, avait forcé les Polonais au commencement de la guerre à

cultiver les pommes-de-terre. Ce fut alors une grande ressource pour la province; c'était presque l'unique nourriture des soldats & des habitants.

(71) Lorsqu'il fut question de conclure la paix de Westphalie, qui termina la guerre de trente ans, on fut quatre ans à préparer le cérémonial, & il fallut presque autant de tems pour l'exécution des articles.

(72) Voici un extrait du traité de paix.

ARTICLE I.

Il y aura paix & amitié sincère &c. entre S. M. l'Impératrice-Reine d'une part & le Roi de Prusse de l'autre, &c.

ART. II.

Toutes les hostilités, pertes, dommages &c. faits de part & d'autre dans la guerre précédente, seront oubliés, & on n'en prétendra aucun dédommagement, sous quelque nom ou prétexte que ce puisse être. On rendra aux possesseurs les biens qu'on leur a confisqués ou pris pendant la guerre, de manière qu'ils en seront remis en possession comme avant la naissance des troubles

ART. III.

S. M. l'Impératrice - Reine renonce pour elle & ses successeurs à toutes prétentions qu'elle a ou pourrait faire sur les états & pays de S. M. le Roi de Prusse, & nommément sur ceux qui lui avaient été cédés par les articles préliminaires de la paix de Breslau, & par le traité de Berlin. S. M. le Roi de Prusse renonce pareillement pour lui & ses successeurs à toutes demandes ou prétentions sur les états de S. M. l'Impér. Reine.

ART. IV. °

Les hostilités cesseront de part & d'autre à compter du jour de la signature du traité.

ART. V.

21 jours après l'échange des ratifications, l'Impératrice - Reine aura retiré ses troupes des terres de l'Allemagne, qui ne sont pas sous sa domination, & videra de même le comté de Glatz & en général tous les états, pays, places & forteresses appartenant au Roi de Prusse, qu'elle a pris ou occupés pendant la dernière guerre en Silésie ou ailleurs, par elle ou ses alliés. Les forteresses

de Glatz , Wéfel & Gueldre feront remifes au Roi dans le même état qu'avant la guerre.

Le Roi de Prusse , dans le même espace de tems , retirera ses troupes de tous les pays de l'Allemagne qui ne sont pas de sa domination , & rendra tous les états , pays , villes , places & forteresses , qu'il peut avoir pris ou occupés , appartenant au Roi de Pologne & électeur de Saxe , &c.

ART. VI.

Les contributions cesseront du moment de la signature du traité , & ce qui aurait été exigé depuis cette époque sera fidèlement rendu. On rendra de même la liberté aux otages.

ART. VII.

Les prisonniers de guerre seront rendus sans rançon.

ART. VIII.

On rendra la liberté aux sujets de l'une ou l'autre des parties contractantes , qui auraient été forcés de passer au service de l'autre.

ART. IX.

L'Impératrice - Reine rendra au Roi de Prusse tous les papiers , porte - feuilles , titres , documens & archives qu'on aura trouvés dans les pays , villes & places de S. M. prussienne.

ART. X.

Les habitants de la ville & comté de Glatz , qui voudront quitter ledit pays pour aller s'établir ailleurs , feront libres de le faire , sans être obligés de payer aucun droit pour cela.

ART. XI.

Le Roi de Prusse confirmera la nomination de tous les bénéfices ecclésiastiques faits par l'Impératrice - Reine pendant la guerre dans les duchés de Clèves & de Gueldre.

ART. XII.

Les articles préliminaires signés à Breslau le 11 juin 1745 , & le traité définitif signé à Berlin le 28 juillet de la même année , le traité de limites de 1742 , & la paix signée à Dresde le 25 décembre 1745 , seront

renouvelés & confirmés , en tant qu'ils ne dérogent point au présent traité.

ART. XIII.

Les deux puissances contractantes favoriseront le commerce entre leurs sujets mutuels , & feront dresser un traité de commerce le plutôt qu'elles pourront.

ART. XIV.

Le Roi de Prusse laissera la religion catholique en Silésie sur le pied où elle était lors de la signature des préliminaires de Breslau & du traité définitif de Berlin ; & les habitants de cette province seront conservés dans les possessions , libertés & privilèges qui leur appartiennent ; sauf cependant la liberté de conscience de la religion protestante ou les droits du souverain.

ART. XV.

Les deux parties contractantes renouvellent l'obligation qu'elles ont prise dans le neuvième article , & dans l'article séparé du traité de Berlin , de payer les dettes hypothéquées sur la Silésie , ainsi qu'elles en sont convenues.

ART. XVI.

Les deux parties contractantes se garantissent leurs états ; savoir , l'Impératrice-Reine tous les états du Roi de Prusse sans exception , & le Roi de Prusse les états que l'Impératrice - Reine possède en Allemagne.

ART. XVII.

Le Roi de Pologne , électeur de Saxe , est compris dans la présente paix.

ART. XVIII.

Tout l'empire est compris dans la stipulation des articles 2 , 4 , 5 , 6 & 7. La paix de Westphalie & toutes les constitutions de l'empire sont aussi confirmées par le présent traité.

ART. XIX.

Les parties contractantes entendent comprendre dans le présent traité leurs amis & alliés , & se réservent de leur en faire part dans un acte particulier , qui aura la même force que s'il était compris mot à mot dans le présent traité , & qui sera ratifié également par les deux parties contractantes.

L'échange des ratifications du présent traité se fera dans l'espace de 15 jours, ou plutôt s'il est possible.

Fait au château d'Hubertsbourg le 15 févr. 1763

Le ministre de Herzberg conte qu'ayant vu le Roi quelque tems après, Frédéric lui dit: *Vous avez fait la paix comme j'ai fait la guerre.* Il y a des gens qui trouvent là une bonne plaisanterie.

(73) Lorsqu'on présenta cet ambassadeur au Roi, il saisit Frédéric par le bras, lui fit faire une pirouette, & lui appliqua un baiser sur l'épaule, à la manière de son pays. Les dames de Berlin firent galamment les honneurs de la Prusse, & le Turc n'eut pas lieu de regretter son ferrail.

L'ambassadeur assista aussi à une assemblée de l'académie des sciences, le secrétaire perpétuel, Formey, lui fit un discours où il ne comprit rien, & où les autres assistants ne comprirent guère davantage. Après cela, on montra à l'assemblée une machine de nouvelle invention. Comme tout le monde se pressait

autour de la table pour voir cette machine , & que le Turc n'était pas à son aise , il repousse ceux qui sont derrière lui , prend un élan , & saute sur la table , où il s'assied à l'orientale , auprès de la machine , pour l'examiner à son aise. Le secrétaire perpétuel , dont l'auteur tient cette anecdote , eut toute la peine du monde de s'empêcher de rire ; & les spectateurs oublièrent la machine pour regarder le Turc.

AUTRES ANECDOTES

ET

PARTICULARITÉS

relatives à cette période.



EN 1758, le Roi faisant le siège d'Olmütz, l'ennemi enleva près de Domstædtel un transport de munitions & de vivres. Lorsque Frédéric apprit cette triste nouvelle, il fit assembler dans son quartier-général de Schmirnitz tous les généraux & commandants des bataillons & escadrons, & leur parla ainsi :

MESSIEURS,

„ L'ennemi a trouvé occasion de ruiner un transport qui nous venait de Silésie. Cet accident fatal me force de lever le siège d'Olmütz. Mais messieurs les officiers ne doivent pas penser pour cela que tout soit perdu. Point du tout; ils doivent se persuader au contraire, que tout sera réparé de manière à en imposer à l'ennemi. Il faut donc que les officiers inspirent de la confiance au soldat, & qu'ils ne souffrent pas qu'il murmure. J'espère que les officiers eux-

mêmes ne témoigneront point de mécontentement ; & si j'appercevais quelque chose de semblable , je punirais sévèrement celui qui s'en ferait rendu coupable. Je vais marcher , & partout où je rencontrerai l'ennemi , je le battrai , de quelque manière qu'il soit posté , & quelques batteries qu'il ait pour sa défense. Cependant (ici le Roi se frotta le front avec sa canne) je ne l'attaquerai jamais imprudemment & sans y avoir mûrement réfléchi. Mais je suis persuadé que , s'il se rencontre une bonne occasion , tous les officiers & les soldats feront leur devoir , comme ils l'ont fait jusqu'à présent. „

Après ce discours , le Roi quitta ses officiers d'un air de bonté & d'affection qui lui gagna tous les cœurs.

Lorsque le Roi fut de retour de la guerre , il se rendit aussitôt à Charlottenbourg , château situé sur le bord de la Sprée à une lieue de Berlin , & fit appeller aussitôt Benda son maître de chapelle. Il lui ordonna de faire raccommoder dans l'espace de quatre jours , l'orgue de la chapelle du château , que les ennemis avaient cassé. Mais le facteur

trouva tout si gâté, qu'il déclara qu'il était impossible de le raccommoder en si peu de tems. Benda rendit compte au Roi de ce qu'avait dit le facteur. Cela ne fait rien, lui répondit Frédéric ; laissez l'orgue tel qu'il est ; cela n'empêchera pas qu'on ne chante le *Te Deum* dans la chapelle. Frédéric fixe une heure pour cette cérémonie, & tous les musiciens se rendent à la chapelle, croyant que toute la cour allait former un auditoire des plus brillants. Tout était prêt, lorsque le Roi entre dans la chapelle seul & sans aucune suite. Il s'assied, fait signe de commencer, & l'on commence. Lorsque les voix commencèrent *Te Deum laudamus*, Frédéric cacha son visage dans ses deux mains, pour laisser un libre cours aux larmes qui coulaient de ses yeux ; ce spectacle attendrit tellement la plupart des musiciens, que les larmes leur coulèrent des yeux, & qu'ils pouvaient à peine lire leur musique.

Correspondance entre le Roi Frédéric II.
& le Prince royal de Prusse Auguste-
Guillaume , père du Roi Frédéric-
Guillaume II, actuellement régnant.

*Lettre première du Prince royal de Prusse
au Roi.*

Au camp de Buntzlau le 1 juillet 1757.

MON CHER FRÈRE ,

„ Je suis arrivé cet après-midi dans ce camp-ci avec tous les chariots. Les houfards ennemis nous ont attaqués ; mais nous n'avons pas fait la moindre perte. Il est de mon devoir de vous parler franchement de l'état où nous sommes. Soyez sûr que j'ai parlé aux généraux avant que d'écrire cette lettre. Il n'y a ni farine ni pain pour l'armée à Bunzlau. Notre camp a été aussi bien établi qu'il a été possible , parce qu'il s'agit de soutenir la ville. Le camp n'est que trop fort par son front : mais si l'armée ennemie venait à passer l'Elbe , près de Brandeis , comme il paraît par les nouvelles que nous en avons , nous sommes coupés de Leutmeritz. Nous
sommes

hommes maintenant environnés des troupes légères de l'ennemi, si bien qu'il n'y a aucune espèce de vivres dans le camp. Il semble avoir pour but de nous forcer par la faim ; car la sortie du camp sera plus difficile à la vue de l'armée ennemie. De plus , nous manquons d'eau ; car l'aile droite , pour n'être pas coupée par trois gorges, a du être postée comme elle l'est maintenant, ce qui l'éloigne de l'Iser.

„ Les régiments ont fait transporter leurs blessés à Zittau. La plupart des régiments n'ont pas leurs chariots avec eux ; ainsi je crois qu'il sera difficile d'envoyer jusqu'à la moitié du chemin de Leutmeritz autant de chariots qu'il en faut pour aller prendre du pain.

„ Je vais vous proposer, mon cher frère , ce que je crois devoir faire pour la sûreté de l'armée : je vous déclare que ce conseil ne vient pas de moi seul, mais des généraux qui ont plus d'expérience que moi. Nous croyons que si nous allions occuper le camp de Neuschloß , nous pourrions commodément vous joindre d'ici comme auparavant. Nous couvrons par-là la Lusace , & selon

les circonstances , nous pourrions plus aisément passer en Silésie. Le convoi du général Brandeis peut nous joindre sans peine ; il y aurait plus de vivres au camp , & les soldats seraient contents , ce qui est la principale chose dans l'état présent. Voilà la véritable situation où nous sommes.

„ Nous avons vu un corps considérable de troupes légères qui campent près de Strenitz , pas loin de notre camp. Nous sommes séparés par un creux. Les déserteurs qui viennent d'arriver assurent que le prince Charles passera aujourd'hui l'Elbe avec son armée , pour nous attaquer ou venir camper auprès de nous. Si cette nouvelle est véritable , & que je demeure dans ce camp , que je ne suis pas sûr de soutenir avec honneur , en cas que je sois attaqué , je m'acquitterai de ce que je dois à vous , à l'armée & à l'état.

„ Je dis donc , qu'en cette circonstance je marche sans attendre vos ordres ; mais en cas que l'ennemi ne passe pas l'Elbe , j'attends une réponse à laquelle je me soumets , comme je le dois. &c. „

Lettre deuxième du Prince royal au Roi.

Au camp de Buntzlau le 2 juillet 1757.

MON CHER FRÈRE,

„ Vous aurez vu par ma dernière lettre les avis que nous ont apportés un houfard ennemi & une femme de Brandeis. ils me paraissent conformes à la vérité. Nous nous donnons toutes les peines du monde pour avoir des nouvelles de l'ennemi. L'un de nos trompettes revenu de l'armée de Daun a apporté une lettre datée du camp de Lif-fau ; ainsi il est vraisemblable que l'armée du prince Charles est en-deça, & celle du maréchal Daun au-delà de l'Iser. Tout le corps de Nadaſti est campé près de Stranow & de Sobinka. Ce camp est séparé du nôtre par un chemin creux assez large. Le général Winterfeld s'est engagé à marcher avec quatre bataillons à Lobe, pour avoir des nouvelles plus certaines de l'ennemi. Si les choses ne changent pas, le prince Maurice marchera demain avec son régiment, le bataillon des grenadiers de Fink, les régiments de Brunſwic, de Stechau & cent houlfards

qui , suivant vos ordres , doivent venir prendre le pain à Pleiswedel. Nous manquons de toute espèce de vivres ; cette misère fait murmurer le soldat. &c. „

*Lettre troisième du Prince royal de Prusse
au Roi.*

Au camp de Buntzlau le soir du 2 juillet 1757.

MON CHER FRÈRE ,

„ Le prince Maurice vous fera un rapport exact de l'état & de l'impossibilité où nous sommes de soutenir le camp de Buntzlau. Le manque d'eau , de fourages & de vivres en est la principale cause. Ajoutez - y les avis qui nous viennent de tous côtés , que le prince Charles a passé l'Elbe près de Brandeis , que Daun campe à Lissa , & le corps de Nadaſti à Stranow , par où ils nous coupent les vivres & la communication avec Leutmeritz. Je me vois donc contraint d'occuper un camp aussi sûr & mieux situé que celui - ci ; je veux dire celui de Neuschloss. J'attends à tout moment le rapport du général Winterfeld , qui est allé avec quelques bataillons reconnaître l'ennemi ;

dès que je l'aurai , je ferai la disposition de la marche. N'ayant point reçu de lettres de Leutmeritz depuis quelques jours , je crains que les chasseurs n'aient été enlevés. Vous pouvez être assuré , mon cher frère , qu'on ne négligera rien de ce qui est conforme à votre volonté & convenable à l'armée. &c. ,

Réponse du Roi à cette Lettre.

A Leutmeritz le 3 juillet.

“ Marchez à Hirschberg. „

Réponse du Prince royal à ce Billet.

An camp de Neuschlofs le 4 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ Le hofard est heureusement arrivé avec le billet. J'avais établi mon camp près de Hirschberg , parce que je n'ai pu atteindre Neuschlofs. La quantité d'équipages a fort retardé la marche. Malgré cela , nous n'avons pas perdu un chariot , & l'arrière-garde ne trouve à dire qu'un homme du bataillon de le Noble. J'ai pris ce camp , qui n'est qu'à un petit mille de Hirschberg , parce que , dans l'état présent , il est fort commode pour

l'armée qui peut s'y délasser, & que nous y avons quelques vivres. J'enverrai demain un ingénieur à Leypa, pour reconnaître la ville; & la grandeur de la garnison sera confirmée à son rapport. Quand nous aurons mis garnison dans cette ville, nous manquerons moins de vivres, & nous gagnons d'autant plus de terrain pour fourager.

„ J'ai fait aujourd'hui savoir au général Brandeis de hâter sa marche. Le général Rebentisch peut renforcer son escorte à Zittau, où le prince Maurice l'a détaché. Le bataillon de Plock demeure à Gœrlitz auprès des blessés, & le général Rebentisch joindra le général Brandeis avec les bataillons de Kallkrœut & cinq escadrons de Werner. Le colonel qui est à Zittau retient un bataillon de pionniers, & le régiment de Kurfel pour couvrir le magasin.

„ Tous ces environs sont occupés par des petites troupes de hofards & de pandoures; nous n'avons pas le moindre avis de l'armée de Daun; un trompette nous a apporté une lettre encore datée de Liffau.

„ Je ferai reconnaître les chemins qui mènent d'ici à Leutmeritz, à Zittau & par

Aïcha, à Hirschberg en Silésie, afin d'être prêt à tout événement. Le prince Maurice m'a écrit, que le général Bulau est arrivé avec le pain à Pleiſwedel, & que le général Meinecke nous l'apportera aujourd'hui. Les brigandages & les défordres des goujats & des femmes ſont tellement multipliés, qu'il ſera fort néceſſaire de faire un exemple ; c'eſt pourquoi je vous prie de me dicter ma conduite dans cette occaſion. Je ſuis, &c. „

Réponſe du Roi aux premières Lettres du Prince de Pruſſe.

A Leutmeritz le 3 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Vous ne pouvez plus vous retirer en Silésie. Il ne vous reſte donc d'autre retraite que la Luſace. Il faut fourager tous les quartiers, & ruiner tout ce que vous ne pourrez conſommer, pour rendre les ſubſiſtances difficiles à l'ennemi. Dès que vous aurez établi le camp à Hirschberg, la communication avec Leutmeritz ne donnera plus de peine. Il faut faire notre poſſible, pour nous ſou-

tenir jusqu'au 15 août; & comme Zittau est un poste de peu d'importance, je vous laisse le choix d'établir votre camp à Reichenberg, à Krottau ou à Gabel. En cas que l'ennemi s'avise de se tourner vers la Lusace, il faut vous camper avec beaucoup de circonspection, le laisser passer, le suivre alors & lui couper les vivres; par-là il sera contraint de venir vous attaquer dans un terrain que vous pouvez choisir, en consultant le prince de Bevern, & plusieurs autres capitaines qui connaissent ces environs-là. Si l'ennemi va avec toutes ses troupes à Landshout, il faut que vous marchiez à Greifenberg, pour lui couper les vivres. Winterfeld, & surtout le major Cimbers, à qui ces lieux-là sont connus, peuvent disposer votre marche, & choisir votre camp. Ne précipitez rien sur des avis incertains, & ne prenez point de résolution avant d'être sûr des vues de l'ennemi. Faites courir le bruit dans l'armée que vous avez un grand dessein, & que l'affaire aura dans peu une toute autre issue. Je suis, &c.,

*Réponse du Roi à la quatrième Lettre du
Prince royal de Prusse.*

A Leutmeritz le 5 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Je suis bien satisfait du camp que vous avez établi à Neuschlofs, & vous l'avez posé comme il le faut pour l'état présent. Ayant appris que l'ennemi a des vues sur Teschen, il faut être sur vos gardes, & empêcher qu'un corps ennemi ne s'établisse entre votre camp & l'Elbe. Car supposé qu'un corps ennemi vint camper dans ces quartiers, il faut que vous détachiez aussitôt un corps vers Budissin, ce qui obligera l'ennemi à se désister de son dessein. En cas que toutes les forces ennemies se portent sur Leutmeritz, ce qui nous obligerait à nous joindre, j'ai choisi un camp très-fort entre Ploschkowitz & Zaorzan; mais cette réunion ne doit se faire qu'à toute extrémité.

„ J'ai reçu la nouvelle que l'armée du prince Charles a marché à Wittendorf; mais je n'en crois rien. Si vous avez quelque chose à me faire tenir, il faut prendre pour cela un hofard qui sache la langue

hongroise, & l'habiller en Autrichien; sous ce déguisement, il passera sûrement par les postes; & si on venait à le découvrir, peu importe, parce que la lettre est en chiffres; mais vous pouvez l'assurer, que lorsqu'il arrivera, il aura six ducats. J'ai donné ordre aux commandants des forteresses de Schweidnitz, de Neisse, de Glatz & de Cosel, & au colonel Kreutz, de vous faire les rapports de tout ce qu'ils sauront des mouvements de l'ennemi, & des lieux où il a établi ses magasins; par où l'on pourra juger quelles sont ses vues. Au reste, si le brigandage & le désordre des femmes & des goujats continuent, il sera bon de faire un exemple, & de faire pendre quelques-uns de cette canaille. Je suis, &c. „

*Réponse du Prince de Prusse à la première
Lettre du Roi.*

Au camp de Neuschloss le 6 juillet.

Au matin.

MON CHER FRÈRE,

„ Depuis la nuit du 30 juin, je n'ai point reçu de vos nouvelles; je crains qu'il ne

soit difficile d'entretenir la communication avec la ville de Leutmeritz, à moins qu'on ne mette garnison dans les villes d'Ausche & de Drum; mais les lieux n'étant pas tenables, au cas que l'ennemi les attaque en force, je ne voudrais pas le conseiller.

„ Vous voulez que nous fassions notre possible pour nous soutenir en Bohême jusqu'au 14 août; le manque de vivres & de fourrages rendra ce dessein bien difficile. Tout ce que je crois fésable, c'est d'attendre vos ordres avant de faire le moindre mouvement; & si, selon l'occasion, il faut prendre un parti sur le champ, vous pouvez être sûr que je consulterai les généraux les plus expérimentés & ceux qui connaissent le pays, & que sur-tout on ne résoudra rien à l'étourdie. J'ai reçu un billet du général Branleis, qui est arrivé le 2 à Zittau, & je lui ai écrit de se mettre en marche avec 700 chariots & l'argent. Comme il doit passer près de Gabel, j'ai détaché le major Billerbeeck avec un bataillon de grenadiers, pour lui en faciliter le passage. Le major vient de me mander que l'ennemi l'a prévenu, & qu'il s'est arrêté avec le bataillon à Leipa. Un homme venu

comme député de Reichstadt , pour s'excuser auprès du commissariat de ce que la ville n'a pas livré les provisions imposées , parce que les Autrichiens occupent tous les chemins , m'a dit qu'il avait vu des dragons & des cuirassiers , & qu'il avait ouï dire que le corps de Nadaſti avait passé l'Iſer à Munchengrætz , pour marcher à Zittau , & que l'avant-garde de ce corps était près de Nîmes. Ces avis ne nous ont pas peu troublés à l'égard de la marche du général Brandeis ; pour en être sûrs , nous enverrons aujourd'hui deux patrouilles fortes , l'une vers Gabel , & l'autre vers Nîmes , pour reconnaître les forces de l'ennemi : & comme nous ne pouvons nous passer de la communication avec Zittau , la force du détachement qui doit s'emparer de Gabel , sera proportionnée au rapport que les patrouilles feront. Le général Brandeis est informé de tout , & a ordre de ne marcher que quand on le lui mandera. Le régiment de Brand est entré aujourd'hui à Leypa , où la boulangerie s'établira.

„ Le général Goltze a écrit au général Retzau touchant la paix ; il demande un

nouveau transport de farine. Notre infanterie est forte de 21,135 hommes, & la cavalerie de 6037 chevaux, les hofards compris. J'ai l'honneur d'être, &c. „

Lettre du Prince de Pruffe au Roi.

Au camp de Neufchlofs le 6 juillet.

Après midi.

MON CHER FRÈRE,

„ Nous tenons les avis fuivants de trois différens efions, que le général Werner a envoyés épier les actions de l'ennemi. Le corps de Nadafti doit marcher fur trois colonnes; la première eft compofée de hofards, de pandoures, de cavalerie & d'infanterie régulière, qui arrivèrent hier à Nimes. Ils ont pour but de nous couper la communication avec Zittau. La feconde colonne eft à Hirschberg, & confifte dans les trois régiments de cavalerie de Saxe, en quatre régiments de hofards & mille pandoures. Le refte du corps de Nadafti eft maintenant entre Dauba & Perftein. L'armée de Daun doit avoir paffé l'Ifer avant-hier près de Benatek, & faire

aujourd'hui une marche en-avant. On dit hautement dans l'armée ennemie, qu'elle a en vue de nous couper de Zittau & de notre magasin. Tous ces avis, confirmés par nos patrouilles, m'ont porté à suivre le conseil du général Winterfeld, & à établir le camp à Leypa, où le général Brandeis, passant par Georgenthal, pourra nous joindre. Après cette jonction, nous sommes en état de détacher un grand corps vers Gabel. La communication avec Leutmeritz n'en fera pas plus difficile que de ce camp-ci. La principale raison qui m'a porté à faire cette marche, est la communication avec Zittau, & la jonction du général Brandeis, avec les provisions & la caisse militaire, deux choses qui courent risque d'être perdues, si elles ne sont efficacement couvertes.

„ Le général Winterfeld marchera demain à Georgenthal, avec cinq bataillons & un régiment de dragons & de hofards, pour nettoyer le chemin de Zittau. Je n'ai pas encore reçu le rapport du major Belling qui patrouille vers Gabel. Je suis, &c. „

Réponse du Roi à la Lettre précédente.

A Loutmeritz le 7 juillet

MON CHER FRÈRE,

„ J'ai reçu vos deux lettres du 6, sur le même sujet. J'agréé, pour ce coup, la marche que vous avez faite avec l'armée; mais j'espère que dès à présent vous ne reculerez plus, afin que vous ne vous trouviez pas au milieu de la Saxe sans y penser. Il me semble que le poste de Neuschloß était assez fort, & vous n'aviez qu'à détacher deux grands corps qui eussent pu aller au-devant du général Brandeis, pour lui faciliter le passage. J'ai maintenant lieu de craindre qu'il ne soit attaqué avant que de vous joindre, parce que les hofards m'ont rapporté qu'ils avaient entendu tirer dans les environs de Gabel, ce qui ne saurait être autre chose. Le corps de hofards qui a été détaché contre vous, ne saurait être aussi grand qu'on le fait, parce que l'ennemi en a détaché deux régiments pour aller à la ville de Nuremberg. Un régiment campe dans ces environs, & trois bataillons sont encore avec l'armée. Quand vous aurez la farine &

l'argent, je vous prie au nom de Dieu, de ne plus marcher à reculons, car je vous prédis qu'il n'y a point de fourage en Saxe; ainsi en vous retirant vous manquerez de tout, & par conséquent tout fera perdu. Nous avons reçu ce soir par un trompette des lettres du maréchal de Daun; elles viennent de Kofmonos. J'espère que vous aurez reçu celle que je vous ai fait tenir ce matin par un hofard. Je fuis, &c. »

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Leypa la nuit du 7 au 8 juillet.

MON CHER FRÈRE;

„ Nous sommes entrés aujourd'hui dans le camp de Leypa, qui est bien fort, & qui assurera la marche du général Brandeis. Nous campons maintenant à trois milles de Teschen: je ferai au plutôt reconnaître les chemins de Budiffin & de Leutmeritz. J'ai reçu aujourd'hui avis des majors de Belling & de Billerbeck. Ils sont heureusement arrivés à Gabel, & ont mis garnison dans la ville. Ils n'ont point vu de pandoures pendant leur marche; cinq cents hofards ont escarmouché
avec

avec les nôtres, nous n'avons perdu qu'un cheval.

„ Le général Winterfeld doit arriver ce soir à Georgenthal ; il m'a fait dire qu'il espérait que le chemin de Zittau serait assuré demain, & qu'il avait mandé au général Brandeis de se mettre en marche. Dans ce moment, un de nos trompettes revient. Il a été jusqu'au village de Walker, voisin de Hirschberg, où il a trouvé un major avec un détachement du régiment d'Odonell. Il a vu des houfards dans tous les villages par où il a passé, mais point de pandoures. Il n'a point apporté de lettres, parce qu'il a dit que j'en aurais demain par un trompette ennemi. Il est difficile de deviner les vues des ennemis ; car la quantité de troupes légères empêche d'en rien savoir, & l'on ne peut faire état sur les avis des passants. L'armée de Daun doit camper près de Buntzlau ; cela est vraisemblable ; & le corps de Nadaſti près de Hirschberg ; un autre corps, à ce qu'on dit, s'est mis en marche vers Weiswasser, & doit passer du côté de Zittau. Ce dessein fera bien anéanti par nos mesures.

„ Je n'ai pas la moindre nouvelle de l'armée du prince Charles. Un des grands inconvénients que j'éprouve , c'est que pour faire une marche , il faut que je le sache 36 heures auparavant , afin que je fasse prendre le devant aux bagages , en quoi j'abonde. Je les ai fait examiner par un officier de l'état-major , pour me défaire du superflu. Cependant il faut garder ce dont les régiments ne sauraient se passer. Les avis que peuvent me donner les gouverneurs des forteresses de Silésie , me feront bien connaître les projets de l'ennemi ; mais en cas qu'il ait des desseins sur cette province , & surtout sur le magasin de Schweidnitz , je vous tromperais , si je vous disais qu'en l'état où je suis , je pourrais contribuer à l'empêcher selon vos ordres. Je fis hier partir un housard déguisé avec une lettre ; je ne fais s'il arrivera ; j'ai fait trois copies de cette lettre , que je vous ai fait tenir par trois différents messagers. J'ai écrit aujourd'hui au commandant de Teschen de m'apprendre comment vont les affaires dans ces quartiers - là. Je m'estime heureux de me conformer en toutes choses à vos dispositions. Vous pouvez être

assuré que mes vœux seront accomplis quand je pourrai vous convaincre de mon estime & du respect avec lequel je ferai toute ma vie. &c. „

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

A Leutmeritz le 7 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ J'ai des avis sûrs, que toute l'armée de l'empire qui s'assemble à Furth, n'est forte que de 18,000 hommes. C'est trop peu pour faire une diversion. Je soupçonne que les Autrichiens ont envie d'entrer par Landshout en Silésie. Le général Kreutz m'a écrit qu'un corps de 3000 hommes s'est montré en ces quartiers - là, mais qu'il s'est retiré. Daun couvre les mouvements de son armée par ses troupes légères; cependant Dieu fait ce qu'il fait.

„ Entretenez un commerce continuel avec le capitaine & vice-commandant d'O à Glatz & avec le général Kreutz, afin que vous puissiez avoir avis de ce que l'ennemi entreprend dans ces quartiers - là, & faites bientôt la disposition de votre marche, en cas

que vous deviez y passer. Le général Winterfeld & le major des ingénieurs Embers connaissent le pays & les camps que vous aurez à prendre. Si cette province devient le théâtre de la guerre, & que vous puissiez prévenir l'ennemi à Landshout, vous trouverez dans les montagnes des camps avantageux qui couvrent la Silésie. La première chose que vous devez observer, c'est que si vous êtes obligé de vous retirer par la Luface, vous ferez contraint, en cas que Nadasti vous suive avec sa cavalerie, de lui opposer un corps que vous laisserez à Zittau, pour empêcher les invasions. Alors je ferai relever ces troupes, & vous donnerai de plus un renfort d'autant de troupes que je pourrai m'en passer. Je suis, &c.

Réponse du Prince de Prusse à cette Lettre.

Au camp de Leypa le 8 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Le hofsard m'a apporté votre lettre du sept. Le commerce que je dois entretenir avec les commandants des forteresses de Silésie fera difficile, parce que toute la

communication est interrompue par les troupes légères de l'ennemi ; cependant j'y ferai mon possible. Je vous demande en grace , de me donner un ordre positif sur ce que vous voulez que je fasse. Dois-je couvrir la Silésie , ou demeurer en Bohême pour couvrir la ville de Zittau , aussi longtems que j'aurai du fourage ? Si vous craignez une irruption en Silésie , & que j'y doive passer , je crois qu'il fera difficile , & même impossible , de prendre un autre chemin que par Zittau , à cause de la quantité de bagages qu'il faut faire avancer & charger des choses nécessaires. Outre cela , il faut prendre le pain du magasin de Zittau , & y attendre que les chariots en soient chargés. Il faudrait du moins 15 bataillons tels qu'ils sont maintenant , pour couvrir Zittau , en cas que je passasse en Silésie ; car le corps de Nadaſti passe pour être fort de 10,000 hommes.

„ Le général Brandeis m'a écrit de Gabel , où il est arrivé le 7 avec les premiers chariots. J'ai détaché le général Crocæ avec deux bataillons d'infanterie & avec des houfards & des dragons , pour faciliter sa marche. Nous n'avons pas la moindre nouvelle de

l'armée de Daun. Tout notre camp est environné de petites troupes de hofards ennemis ; mais ils n'ofent fortir des bois. Un homme venu de Gœrlitz rapporte qu'un corps ennemi y a campé fur le midi. Jê tâcherai d'en avoir des nouvelles. Je n'en ai point reçu aujourd'hui du général Winterfeld. Il a eu pour but d'arriver aujourd'hui à Georgenthal ; je crois qu'il y est , & que fon rapport a été intercepté. Le général Goltze m'a affuré , que nous ne pourrons nous mettre en marche avant le 14 , parce que la farine n'arrivera que demain , & qu'il nous faut du pain pour fix jours. Le général Winterfeld vient de revenir ; il a laiffé deux bataillons à Reichstadt , & n'a vu que 400 pandoures & quelques hofards , qui fe font d'abord retirés. Le chemin de Zittau eft maintenant affuré par la garnifon de Reichstadt , & je crois que le général Brandeis arrivera demain au camp.

„ Le général Goltze m'a dit , qu'il étoit abfolument néceffaire d'ordonner que l'on renvoie les chariots de Siléfie , qui ont apporté la farine , & que la confommation en pain & fourage ferait autrement trop grande.

J'ai suivi son conseil & donné ordre pour cela.

„ Le général Winterfeld m'a dit, qu'il était averti que ce ne sont que six cents chevaux qui marchent vers la Silésie ; il espère être mieux informé des desseins de l'ennemi , ayant un espion fort rusé. Je suis, &c. „

*Réponse du Prince de Prusse à la première
Lettre du Roi du 7 juillet.*

Au camp de Leypa le 10 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ Le hofard que j'envoyai hier à Leutmeritz chargé de ma seconde lettre, n'ayant pu passer, est heureusement revenu ce matin. J'espère que celui-ci fera plus heureux, & je les lui confie toutes deux.

„ Le général Brandeis arriva hier heureusement ici avec tous les chariots de farine ; par - là , nous avons de la farine pour dix jours , & la solde pour deux mois. Il a apporté l'augmentation. L'infanterie a perdu 213 hommes par la désertion. Les postes de Reichstadt & de Gabel étant occupés , le

convoi a passé avec sûreté ; quelques hofards & pandoures se font montrés à l'arrière-garde, mais un coup de canon a suffi pour les éloigner. Un trompette autrichien arriva hier avec une lettre du général Moroez , qui a son quartier à Nimes ; son corps doit être fort de 5 à 6000 hommes , & composé de hofards & de pandoures.

„ Je ferai demain retourner à vide les chariots que le général Brandeis a amenés , & ils seront escortés de deux bataillons. Ces bataillons demeureront à Zittau , pour les couvrir toujours , quand nous aurons à aller prendre de la farine de ce lieu.

„ Je vous envoie le rapport d'un défer-teur & d'un autre homme. Quoique je n'ajoute guère foi à ces discours-là , je n'ai pas voulu manquer de vous les mander. Je ne fortirai pas de ce camp fans ordre ni raison importante. Je n'ai jamais cru qu'en passant avec l'armée par Zittau en Luface , je m'y arrêtaffe longtems ; mais j'ai bien cru que je passerais par la Luface en Silésie , pour en couvrir les frontières. Ignorant tous vos desseins , je crois avoir bien agi de faire reconnaître les chemins , & de mettre gar-

nison dans les lieux qui couvrent le chemin. Le colonel le Noble, soutenu par cent hounfards, veut attaquer un corps de pandoures cette nuit. Il est allé reconnaître les chemins du bois, & croit les couper.

„ Il vient d'arriver un trompette autrichien, avec une lettre du maréchal de Daun, dattée de Munchengrætz du sept. On m'a envoyé avec lui un valet qui a volé son maître, le capitaine Bos d'Iltzenplitz; je l'ai fait examiner, & je vous envoie son rapport. Je suis, &c. „

Lettre du Prince de Prusse au Roi.

Au camp de Leypa le 11 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Nous avons fait partir aujourd'hui un trompette autrichien pour Leutmeritz, avec des lettres pour le général Retzow, & pour sa sûreté nous lui avons donné pour compagnon l'un des nôtres, qui a des lettres. Nous espérons que les postes avancés de l'ennemi le laisseraient passer; ce coup a réussi, & notre trompette vient de revenir & de rapporter la réponse. Je vous prie

très-humblement de m'honorer de vos ordres pour les incidents que voici.

„ Tous les avis sont d'accord , que la grande armée combinée a passé l'Iser près de Munchengrätz , & va camper à Nîmes , où est maintenant le général Moroez. Ce mouvement l'approche du chemin de Zittau , qui y mène par Gabel & Reichstadt. Si l'ennemi y établit son camp , il peut arriver à Zittau en même tems que nous ; & quand nous y voudrions marcher , le chemin le plus court que nous aurons à prendre , quoiqu'assez praticable , fera celui de Georgenthal , si nous ne voulons pas prêter le flanc à l'ennemi.

„ Je vous envoie ci-joint le rapport d'un déserteur autrichien & d'une femme , ainsi que celui du major Belling à Gabel. Le général Winterfeld a tâché de fonder le trompette autrichien qui arriva hier ici , & tout ce qu'il en a su , c'est que le général Keit a été détaché avec 15,000 hommes. Je vous demande encore une fois la grâce de me donner des ordres positifs sur ce que vous voulez que je fasse. Outre cela , il faut vous dire encore , que nous n'avons ici du pain

que pour dix jours , & que le transport de farine que le général Blandéis a amené à Zittau , ne fuffit que pour trois semaines.

„ Je ferai reconnaître un camp qu'on m'a conseillé d'occuper , au cas que Daun aille établir le sien à Nîmes. Par-là , notre aile droite s'étendrait jusqu'à Brins ; nous aurions Walten en front ; notre aile gauche ferait du côté de Gabel , & l'on couvrirait le chemin de Zittau par cette position.

„ Nous manquons principalement de viande ; tous les régiments ne sont pas pourvus de bœufs , & les habitants du pays n'en sauraient assez fournir , parce que les hofards & les pandoures y mettent obstacle. Le Noble a mis le feu à quelques baraques de pandoures , & emporté leurs manreaux. Je fais , &c. „

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

A Leutmeritz le 6 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ Je vous prie de bien vous tenir sur vos gardes , & de ne pas divulguer ce que je vais vous écrire ; cela est de la dernière conséquence. Vous n'avez que faire de rien

craindre pour Schweidnitz ; cette place est pourvue de tout , & ne pourra être facilement prise , si ce n'est par un siège dans les formes.

„ La première chose que vous aurez à faire, c'est de joindre le général Brandeis avec la caisse militaire & les 700 chariots de farine & d'augmentation , & de renvoyer aussitôt les chariots déchargés.

„ Voilà après cela ce que l'ennemi peut faire.

„ I. Il peut se former des projets sur la Silésie. Je vois que maintenant il n'y pense pas , & n'a pour but que de nous chasser de Bohême. Ainsi quand nous nous retirerons en Saxe , ce qui doit nous arriver d'aujourd'hui en six semaines , & que l'ennemi fasse tous ses efforts , pour pénétrer dans la Lusace , & envoyer encore un corps vers Gotha , vous n'ignorez pas mes sentiments sur ce qui regarde la Silésie aussi bien que sur la Lusace. J'ai des avis sûrs qu'il a détaché trois régiments à Nuremberg. L'armée de l'empire ne saurait se mettre en marche avant la moitié du mois d'août... „

On omet ici des projets relatifs à une offensive & à une défensive en Saxe.

„ Vous ferez la même chose en Luface ; mais comme nous ne pouvons pas agir offensivement des deux côtés , vous songerez à fortifier vos camps , tandis que mes expéditions dureront ; alors je vous enverrai du secours , ou j'irai faire la même chose , & agir offensivement avec vous. Dans ce cas , je vous conseille sincèrement d'attaquer avec une aile.

„ Pour apprendre bientôt ces manœuvres à vos officiers , il faut vous dépêcher d'incorporer les bataillons de Kahlenberg & de de Baer dans les bataillons faibles. Les régiments de Manstein & de Wiedersheim seront unis à ceux de Bévern , du prince Henri , de Munchow , de Schultz & de Wied. Les généraux en peuvent choisir les meilleurs officiers pour les rendre complets. Les autres officiers , le général Wiedersheim & ceux qui perdent leurs compagnies , seront payés de ma caisse. Pourvu de tous ces secours , vous pouvez rentrer dans le camp de Neuschloß. Cette marche en - avant ne fera pas de mauvaise conséquence. Je suis , &c. ,

*Réponse du Prince de Prusse à la Lettre
précédente.*

Au camp de Leypa le 12 juillet.

MON CHER FRÈRE,

„ Je reçus hier au soir votre lettre du 8 ; vous pouvez être assuré que je n'abuserai pas de la confiance que vous mettez en moi, & que j'observerai inviolablement le secret sur tout ce que vous me mandez dans votre dernière lettre.

„ Vous voulez que je vous apprenne sincèrement & sans déguisement, de quelle manière j'envisage l'état présent des affaires. Vous saurez déjà, sans doute, que le général Brandeis nous a heureusement joints, & qu'il a laissé à Zittau de la farine à peu près pour un mois. Les chemins de Zittau sont fort impraticables. Si nous voulons avoir du pain pour 10 jours, il faut envoyer 550 chariots prendre la farine, avec une escorte proportionnée aux forces de l'ennemi. Depuis le camp où nous sommes maintenant, tenant Gabel & Reichstadt, le convoi peut aller & venir en toute sûreté, parce que

nous sommes en état de soutenir ceux des postes. Si un corps ennemi campe à Nîmes, nous pouvons faire camper quelques bataillons à Gabel; en cas que je doive poser un camp vers les terres basses, je suis garant que l'ennemi ne peut m'en empêcher. Mais je ne puis garantir alors que les chemins de Zittau demeurent libres; & supposé que l'ennemi nous prenne un seul transport de farine, nous manquerons de pain, ce qui tirera à conséquence.

„ Suivant les avis que nous avons de l'ennemi, il s'est campé entre Liebenau & Swigan; le corps de Nadaſti est en-avant de ce camp, & le corps de Moroez près de Nîmes, & fait avancer l'avant-garde de Nadaſti. Il me semble que le plus grand mal que l'ennemi peut nous faire, est de prendre notre magasin. Celui de Silésie est couvert par la forteresse de Schweidnitz. Il lui reste donc celui de Zittau, sur lequel il pourrait bien avoir les yeux. Si je me tiens avec l'armée comme je suis, il n'osera rien entreprendre, parce que je pourrai arriver à Zittau avec lui, & que je pourrai peut-être l'y prévenir. Mais si je marche en-avant, il est le maître

de faire avancer un grand corps, & de couvrir celui-ci par l'armée.

„ Le manque de fourage me portera à quitter ce camp dans l'espace de huit jours. Je vous laisse donc à délibérer si je dois avancer ou former un camp, ayant pourtant peur de perdre la communication avec la ville de Zittau, ou si vous voulez que je rentre dans le camp de Gabel, qui n'est pas loin d'ici, & par où je puis couvrir la ville de Zittau.

„ Les troupes légères de l'ennemi se font rarement voir; le plus grand dommage qu'elles nous font, c'est de mettre obstacle aux convois. La plupart des régiments manquent de bœufs; le général Goltze fait tous ses efforts pour nous en procurer par des contributions, mais elles sont peu respectées.

fr „ L'incorporation des régiments ne devrait peut-être se faire que quand les régiments seront en garnison; car si elle se fait en campagne, il est à craindre que les soldats ne désertent beaucoup avant d'être connus de leurs officiers.

„ J'attends vos ordres à ce sujet, & je m'en acquitterai en toutes choses.

„ J'ai

„ J'ai vu l'augmentation des régiments ; les gens sont propres au service & assez bien exercés : la plupart des chevaux sont jeunes ; ceux des régiments de Kiow & de Schechow sont dans le meilleur état du monde ; le régiment de Wurtemberg est fort déchu , & n'est point dans l'ordre qu'il faut. Le major Dalwitz est absent & blessé ; ainsi son régiment n'a ni chef ni officier commandant ; ce qui est cause qu'il a rendu de si bons services au commencement de la campagne. Je suis , &c. „

Réponse du Roi.

A Léntmeritz le 14 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ J'ai reçu votre lettre du 12. Si vous reculez encore une fois , vous ferez adossé dans un mois contre Berlin. L'ennemi ne fait que vous fuivre. Si vous vous retirez , vous aurez manque de fourage , & le vous prendra toujours en flanc , de quelque côté que vous tourniez. Nadaſti campe à Gaſtorf , & Daun à Nîmes ; nous avons entendu sa retraite. Je vois que vous vous

laissez emporter aux avis, & qu'on vous les grossit; vous avez des chariots de provision, qui pourront vous apporter autant de farine qu'il vous en faut. Je trouve plus à propos & plus nécessaire de détacher un corps de 5 à 6000 hommes à Schweidnitz, pour couvrir les frontières contre les incursions de Keit. Je me réglerai pour cela sur les avis que vous m'en donnerez.

„ Il faut que l'incorporation des régiments de Saxe se fasse en même tems. Le major Dalwitz est malade à Dresde. Je le porterai à retourner à son régiment. Il faut cependant que le général Putkammer prenne soin de ce régiment comme du sien.

„ Ce qu'il y a d'ennemis ici ne consiste qu'en deux régiments de houfards, deux de cuirassiers & quatre de dragons de Saxe, six bataillons d'infanterie hongroise, & environ 3000 pandoures. Laudon se trouve à la Bascapoul, avec 1500 houfards & pandoures, & 7 à 800 hommes sont tantôt à Kraupen, à Zinwald & à Auflig, tantôt à Marienschein & à Schœnberg. Rabattez tout cela du corps que l'on dit être contre vous, & vous verrez

que l'on vous grossit le nombre des troupes qui vous environnent. Je suis , &c. „

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

A Leutmeritz le 10 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ Nous avons depuis hier au soir un grand corps ennemi devant nous , qui campe entre Wegstadt & Sahurzan. Je ne puis vous dire si c'est toute l'armée ou non. Ils ont détaché un grand corps vers Aufche , que je crois fort de 4000 hommes. C'est à Teschen que l'on en voudra , à ce que je puis juger. Vous en êtes à portée ; & vous pouvez détacher un corps par derrière , ce que je ne saurais faire d'ici. Ainsi il fera à propos de faire marcher aussitôt un corps de 7 ou 8000 hommes , qui empêchera les entreprises de l'ennemi. Je suis , &c. „

Réponse du Prince de Prusse à cette Lettre.

Au camp de Leypa le 13 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ Le chasseur est heureusement arrivé cette nuit avec la lettre du 10. Le général

Winterfeld se mettra en marche avec sept bataillons de dragons & dix escadrons de hofards, aufsitôt que le pain fera cuit. On dit que les chemins de Budiffin font fort mauvais, & que le canon n'y pourra passer; ainfi le général Winterfeld marchera à Kamnitz, & il croit prévenir le corps qui, au dire de fes efions, veut attaquer Tefchen & Pirna.

„ Je viens de recevoir une lettre du général Kreutz, & une autre du miniftre Schlaferndorf, qui me mandent que l'ennemi avait pris Landshout. Le général Kreutz m'apprend qu'il s'était retiré avec le bataillon à Schweidnitz. Les forces de l'ennemi me font inconnues. Le général fe rapporte à la lettre qu'il m'a écrite & que je n'ai pas reçue. Demain, les chariots efçortés de deux bataillons du régiment de Zittau, iront prendre de la farine pour neuf jours. En cas que vous me commandiez de marcher, il faut que je le fache trente-fix heures auparavant, afin de faire prendre le devant aux chariots. J'ai maintenant encore 33 bataillons, 35 efçadrons & 15 efçadrons de hofards avec moi. Je n'ai point eu de nouvelles de

l'ennemi. Nous changerons de camp cet après-midi , pour boucher le vide qu'a fait le détachement , & ne pas occuper trop de terrain. Un trompette que nous avons fait partir aujourd'hui avec le bagage du général Treskow , & d'autres officiers prisonniers qui le désirent , vient de s'en retourner. Son reçu était signé du général Haddick , & daté de Neuschlofs. Je suis , &c. „

Lettre du Roi au Prince de Prusse.

Au camp de Leypa le 23 juillet.

MON CHER FRÈRE ,

„ Pour vous mettre en état de faire un jugement de ce que nous avons à faire l'un & l'autre , il faut que je vous fasse d'abord une peinture de notre état présent.

„ Vous avez le maréchal de Daun contre vous , & Nadaſti est contre moi. Morocz peut vous prendre en flanc ; Keit , s'il est détaché , marchera vraisemblablement à Lands-hout. De l'autre côté , les Suédois rassemblent un corps de 17,000 hommes près de Stralfund.

„ Les Français sont entrés dans le pays de Hesse. On m'écrit que 8000 hommes ont passé le Wefer ; ils seront suivis de huit mille autres ; ces 16,000 hommes joindront, ce me semble , les troupes de l'empire , pour faire leurs opérations dans le pays de Halberstadt & de Magdebourg.

„ Tous ces évènements ne sont pas bons, sans doute ; mais il faut tâcher de bien exécuter ce que je vais vous dire. Pour vous , il faut que vous couvriez la Lusace ; car supposé que vous y manquiez , un essaim de troupes légères irait par la Silésie porter le fer & le feu jusqu'à Berlin , parce que je ne saurais le secourir dans le tems. Je n'ai garde de vous ordonner la manière d'exécuter ce dessein. Tout cela est difficile ; consultez vos généraux les plus entendus , & choisissez toujours les meilleurs moyens, suivant les circonstances. Je ne vous prescris rien , soit pour les postes que vous avez à prendre , soit pour les marches que vous avez à faire.

„ Pour moi , j'ai pour but de tenir les montagnes de Saxe , pour couvrir mon magasin , pour avoir l'Elbe libre & m'opposer

aux incursions des Français. Quant à la Poméranie, je renforcerai de 5000 hommes la garnison de Stettin. Vous devez au plutôt possible faire marcher le régiment de Bévern à Stettin. J'y envoie en même tems le régiment du prince Maurice.

„ J'ajoute à cela la nouvelle que je viens de recevoir, que les Français ont pris la ville d'Embsen, & le maréchal de Leuwald m'écrit qu'il s'attendait à tout moment à la reddition de Memel, parce que les Russes assiègent la ville. Apraxin se retranche près de Kauen, la flotte & les galères en veulent aux côtes.

„ Que cela fait perdre courage ! Il faut que nous redoublions maintenant nos efforts. Je suis d'avis qu'il faut attendre notre sort d'une bataille décisive, qui doit se donner au plutôt de l'un ou de l'autre côté. Si cela n'arrive pas, les deux armées feront perdues avant que la campagne soit finie. Vous aurez sans doute vu par ma dernière lettre, de quelle manière je veux que les régiments soient incorporés. Vous avez les régiments de Manstein & de Wiedersheim, le bataillon de grenadiers de Kallenberg & ceux de Beer

& de Diezelsky à votre disposition. Je permets que les chefs choisissent d'entre les régiments de Saxe les meilleurs enseignes & sergents, pour les mettre dans les leurs.

„ En cas que le maréchal de Daun se campe avec toute son armée vis-à-vis de moi, vous pouvez détacher 8 à 10 bataillons & les hofards en Silésie, & couvrir ces montagnes, mais surtout la ville de Schweidnitz. On pourra envoyer, en cas de besoin, de la farine pour un mois du magasin de Dresde. Vous en êtes pourvu maintenant jusqu'au 12 août, & l'on vous en peut fournir jusqu'au 12 septembre.

„ Les marches continuelles en reculant ne valent rien à la longue; vous manquerez toujours de fourages, de pain & d'autres vivres, & vous perdrez autant par la défection comme en combattant avec l'ennemi. Dans des conjonctures aussi désespérées que les nôtres, il faut choisir des moyens désespérés. „

Apostille écrite de la propre main du Roi.

„ Il faut toujours vous tourner vers la grande armée; si elle détache un corps pour

entrer en Silésie, faites la même chose ; & en cas qu'elle se mette en marche vers la Silésie , & laisse un corps en Lusace ; faites de même. „

L'affaire de Gabel & les désagréments qui en furent les suites , affectèrent tellement le prince royal , qu'il tomba malade au camp ; d'où il se retira à Leipzic. Depuis ce tems-là, il ne prit plus aucune part aux affaires.

Sa mélancolie & sa maladie augmentant de jour en jour, on lui conseilla de se faire porter à Berlin. On croyait que , rendu à sa famille, il pourrait se rétablir. On se trompa, il s'obstina à fuir toute société. Au commencement du mois de mai 1758, il se retira à Orangebourg , où il mourut le 12 juin de la même année. Quelque tems avant sa mort, il écrivit, dit-on, au Roi la lettre suivante.

*Lettre du Prince de Prusse mourant
au Roi son frere.*

SIRE ,

„ Je n'ai plus que vingt-quatre heures à vivre ; les médecins viennent de me l'annon-

cer: ce n'était pas la plus mauvaise nouvelle que je pusse recevoir. Las d'espérer & de craindre, las de faire des vœux dont la fortune se joue, j'envisage avec quelque satisfaction mon passage prochain à une nouvelle manière d'être. Son obscurité, qui est tout ce que l'on en connaît, m'inspire de la confiance. Je peux gagner à l'une, & je ne peux rien perdre à l'autre supposition. Si la dissolution du composé me rend aux différents éléments, dont je ne saurais méconnaître en moi l'émanation, j'aurai l'équivalent du néant. Cette perspective n'a rien de douloureux pour un homme, dont la vie fut remplie d'amertume & de chagrin; si cette portion de moi-même, que je sens supérieure à mes infirmités, ne subit point la décomposition; s'il est en moi une ame qui survive à mon corps, elle conservera sans doute le sentiment qui lui fut le plus cher, & je serai heureux.

„ Penfer & vous aimer, Sire, l'habitude m'a rendu l'un aussi nécessaire, que l'autre l'était par sa nature. Dans le nouvel ordre des choses, où mon ame doit passer, elle conservera cette double action comme partie

de son essence. Le bonheur de vos peuples, la gloire de votre règne, votre affection pour votre famille, feront portion de sa félicité. Je goûte déjà le commencement de cette merveilleuse révolution. Le moment qui va me mettre pour jamais hors de votre vue, me fera rentrer dans l'honneur de vos bonnes grâces. Les droits de l'héritier ne combattront plus dans votre cœur les droits du frère; la politique du prince n'étouffera plus la tendresse fraternelle; votre Majesté m'accordera tout, quand je n'aurai plus rien à prétendre. J'emporte au tombeau le sentiment délicieux de ce retour. Que n'ai-je en mon pouvoir le changement de votre fortune, comme celui de votre cœur!

„Laissez-moi, Sire, laissez-moi jouir d'avance du plaisir d'être chéri de votre Majesté. Permettez-moi d'anticiper sur mes funérailles, & de me figurer que je suis admis dans votre conseil; qu'on y a du respect pour ma personne, de la confiance en ma droiture, de la déférence pour mes avis. Un mort ne saurait vous allarmer sur le partage de votre gloire. Le préjugé est pour vous, Sire; & la supériorité de votre génie

est trop bien établie , pour qu'on vous croie redevable à mes conseils des heureuses suites de votre déférence pour eux.

„ Dans ces heures de crise , où je tâche de ramasser & d'exalter toutes les facultés de mon ame , pour une dernière opération , je ne puis ni ne veux descendre à mes griefs personnels. Je laisse à mes fils la triste satisfaction de vous entendre regretter de m'avoir fait justice trop tard. Je laisse à mes frères Henri & Ferdinand , le soin de niveler la distance que vous dûtes toujours mettre entre les princes de votre sang & le reste de vos sujets. Vos courtisans me feront justice d'eux-mêmes. Ils m'ont méprisé ; ils ont osé l'afficher. Lorsque le tems les aura consolés de la dépense du deuil , qu'il ne tient pas à moi de leur épargner ; ils reconnaîtront mes droits & leurs torts. Peut-être , Sire , je serai trop vengé par mes fils , par mes frères , par vos amis. Je le prévois ; c'est en vain que je souhaite de n'exister que dans le souvenir de votre Majesté. Oui , Sire , les regrets de mon frère suffiraient pour expier à mes yeux les manquements de mon

Roi : je laisserais volontiers la postérité dans l'erreur à mon sujet.

„ Mais j'ai beau donner l'effort à mon imagination ; la petite fièvre qui me consume , n'allume point assez mon sang , pour jeter le trouble dans mon cerveau. Mes idées s'arrangent ; elles se produisent avec ordre. J'ai la vue assez perçante pour suivre Phaëton jusqu'au plus haut de sa course. Loin d'être ébloui des rayons qui l'environnent, je vois d'un œil fixe les progressions de son désarroi , les fausses ornières qu'il sillonne , l'indocilité de ses chevaux , & son propre embarras. Ce n'est qu'en cessant de raisonner , que je m'arrache au triste spectacle de sa chute & du malheur de sa famille.

„ Votre Majesté dédaigna mes présages. Comme une autre Cassandre , j'ai vu la cour & l'armée insulter au génie qui m'inspirait. Daignez m'entendre , Sire , maintenant que je ne puis être soupçonné d'illusion ou de supercherie dans mes augures.

„ *Fuimus Troës. Fuit Ilium...* C'en est fait , Sire , de la puissance & de la maison de Prusse , si vous continuez de braver l'Europe entière conjurée contre vous. Je veux que

vous foyez supérieur à tous les Rois qu'une vie bruyante a rendus fameux ; je consens qu'avec la même destinée qu'eux, vous ayez toujours l'avantage d'être moins renommé par votre chute, que par les grands coups que vous aurez frappé avant que de succomber. Oui, c'est vous ravalier que de vous comparer aux Rois guerriers de la Suède. Vos forces sont plus grandes que celles de Gustave-Adolphe : vous avez plus de lumière & de prudence que Charles-Gustave ; vos talents sont plus nombreux que ceux de Charles XII. Cependant votre horoscope est plus sinistre que le leur. Le premier prévint par sa mort l'inconstance de la fortune ; le second mourut de chagrin, sur le point d'être humilié ; le dernier survécut à sa grandeur & à sa gloire. Leur cause n'avait point les désavantages de la vôtre. Charles XII se défendit ; vous avez attaqué. On voulait l'affaiblir ; on a droit de vous ruiner. Ses ennemis lui demandaient de l'indulgence ; vous avez besoin de celle de vos ennemis. Il avait à se venger ; vous êtes un objet de vengeance. On craignait sa personne, on fut désarmé par sa mort ; on hait la puissance,

on redoute la maison de Prusse. Leurs ennemis ne peuvent être apaisés que par la destruction de l'une, & par l'abaissement de l'autre. Charles marchait contre trois souverains qui l'avaient défié ; vous forcez l'Europe entière à s'armer contre vous. Les princes sont ligués contre V. M. par justice & par intérêt ; les peuples attachent à votre perte le rétablissement de la paix, l'honneur de la souveraineté, le salut du gouvernement monarchique. L'admiration que vos grandes actions inspirent, est un étourdissement suivi de crainte & de douleur. On lit dans vos succès l'esclavage du genre humain, l'anéantissement des loix, la dégradation de la société.

„ Vous m'avez assez estimé, Sire, pour ne pas contraindre ma façon de penser sur vos apologies. Moins à présent que jamais, les sophismes peuvent m'éblouir. Toujours avant que de juger sur mon frère & sur mon Roi, j'ai pris en considération ses intérêts sous toutes leurs faces différentes : mon inclination me tenait bien éloigné de le juger avec rigueur. Dans cette ressemblance avec le feu roi qui m'a souvent été reprochée à

votre cour, je n'ai point excepté le ressentiment contre la maison d'Autriche, par qui ce prince croyait avoir été trompé. Oui, j'ai souhaité aussi ardemment que votre Majesté, de rayer de dessus la liste des grandes puissances, celle qui pénétrait les desseins & les espérances de notre maison, & qui était le plus à portée de le traverser. Il n'y a point d'officier dans les armées de Prusse, qui eût monté aussi gaiement que moi à la tranchée devant les murs de Vienne. Mais j'ai toujours pensé qu'une haine politique ne devait pas être aussi impétueuse qu'une haine personnelle; qu'elle ne devait point chercher sa satisfaction à péril égal; que la douceur, ainsi que l'art du triomphe, consistait dans l'art de se le ménager sans risque. Voilà, Sire, l'opinion qui mit entre vous & moi ce mur de séparation que la mort va renverser.

„ J'ai applaudi au plan général de votre majesté, lors de votre avènement au trône. La puissance de Prusse, venue à consistance par le goût de l'épargne & du militaire, devait être nourrie & accrue par l'économie, portée à son période par les armes, soutenue

pat

par l'intrigue & le manège, par une politique peu scrupuleuse. Vous étiez à vous-même votre modèle. La Hollande, la Suède & la Savoie, les seules puissances qui se soient élevées, pour ainsi dire, à force de bras, n'avaient avec la Prusse aucune ressemblance assez suivie, pour vous fournir des exemples. Il vous fallut imaginer vos moyens d'exécution. Si j'avais moins vécu de trois ans, je n'aurais point connu que la vigueur de votre imagination vous faisant tout saisir en grand, vous manquâtes de comparer & d'affortir les pièces de détail.

„ Je vis avec joie, & sans en être surpris, les heureux fruits de vos savantes opérations, durant la guerre pragmatique. Vous prîtes toujours votre parti à propos. Si vous ne vous étiez pas fié à la France, que vous aviez trompée, toutes vos mesures auraient été justes. Vous réparâtes cette faute à force de génie & de courage : vos succès étaient dus à votre capacité. Mais vous voulûtes paraître avec un trop grand appareil; vous vous découvrites tout entier. On connut avec le caractère tous les ressorts de votre politique.

„ Lors de la paix de Drefde , la machine avait joué tout son jeu : vous sembleriez vous être condamné à la laisser dans le repos , jusqu'à ce que le tems eût fait oublier son mécanisme , ou jusqu'à ce que des circonstances , amenées avec art , permissent d'attendre tout de la force , indépendamment de la surprise.

„ Lors de la paix d'Aix-la-chapelle , qui cimentait l'union de la Silésie à la couronne de Prusse , j'étais intimement convaincu , que le rôle de conquérant était absolument fini pour votre Majesté. De là ma joie , Sire , quand je vous vis vous donner tout entier à l'administration intérieure , & devenir le législateur de vos états. De là mon chagrin & mes murmures , quand je vous ai vu quitter cette glorieuse carrière , pour rentrer dans celle que vous vous étiez vous-même interdite.

„ Lorsque votre Majesté entra en Silésie , en 1740 , avec une puissante armée , pour conserver le dépôt de cette riche province à l'héritière de Charles VI , contre les armes des Infants d'Espagne , & des autres prétendans qui n'étaient pas encore déclarés ,

vous donniez, Sire, un chef-d'œuvre de la politique convenable à la maison de Prusse. Préparé à tout événement, vous restiez en état de saisir le meilleur parti que les circonstances vous présenteraient. Vous pouviez vous approprier cette belle province, si les cohéritiers étaient assez puissants pour démembrer la succession ; & vous pouviez également vous faire un mérite de sa restitution auprès de l'héritière, si elle avait été en force à vous l'arracher. Dans le second cas, la même manœuvre vous demeurait en réserve pour la première occasion : votre bonne foi avait pour elle le préjugé du public. Mais dans le premier cas, où la mine était découverte par le succès de son jeu, vous deviez renoncer à en faire désormais aucun usage : les enfants même ne se laissent point prendre deux fois de suite au même piège.

„ C'est là, Sire, ce que j'ai eu l'honneur de vous représenter, lors de votre première marche vers la Saxe. Il vous convenait de demander, d'extorquer même, le passage pour vos armées à travers cet électorat. Mais après vous être assuré de la neutralité du

Roi-électeur, vous deviez marcher droit à l'armée autrichienne. Le succès était indubitable : vous auriez dissipé ces troupes nombreuses, qui n'étaient point encore accoutumées à se tenir ensemble : vous parcouriez la Bohême en conquérant, & l'Impératrice aurait appréhendé pour Vienne.

„ Ce procédé ouvert & plein de noblesse déconcertait les intrigues de vos ennemis, faisait bien augurer de votre bonne foi, & persuadait à l'Europe entière que vous ne preniez les armes que pour prévenir une puissance qui machinait votre perte.

„ Vous savez, Sire, quelles impressions la conduite que vous avez tenue a faites, quand on a vu le faux ami s'ériger de son chef en protecteur de son égal, se donner ensuite à lui pour maître, & peu de jours après produire hautement l'usurpation préméditée de ses états. Les souverains & les peuples se sont dit : Voilà qu'il joue son ancien jeu. J'osai alors demander à votre Majesté quels étaient ses alliés, & lui laisser appercevoir que sa partie me semblait mal liée & peu sûre. Jusqu'ici l'événement n'a que trop justifié mes funestes conjectures.

„ La France , après s'être vengée en 1744. de votre traité particulier de 1742 , aurait peut-être hasardé de vous recevoir à une nouvelle épreuve , si elle avait entrevu quelque réforme dans vos principes. Elle avait oublié les hauteurs du comte Schmettau , & un intérêt présent l'aurait peut-être portée à diffimuler le ton impérieux de vos sollicitations auprès d'elle , contre la royauté des Romains d'un Archiduc. Tout-à-coup elle vous a vu passer d'un extrême à l'autre , & sacrifier vos liaisons avec elle à une subite réconciliation avec l'électeur de Hannovre. Elle vous a vu stipuler avec l'Angleterre des articles , dont l'exécution surpassait votre pouvoir , & dont l'avantage ne pouvait être que momentané pour la puissance de Prusse. En fallait-il plus pour lui persuader que vous vous promettiez de n'être pas plus scrupuleux dans cette guerre que dans la précédente ? Il n'y a point d'exemple depuis un siècle , que la France ait été jouée impunément : elle s'est entièrement aliénée de vous ; elle a commencé à vous craindre ; elle s'est unie à votre ennemi pour la défensive. Lorsque la gloire de son Roi a été

intéressée à l'oppression de la maison de Saxe, elle vous a haï : enfin, les insultes que vous avez faites à son ambassadeur & à un autre de ses ministres, la défaite de son armée à Rosbach, vos railleries sur les disgraces des successeurs du maréchal d'Etrées, ne lui permettent aucun retour vers vous : elle a la querelle publique à soutenir, & son propre honneur à venger.

„ Votre Majesté pouvait compter sur quelques princes de l'empire, que les liens du sang attachent à la maison royale de Prusse, & sur quelques autres dont vos subsides font le fort intérêt, ou que votre voisinage intimide. Vous comptiez encore pour quelque chose le fanatisme des peuples sur la religion dominante en vos états... L'invasion de la Saxe, l'oppression des états d'Anhalt & de Mecklenbourg, l'approche des armées françaises, votre indifférence trop connue sur le culte, ont dissipé ces espérances. Vos beaux-frères même sont entrés dans la ligue contre vous ; ils ont opiné pour votre proscription : le corps germanique vous a haï autant que vous pensiez en être craint ; il

croit sa liberté & son bien-être attachés à la ruine de votre puissance.

„ La Suède éclairée sur son véritable intérêt, a pénétré son Roi & déconcerté vos adroites menées. Elle reclame les dépouilles que votre prédécesseur lui arracha. Le Danemark voit d'un œil tranquille & content la puissance de Prusse sur le point de rentrer dans sa première médiocrité, & l'Europe disposée à recevoir ses offices pour l'établissement d'un nouvel équilibre dans le nord.

„ La Pologne ne vous pardonne point, Sire, l'achat & l'étude des rêveries du maréchal de Saxe. Elle vous suppose des vues : elle souhaite la destruction de cette infanterie prussienne, à laquelle le maréchal marque ses postes dans le royaume & le grand-duché ; elle veut voir hors d'état de nuire le prince le plus capable de goûter & d'exécuter le plan de la conquête.

„ La Russie est persuadée que vos desseins sur elle vous inspirèrent les instances que vous fîtes à Vienne, pour substituer à un traité de paix solennel une trêve de deux ans. Elle croit que vous vouliez lier les mains à l'Impératrice-Reine, pour le secours

de son alliée : qu'une guerre contre cette dernière était le principal objet de vos intrigues en Suède ; que la Courlande est un morceau à votre bienfaisance ; que la Prusse & la Poméranie polonaises vous conviendraient fort , & que vous trouveriez de sa part le plus grand obstacle à cet arrondissement ; enfin , elle croit avoir à votre abaissement le même intérêt que la maison d'Autriche.

„ La république des Provinces-unies n'est point encore revenue de l'ombrage qu'elle prit de votre voyage en Hollande. Elle jouit de votre embarras ; elle est prévenue qu'au défaut des ennemis que vous vous êtes attirés, elle devrait, pour sa sûreté, vous susciter des affaires.

„ Les puissances d'Italie, à l'abri du danger présent, portent leurs spéculations dans l'avenir. Elles imaginent le renversement de l'équilibre germanique ; elles supposent votre supériorité dans cette guerre, le transport du sceptre impérial dans une autre maison , & elles envisagent avec horreur le despotisme des Othons. Trop éloignées de vous , pour scapper de concert avec vos

ennemis , elles les invitent à réunir leurs forces contre votre Majesté ; elles les rallurent contre les diversions ; elles s'approchent d'eux pour les soutenir , & leur menager leur ralliement au cas de révers.

„ Hannovre & l'Angleterre , voilà donc , Sire , tous vos alliés. Votre communauté d'intérêt avec le premier n'est point à l'épreuve. Vous l'avez vu à Closter-Seven. Une nouvelle campagne du maréchal d'Étrees , ou de quelque autre général que Richelieu , peut ramener votre allié aux mêmes termes.

„ L'Anglais est assez bon géographe , pour connaître le peu de communication qu'il y a entre l'Oder & l'Ohio. Il s'est adossé à votre Majesté pour en être appuyé ; il s'éloignera de vous , Sire , aussitôt que vous vous appuyerez sur lui.

„ Toutes ces combinaisons sont pour vous , Sire , entièrement indépendantes de la fortune. Tirées de l'ordre & de la nature des choses , elles ne peuvent être démenties que par des miracles. Vous ne devez compter que sur vos propres forces , & elles n'ont aucune proportion avec celles de vos ennemis. L'Europe est trop éclairée , les cours

ont trop l'usage des affaires , pour être mises en défaut par quelqu'un de ces coups de génie qui , dans les siècles d'ignorance , bouleversaient les états. On vous disputera toujours le terrain pied à pied , soit en campagne , soit dans le cabinet. Votre profonde politique sera réduite à de petites intrigues aisées à démasquer , & aussitôt détruites que découvertes.

„ Qu'ont produit à votre Majesté les efforts de ce genre ? Plus elle a prouvé qu'elle connaissait les intentions de la Saxe , plus elle a rendu son invasion odieuse. On a vu que pour vous procurer ces connaissances , votre ministre Malzham avait dégradé son caractère , & que , par des moyens proscrits dans la société , tout ce que vous avez découvert , est que le Roi-électeur de Saxe n'aimait pas la puissance de Prusse ; qu'il la craignait , & qu'il n'osait même projeter de se défendre contre elle. Des pièces dérobées sont contre l'accusateur qui les produit , si elles ne font pas constater du crime qu'il impute.

„ La corruption d'un ministre , la trahison d'un général , ne sauraient être long-tems

cachées. Le ministre est déposé, le général est rappelé, & leur faute guide le souverain pour un meilleur choix.

„ La confiance qu'on inspirait à votre Majesté en ces petites ressources, porte avec foi la conviction de l'insuffisance de ses forces. Et en effet, Sire, que pouvez-vous espérer à la longue de deux cents mille soldats, que vous appréhendez de conduire au loin, & dont vous êtes obligé de faire garder une moitié par l'autre dans vos camps? Je m'en promettrais plus avec cinquante mille volontaires, dont le cœur ferait autant à vous que le bras. C'est avec une pareille armée que Gustave-Adolphe a parcouru l'Allemagne, & que Charles XII. a reculé pendant neuf ans la catastrophe; c'est avec un pareil corps d'élite que vous iriez de Breslau à Vienne, comme de Rosbach à Lissa : au lieu que cette masse d'hommes rassemblés sans choix, & unis sans affection, se meut & choque toujours, avec assez de lenteur, pour donner le tems à l'ennemi qui vient à elle, de dégager l'ennemi qui lui fait tête.

„ Puissé-je me tromper, Sire. Fasse le Ciel que la fortune de vos armes soit inva-

riable!... Vous ferez la paix : votre épuisement ne fera guères moindre que celui de vos ennemis : vous vous ferez fait raison de vos allarmes : vous rentrerez triomphant dans la possession de tous vos états, & l'Europe aura éprouvé combien vous êtes puissant, combien vous êtes redoutable. Tant de gloire & de bonheur que je vous souhaite avec l'ardeur la plus sincère, & que je n'ose espérer, ne fera que rendre votre perte & la ruine de notre maison plus certaines, si vous laissez subsister le péril de vos voisins & les préjugés du public....

„ Mais pourquoi votre Majesté attendrait-elle jusqu'à des tems dont l'existence est si douteuse, pour assurer sa gloire, le salut de ses états, le bonheur de ses peuples ? Daignez considérer, Sire, les conditions d'une paix qui vous ferait dictée par les puissances liguées contre vous, après des victoires décisives.

„ La maison de Saxe suffit pour vous accabler par ses prétentions. Supérieur à tous vos ennemis, vous lui devrez des dédommagements. Que fera-ce, si elle peut avoir son recours en justice réglée ? Votre chère

Silésie payera-t-elle à l'Impératrice-Reine ses allarmes, ses pertes & tant de sang répandu ? L'empire vous fera expier l'infracti-
 tion des traités de Westphalie, par l'aban-
 don des acquisitions qu'ils vous adjugèrent.
 Le corps germanique dépouillera votre elec-
 torat de ses prérogatives, pour venger les
 princes & états dont vous avez insulté les
 droits & privilèges.

„ La Russie voudra-t-elle avoir contribué
 gratuitement au rétablissement de l'équili-
 bre ? La Suède en fera-t-elle pour les fraix
 de ses armements ? Quelle satisfaction la
 France n'exigera-t-elle pas ? En tort avec
 tous les souverains, condamné par tous les
 peuples de l'Europe, vous n'aurez donc été
 supérieur aux autres hommes que pour le
 malheur de vos sujets & pour la ruine de
 votre maison.

„ Ah ! Siré, que je mourrais content, si je
 croyais que vous daignerez envisager cette
 hideuse perspective ! Peu de jours avant la
 bataille de Pultawa, Charles XII. refusait
 encore de traiter ailleurs qu'à Moscou la
 paix que le Czar lui offrait, & peu de jours
 après, il était fugitif en Crimée. Avant qu'un

revers vous fasse trouver vos ennemis sourds à vos propositions ; avant que l'action de de toutes leurs forces bien compassée , ait rendu votre perte inévitable , laissez - vous fléchir par l'intérêt de votre gloire , par celui de votre maison , par les vœux de vos peuples , par les prières d'un frère qui meurt tout à Dieu & à vous. „

Réponse du Roi de Prusse à la Lettre du Prince son frère mourant.

„ Vous m'annoncez une funeste nouvelle , mon cher frère , précisément dans une conjoncture où mon éloignement veut que je ne puisse vous faire appercevoir ma vraie tendresse pour vous : j'espère cependant que vous recevrez cette réponse assez à tems , pour ne pas vous laisser effrayer par les oracles des médecins. Nous raisonnerons encore ensemble sur ce passage , que nous ne pouvons faire sans la dissolution du composé , & sur les suites de laquelle vous conjecturez avec trop de combinaisons , pour être aussi près de votre fin que vous le croyez. Oui , vous serez rendu aux vœux du frère & du Roi , & je serai plus heureux que vous.

„ Vous aimer , mon cher frère , m'a été aussi naturel qu'il l'est aux Rois d'étudier le cœur de leur héritier présomptif , avant de se livrer à une confiance entière : la gloire de leur règne , la durée de l'empire , le bonheur des peuples y sont intéressés. Je goûtais d'avance la satisfaction délicieuse de pouvoir m'ouvrir à vous , sur les grands efforts que j'ai fait jouer pour plonger l'Europe dans la guerre. Mon frère devenait mon confident & mon conseil ; enfin , j'allais jouir du fruit de ses grandes & profondes qualités , quand il m'annonce qu'il est environné des atteintes de la mort. Puis-je dans ma douleur , jugez-en , frère chéri , vous répondre avec un jugement net & sain ?

„ C'est cependant dans le même moment de crise , que je tâche de ramasser toutes les facultés de mon ame , pour vous prouver la vérité de mes sentimens , & le cas que je fais de vous.

„ Je n'ai pas voulu conduire le char du soleil ; mais j'avais entrepris d'élever une chaussée romaine , qui m'ouvrit une route sûre & aisée pour pénétrer , avec célérité , dans le sein des états de mes ennemis

déclarés & secrets, & les réduire à rester tranquilles, ou à rechercher mon amitié, ou à me craindre. Je n'ai pas été assez scrupuleux sur le choix des moyens. Mes premiers succès dans la guerre précédente m'ont enhardi. Je me suis précipité, je l'avoue, dans une mer de contradictions; cependant, si je n'ai pas attaqué avec cette justice dont chacun fait l'éloge, & qu'aucune puissance ne prend plus exactement que moi à la lettre pour règle de ses démarches, j'ai du moins attaqué avec prudence & avec valeur deux ennemis irréconciliables, malgré leurs protestations du contraire. Je ne puis être soupçonné d'illusion; mais je suis convaincu de sapercherie: cela ne sied pas trop bien au réfutateur de Machiavel.

„ J'ai cru entraîner la France dans mes projets; elle a été sourde à mes propositions: je l'avais trompée; je devais plutôt m'attendre à son ressentiment qu'à son accession à mes vues. Invariable dans sa volonté d'être supérieure à toutes les autres couronnes, elle s'est prévaluée des droits de sa garantie de la paix de Westphalie, quand je présumais qu'elle se bornerait à être spectatrice
des

des évènements. Je répondis à M. le duc de Nivernois avec la fierté que me donnait mon rang ; j'attendais du Ciel plus de protection en faveur de la grandeur de mes desseins ; je les avais médités avec ce sang froid que n'a jamais eu Charles XII, & j'en eusse tiré parti, si le fort des armes m'eût favorisé décisivement. Il courut à travers des déserts, pour se venger de Pierre le grand ; je n'eusse pas traversé les forêts de la Volhinie, pour punir le Grand - Turc d'avoir rejeté mon alliance. Ce dont je me repens, c'est de n'avoir pas imité Gustave-Adolphe : une seule chose m'en a détourné ; il périt victorieusement & fatalement à Lutzen.... Mais je vis ; donc tout n'est pas perdu, mon cher frère ; l'honneur reste avec la fermeté d'ami : je vois les choses comme elles sont. Si le ciel vous conserve à ma tendresse, je profiterai de vos conseils & de mes revers ; je prendrai un parti digne, & de vous & de moi. Il serait dangereux de le confier à ce papier ; il vous intéresse, & vos enfants : je dois donc envelopper dans le secret mes résolutions ; votre rétablissement ne faudrait être trop prompt. A cette

heureuse époque, je vous informerai de mes plus secrètes pensées : c'est alors que vous verrez ma confiance parfaite. Vous voulez bien vous souvenir que je me suis occupé, pendant la paix, du bonheur de mes peuples : pour l'assurer, il n'y avait qu'un militaire nombreux, capable d'en imposer à des voisins jaloux, & une économie rigoureuse, qui pût seule fournir à son entretien. Si j'ai repris le rôle de conquérant, ç'a été pour garantir mes nouvelles possessions d'être reconquises. J'aurais pu, à la vérité, avoir des procédés plus humains avec la Saxe : sa haine n'en eût pas été moindre ; elle eût tourné ma modération contre moi. Je n'ai ni raison ni tort : vos réflexions sur ma façon d'entrer en guerre, n'empêchent pas que la maison rivale de la nôtre ne nous ait appris que soumettre & détruire son ennemi, ne soit le chemin le plus court & le plus sûr. C'est un principe ; elle ne s'en départira que lorsqu'elle y sera forcée : je l'ai adopté comme elle ; je lui ai enlevé l'alliance de l'Angleterre ; elle m'a volé celle de la France : nous sommes au pair, quant aux griefs. Lorsque votre santé sera raffermie, vous ferez moins

févere , & vous apprécierez , avec plus de circonspection , les grands motifs des résolutions des Rois. Vous êtes né pour le devenir ; quelques plaisanteries vous échapperont peut-être , après la victoire , un jour comme à moi : elles seront déplacées ; ce ne seront pourtant que des fragilités de l'amour-propre.

„ Ne prenez pas les choses si fort au tragique : j'appaiserai ces princes dont vous parlez ; j'ai voulu les subjuguier , je les caresserai ; ils ne me harceleront plus , ils reviendront à moi ; je n'ai jamais étudié les rêves d'autrui ; tout le monde s'avise de copier les miens : cette Suède s'y perd ; le Dannemark plus sage se fait payer , pour exercer ses soldats & ses matelots ; il attend l'heure du berger. Vous ne connaissez pas la Pologne ; ses guerres intestines l'absorbent ; elle ne hait que le Russe , parce qu'elle s'ennuie de le craindre. Il lui est égal que la Courlande soit entre mes mains ou entre celles de sa république. Pour les Hollandais , je n'en suis pas inquiet : ils sont divisés , c'est assez ; trois partis opposés n'ont jamais formé de résolution forte. Je suis reconnaissant de leur politesse ; je n'attends rien de

leur zèle ; je n'appréhende rien de leurs armes. Vous faites penser les Italiens : il n'y en a plus qu'à Rome , à Turin & à Venise ; ils me laisseront faire. Hannovre & Londres , voilà mon département. Hannovre est le siège de l'or , Londres le siège du signe de l'or ; je réalise le dernier. C'est ainsi que , malgré la distance , je fais faire remonter l'Ohio jusques à la Tamise , de la Tamise jusqu'à la Leine , de la Leine jusqu'à l'Oder & la Sprée. Cette géographie en vaut bien une autre. Mes soldats sont mes enfants. Sujets ou étrangers , je les chéris également ; ils savent que je suis leur père ; je ne suis occupé que de leur conservation ; je partage le danger avec eux & mes richesses , dans l'ordre que la proportion établit.

„ Adieu , mon cher frère ; rassurez-vous sur la situation de notre maison , recevez mes embrassemens ; je ne suis aise de régner que pour vous remettre une couronne digne de vos vertus. Vous les ferez un jour briller sur le trône ; transmettez-les à vos descendants par la postérité la plus reculée : c'est ainsi qu'après m'avoir plongé dans l'amertume par votre maladie , vous me causerez

la plus vive joie. Vivez, aimez-moi comme je vous aime, je n'aurai plus rien à désirer. „

De mon camp de Litau.

Extrait de la Correspondance entre le Roi de Prusse & le général De la Motte Fouquet.

Le Roi lui envoya le 23 décembre 1758, un mémoire excellent, intitulé : *Réflexions sur quelques changements à introduire dans la façon de faire la guerre* ; & il y joignit la lettre suivante & un présent en argent.

„ Je vous envoie, mon cher ami, l'obole de la veuve. Recevez-la d'aussi bon cœur que je vous l'ai destinée. Je vous envoie en même tems quelques réflexions qui sont le fruit que j'ai recueilli de ma dernière campagne. Selon les apparences, les quartiers d'hiver seront tranquilles. L'ennemi ne fait aucune démonstration de vouloir nous y troubler. Je ne crois pas qu'il en soit de même du prince Ferdinand. Mais laissons l'avenir sous le voile où la Providence a voulu le cacher. Et pour parler du présent, soyez persuadé de l'amitié & de l'estime que je

vous conserverai jusqu'à la fin de mes jours.
Adieu. „

FRÉDÉRIC

Seconde Lettre du Roi au général Fouquet

Breslau le 9 janvier 1759.

„ Je ne suis pas aussi riche que vous le pensez, mon cher ami; mais à force d'industrie & de ressources, j'ai trouvé mes fonds pour la campagne prochaine, de manière que tout sera exactement payé d'ici à la fin de fevrier; j'ai partagé avec vous & une couple d'amis ce qui restait à ma disposition; ainsi vous devez plutôt me comparer au pauvre Irus qu'à l'opulent Crésus. Je vous remercie de votre réponse aux réflexions militaires que je vous ai envoyées. Je pense comme vous; mais il ne faut pas sonner le mot de tout ceci. Les Turcs remuent; ils ne resteront pas longtems les bras croisés. Le Roi d'Espagne est mourant. Voilà de l'occupation pour les lâches conjurés qui travaillent à me nuire. Si les gens qui ne portent point de chapeau se tournent vers les barbares (les Russes), toute cette horde

disparaîtra , & la Suède quittera par conséquent la partie ; s'ils se tournent vers nos insolents voisins ; ils ne pourront pas s'opposer vigoureusement à moi & aux circoncis en même tems ; & si , par-dessus tout cela , le Roi d'Espagne meurt , la guerre s'allumera aussitôt en Italie , & nos fous & étourdis compatriotes seront obligés de se brouiller avec leurs insolents & fiers tirans. Tout cela empêche de former à présent un plan d'opérations ; il faut que le tems nous révèle ce qui doit arriver , & que l'on voie les mesures que prendront nos ennemis ; alors on pourra se déterminer sur ce qu'il fera convenable de faire. Adieu , mon cher ami ; je vous souhaite santé & prospérité dans cette nouvelle année. Je vous embrasse de tout mon cœur , en vous assurant de ma tendresse & de mon estime , qui ne finiront qu'avec ma vie. „

Troisième Lettre au même.

A Polkain ce 3 ... 1759.

„ Il me vient une idée dans la tête , que je vous communique telle qu'elle est née dans mon cerveau , pour voir s'il y aura

moyen de l'exécuter : la voici. Vous voyez
 le nombre d'ennemis que j'ai sur les bras,
 & les forces qu'ils rassemblent. Ils diffèrent
 encore de m'attaquer, peut-être à cause que
 la saison n'est pas assez avancée. Cela me
 donne envie, s'il est possible, de déranger
 leurs projets, soit d'un côté soit d'un autre.
 Je ne puis rien opérer ici, à la vérité ; j'en
 peux chasser quelques-uns de leurs postes
 jusqu'à une certaine distance, mais non pas
 détruire des magasins ; cela m'a donné l'idée
 d'agir en haute-Silésie, de ruiner leurs ma-
 gasins de Troppau & de Hoff, si cela est pos-
 sible. Je vous prie de m'en dire votre avis.
 Vous avez 15 bataillons, j'y pourrais encore
 joindre six ou sept régiments de cavalerie ;
 mandez-moi ce que vous en pensez ; car je
 ne suis pas instruit du détail des Autrichiens
 de votre côté ; si cela pouvait se faire, nous
 gagnerions deux ou trois mois de repos de
 ce côté-là, ce qui ferait un grand article,
 & nous vengerions certains efforts que j'ai en-
 core sur le cœur. Votre réponse déterminera
 mon parti, & cela pourra se faire bien vite.
 Adieu, mon cher ami, je vous embrasse.

FRÉDÉRIC.

Quatrième Lettre au même.

A Buntzlau le 3 d'avril.

„ J'ai pris , mon cher ami , tous les arrangements que vous me proposez. Ramin fera vers les trois heures après midi à Warta , & le général Seidlitz , avec cinq régiments de cavalerie , aux environs de Frankenstein , d'où il vous écrira , & par ou nous pourrons avoir des nouvelles de tout ce qui s'est passé. Je ne crois pas que l'ennemi tente quelque chose du côté de Landshout , à moins que je ne m'affaiblisse trop. A dire vrai , la saison est bien peu avancée pour agir ; mais si je parviens maintenant à prévenir les desseins de l'ennemi , ce sera autant de gagné. Il reste à voir comment nous nous tirerons ensuite d'affaire ; les Français , les Autrichiens & les troupes de l'empire ont été chassés de Franconie ; le prince Ferdinand les poussera vivement ; cela nous donnera de la tranquillité pour notre droite ; il reste à favoir comment la gauche s'en tirera. Il faudra être bien alerte & compasser tous nos mouvements , pour ne point nous laisser prévenir , & aussi pour ne point nous décou-

voir mal-à-propos. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse. Quand cette chienne de vie finira-t-elle ? „

FRÉDÉRIC.

Cinquième Lettre.

Ce 6 d'avril.

„ Vous me faites une réponse normande, mon cher ami : je vous demande s'il y aurait quelque chose à faire chez vous, & vous me renvoyez à une expédition du côté de Trautenau, où certes il n'y a pas grand' chose à faire. Eh bien, quand je les aurai chassés de là, qu'est-ce qui m'en reviendra ? où trouverai-je à vivre ? Ce pays est mangé, & jusqu'à présent on n'y peut fourager encore ; comment vivre, comment faire passer de la paille, de l'avoine, du foin & tous les diables par les maudites montagnes ? Voilà l'inconvénient. Vous me ferez plaisir de résoudre cette difficulté. Adieu, mon cher, je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Sixieme Lettre.

Ce 8 avril.

„ J'ai reçu , mon cher , votre réponse. Je conviens que l'expédition est difficile & incertaine ; mais d'un autre côté , je la trouve si nécessaire , que je ne saurais la négliger. Il faut l'entreprendre pour ne pas se laisser mettre la corde au cou ; je vous fournirai cinq bataillons & l'artillerie nécessaire , ainsi que les pontons. Vous marquerez à Wendenfen tout ce qu'il faut. Il faut prendre le régiment de Bornstedt , de Mosel & de Brunswic & toute la Kyrielle avec vous. J'ai cinq régiments de cavalerie tout prêts ; mais que vous ne pouvez employer que pour passer l'Oppa , pour bloquer Troppau & Jægerndorf , & qu'il ne faut pas mener du côté de la Mora , où vous ne pourriez vous en servir. Tresckow pourra aussi être de l'expédition , d'autant plus qu'elle sert à couvrir sa forteresse. Dès que j'aurai réponse de Wendenfen , je mettrai tout en branle ; & dès que votre corps sera assemblé , vous n'avez qu'à opérer d'abord : car je vous dirai de plus , que dès que cela sera fini , je retirerai à moi les

régiments que je vous envoie, ainsi que le canon que je vous prête, pour faire ici la même chose sur Nachod. Vous avez vingt-cinq mille hommes vis-à-vis de vous; nous en avons ici à-peu-près autant; si nous chassons ces gens-là & leurs dragons, si nous nous emparons de leurs vivres, Daun sera obligé de rechanger tout son plan. Voilà ce que nous voulons; & d'ailleurs de quelque côté qu'il se tourne alors, je serai en état de le suivre; ce que je ne saurais faire à présent, à moins de vouloir abandonner la Silésie. Adieu, mon cher ami, faites tous vos arrangements; prompte réponse, & pour ce qui me regarde, je vous servirai de même avec la plus grande vigilance. Je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Septième Lettre.

A Landshout ce 22 avril.

„ Il faut, mon cher, vous mettre au fait de notre situation actuelle. Mon frère Henri a chassé tout ce qu'il a trouvé d'ennemis devant lui; il a enlevé de gros magasins

autrichiens, &c. Cela a tellement dérangé les projets du général béni du Pape (*), qu'il a détaché Harfch avec 16 bataillons vers Leutmeritz. Mon frère va marcher à présent sur les troupes des cercles vers Bamberg; & nous, quoique ma position m'empêche de faire grand' chose, je crois que, tout bien compté, nous pourrions faire une excursion, & chasser les Autrichiens de Nachod & de Braunau. Mandez-moi, je vous prie, ce que vous en pensez; & si vous êtes de mon avis, il faudra, mon cher, que vous me secondiez dans cette entreprise, à laquelle je ne puis employer que vous principalement. Prompte réponse. Adieu, mon cher. „

FRÉDÉRIC.

Huitième Lettre.

A Landshout ce 25 avril.

„ J'ai reçu votre réponse, mon cher ami. Depuis que je vous ai écrit, les choses ont

(*) C'est le maréchal Daun que le Roi désigne par *général béni du Pape*, *homme à toge papale*, *créature bénite*. A cause du chapeau & du glaive bénits que Clément XIII. lui avait envoyés.

changé, en ce que Beck, qui était à Bergitz & à Braunau, est marché en hâte vers Prague avec son corps ; desorte qu'il ne se trouve que peu de troupes dans ces environs. Cependant, si nous tournons Braunau, Politz & Nachod, nous obligerons Laudon à faire de grands mouvemens , & peut-être le rejetterons en-arrière, après quoi nous sommes les maîtres de nous en retourner. Si vous m'amenez trois bataillons , deux de Mosel & un encore , ce fera autant qu'il en faudra ; j'en ai quatre à Frankenstein , quatre à Warta, Arnheim, à Glatz ; voilà tout ce qu'il faut avec le Noble. Le régiment de dragons de Wirtemberg & cinq escadrons de Moehring pourront vous joindre. A présent il est impossible de passer par les chemins de Gerfdorff & de Tanhausen , mais dans sept ou huit jours , ils se remettront. Je suis d'opinion alors , que si vous envoyez deux bataillons contre Braunau , tandis que nous viendrons par St. Jean , cela sera suffisant pour chasser un millier de pandoures , & que vous marchiez droit sur Nachod , ceux de Braunau tourneront alors le poste de Bergitz , & pourront aller jusqu'à Politz ;

cela nous procurera des prisonniers, & attirera l'attention de l'ennemi vers ces côtés-ci, tandis que mon frère battra les troupes de l'empire. On a pris & ruiné en Bohême des magasins de toute espèce, pour fournir pendant sept mois une armée de cinquante mille hommes. Treskow pourra vous remplacer pendant votre expédition, & cela fait, nous nous tiendrons tranquilles en attendant l'évènement. Adieu, mon cher, je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

„ Votre artillerie, mon cher, doit être de trente canons de 12 livres & deux obus; il y a encore dix obus à Glatz. Faites-en transporter quelques-uns à Neisse, pour les avoir à votre portée en cas de besoin. „

Neuvième Lettre.

„ Mon cher général, j'ai appris par votre rapport du 25, que le corps de de Ville est marché plus en-avant, vous avez très-bien fait en vous retirant à Neustadt. Selon toutes les apparences, il y aura quelque chose à faire de ce côté-là. Je regarde comme mon

devoir de tenter au moins la possibilité ; & quoiqu'on ne puisse dire à quel degré de fortune la chose réussira , il faut néanmoins la tenter. Je vous dirai donc quel est mon dessein. Outre les quatre bataillons que vous avez avec vous , je vous joindrai avec six autres bataillons , en y ajoutant encore les deux bataillons de Neisse. Après nous tomberons sur ces gens-là , pour chercher fortune ; du moins nous les rechasserons dans les montagnes. Le 29 de ce mois tout cela pourra être arrivé à Neisse , & moi , je me rendrai auprès de vous le 30 , &c. „

Dixième Lettre.

A Neisse à 7 heures du soir.

„ Je n'ai point reçu votre réponse à ma lettre ; je marche demain avec toute ma troupe ; je ferai à cinq heures & demie chez vous , mon cher. Qu'aucun régiment ne forte , ni ne fasse semblant que j'y sois. Je choisirai mon camp pour le cacher à l'ennemi , & nous réglerons tout pour ce que nous aurons à faire le premier mai. Je suis d'avis de marcher sur Lessen avec tout le corps , pour tourner l'ennemi , & le prendre en flanc. &c. „

Onzième

Cinquième Lettre.

Ce 3 juin 1759.

„ Selon mes nouvelles , mon cher ami , & tout ce que je puis combiner du plan de mes ennemis , il paraît qu'ils en veulent découdre ; ce que d'O m'écrit aujourd'hui , & ce qu'il vous aura sans doute communiqué , le confirme également. Si bien' que j'attire Seidlitz , Platen & Sidor à moi. Pour vous , s'il arrive comme il est apparent que Daun me rende visite , que Beck & peut être Laudon veuillent pénétrer par Friedland , je vous les abandonne. Il faut , en ce cas , que vous attiriez Ramin à vous , & que vous joignant avec Bulow , vous preniez ces gens en flanc , par derrière & de toutes les façons , pour les rejeter en Bohême. Cela fait , de Ville , Harfch & Jahnus ne montreront pas la crête , & s'enfuiront dans les monts sans coup férir. Je commence à me persuader que cela tournera ainsi. Les Russes sont en mouvement , & il n'est plus tems de temporiser. Pour Daun , il faut qu'il donne le branle à la machine ; ainsi , pour prendre la Silésie , il faut risquer quelque chose , tout l'indique.

VIÉ DE F. TOM. II.

E e

De Ville est obligé de détacher quatre régiments pour la Bohême, signe certain que c'est de ce côté-ci que l'on veut frapper le grand coup. A la bonne heure, j'en accepte l'augure. Dès que j'aurai des nouvelles, je vous les communiquerai, & vous marquerai en même tems ce que je crois qu'il faudrait faire en pareil cas. &c. „

Douzième Lettre.

A Reichhennerdorf le 5 juin 1759.

„ J'ai bien reçu votre rapport du 4 de ce mois. Vous pouvez laisser le bataillon de le Noble à Warta. Mais il faut qu'il soit bien allerte pendant l'absence des autres; en cas qu'il se trouve trop pressé, c'est-à-dire, de trop près, il pourra toujours se jeter dans Glatz. Quant à vos bataillons, tâchez de faire filer imperceptiblement quelque chose devant Reichenbach, ne fût-ce qu'une brigade d'infanterie, pour avoir d'abord un corps en état de se joindre à Bulow. Vous pourriez aussi y envoyer du canon; ce ferait autant de gagné. Je crois que l'ennemi commencera ses opérations dans trois ou quatre jours. „

„ Vous pourriez aussi envoyer le bataillon-franc de Luderitz droit à Bulow, pour le joindre; il pourra en tirer un bon parti dans ces montagnes, & j'ai ordonné au lieutenant-général de Treskow de vous envoyer le bataillon de grenadiers de Rothen. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde.

„ Il faut au moins que quatre bataillons, les hofards de Gerfdorff & de Luderitz joignent demain Bulow dans son poste de Kœnigsberg, & que vous fassiez filer encore des troupes vers Reichenbach; par exemple cinq bataillons & le régiment de Bareith, pour que le tout soit en état de joindre Bulow au plus vite. Cachez leur marche à l'ennemi, & employez-y toute votre habileté. Voici ce qui arrivera à peu près; lorsque Daun se mettra en mouvement, un gros corps viendra sur moi, & j'en fais mon affaire. Une autre colonne pénétrera par Friedland, pour pénétrer dans ce pays, & Beck marchera sur Tanhausen, pour amuser le corps que j'y ai. Un corps pénétrera dans votre contrée, pour vous y attirer; de Ville passera la Neisse, pour vous arrêter de ce

côté. Mais que tout cela ne vous embarrasse point. Marchez à Bulow, & joints ensemble, il faut vous porter sur la colonne de l'ennemi, soit à Tanhausen, Gottesberg, ou vers Vallenbourg. La carte de ces contrées sera faite ce soir, & je vous l'enverrai d'abord. Retirez le major Hauchwitz à vous; Ramin pourrait aussi prendre poste à Silberberg, pour être plus à portée de Treskow. En un mot, il ne faut point ici prendre le change, mais nous attacher au projet principal de l'ennemi, & tâcher de le faire échouer; & alors de Ville & tous ses gens fuiront d'eux-mêmes. Mon pauvre & ancien ami le général de Kalkstein vient d'expirer. „

FRÉDÉRIC.

Treizième Lettre.

A Reichhennerdorf ce 6 juin 1759.

„ J'ai reçu vos deux rapports du 6 de ce mois, & j'approuve le gros des mesures que vous avez prises. Si l'ennemi fait un effort, il faut que vous rassembliez toutes vos troupes, & les treize bataillons que vous avez encore, & ce que Bulow a; parce que, si

vous êtes ensemble , vous êtes sûrement en état de tomber sur une des colonnes des Autrichiens , & de les harceler. Mais si vous n'êtes point ensemble , vous ne pourrez rien faire , & tout ce que vous entreprendrez sera faible. Les Russes ne pourront entrer dans la Silésie que vers les 12 , 13 ou 14 de ce mois. Daun veut agir en même tems , il n'a pas fait le moindre mouvement jusqu'à présent , il n'y a pas même de patrouille qui ait passé la frontière. Hier sa droite était encore à Zaronirz , & sa gauche à Schurtz. J'attends la nouvelle de son premier mouvement , pour juger quel peut être son véritable dessein , & pour vous avertir des mouvements politiques que vous devriez faire. Tant qu'il ne se remuera point , je ne pourrai pas vous donner d'ordres précis. Mais il ne s'agit que d'avoir encore un peu de patience , & vous ferez bien de répandre la nouvelle , tantôt que je marche à vous avec un corps d'infanterie , & que nous passons la Neisse à Camenz ou à Patschkow , ou là où il vous plaira , pour attaquer de Ville dans son camp de Camnitz ; tantôt que vous allez vous poster du côté de Glatz , afin de donner

des inquiétudes à ces gens de tous les côtés. Vous pourrez encore leur donner des attentions du côté de Silberberg , comme si on avait dessein de marcher sur Neu-Rode ; tantôt de répandre des bruits que vous étiez obligé de marcher du côté de Breslau , pour vous opposer aux Russes qui faisaient des incursions ; & cela afin de les amuser , & de leur donner le change de toutes les manières possibles. Nous sommes à la veille de l'évènement ; c'est encore une affaire de cinq ou six jours , qui éclaircira du dessein de l'ennemi. Mais dès qu'il s'agira de faire quelque chose , pour l'amour de Dieu , ne détachez rien , & agissez avec toutes vos forces ensemble ; j'entends avec vingt-un bataillons d'infanterie , le bataillon-franc de Luderitz , vingt-cinq escadrons de cuirassiers , de dragons & seize escadrons de houfards. Vous savez à peu près quelles sont mes idées. Il serait impossible de vous dire tout ce qui peut arriver ; mais dès que l'ennemi aura fait un mouvement qui m'éclaircira davantage de son dessein , je serai en état de vous donner des instructions plus précises. Si le gros de l'armée ennemie se poste contre moi ,

vous ferez fort en état de résister à un détachement, pourvu que votre corps ait toujours pour neuf jours de pain avec soi. En cas de nécessité, il faut que la cavalerie fourrage. Si l'ennemi ne fait qu'un masque de ce côté-ci; & que je m'apperçoive que la plus grande force se poste du côté de Friedland, je m'y porterai aussitôt, non pour lui disputer le passage, mais pour le couper de la Bohême. Cela l'obligera, ou bien de venir m'attaquer dans un poste défavantageux pour lui, ou bien de gagner la plaine, pour se joindre le plutôt qu'il pourra au corps de de Ville, afin d'avoir du pain. Dans le premier cas, si vous le cotoyez à une certaine distance, vous ferez toujours en état de le prendre en flanc ou par derrière, pendant que nous en ferons aux mains; & dans le second cas, il faut que vous le harceliez, pour qu'au débouché des montagnes du côté de Reichenbach, nous puissions engager une affaire d'arrière-garde avantageuse. Vous pouvez encore faire gêner le chemin de Silberberg à Neurode, en y faisant jeter des épines, & en le rendant impraticable pour les voitures, afin que, s'il

voulait faire passer une colonne de ce côté-la , il lui devint absolument impossible d'y traîner de l'artillerie , sans laquelle vous savez bien qu'il ne marche point. &c. „

Quatorzième Lettre.

A Reichenhennersdorf ce 9 juin 1759.

„ Vous aurez appris que les quatorze bataillons de de Ville ont marché de Senffenberg à Jaromirs ; vous saurez de même que cinq bataillons de pandoures font partis du corps de Beck pour la grande armée. Tout ceci , mon ami , nous éclaire dans le projet que peut avoir formé l'homme à togue papale. Je vois que ses forces vont toutes du côté de Trautenau , & que par conséquent il viendra m'attaquer ici dans mon fort. Voilà le raisonnement que je fais , au cas que cela se confirme. C'est 1°. que vous fassiez tous vos arrangements pour vous joindre aussi vite que possible avec Bulow au premier signal. Je conclus donc à ce que , si toutes les forces de l'ennemi se portent ici , vous marchiez avec tout votre corps de Friedland à Grissau , & que vous épauliez ma gauche ;

quitte , après avoir bien battu l'ennemi , de chasser de Silésie le reste de gens qui nous incommodent. Le premier signal fera : marchez à Tanhaufen ; le second : détachez d'abord les neuf bataillons qui y sont pour Grissau , & suivez-les dès que vous pourrez. Mais s'il arrivait qu'une colonne de l'ennemi voulût pénétrer par Friedland , je m'en tiens toujours aux idées que je vous ai déjà expliquées dans ma précédente. Je vous envoie , par précaution , les itinéraires sur deux colonnes , pour que vous puissiez vous en servir au besoin , supposé que Daun vienne ici avec toutes ses forces , & que vous veniez me joindre. En ce cas , vous pouvez prendre votre camp sur la hauteur de l'Anna , derrière Grissau , l'abbaye devant vous , iâce vers Schœnberg , le village de Neüne au pied de votre gauche , Zider au pied de votre droite. &c. „

Quinzième Lettre.

A Reichkennerdorf ce 29 juin 1759.

„ L'ennemi a marché hier. La grande armée est allée à Jung-Buntzlau , Laudon est campé à Prausnitz , Beck doit être à un

endroit qu'on nomme Horzitz , le général Harfch est marché à Jaromirs , leur boulangerie est allée à Teuschbrod. Je vous avoue que j'ai de la peine à m'imaginer ce que tout cela signifie. En attendant vous pouvez envoyer un couple de cent dragons & autant de dragons à Glatz , pour éclaircir davantage tout ceci. Je pousserai demain une avant-garde auprès de Trautenau , pour être informé de ce qui se passe , & pour tâcher de tenir ces gens-ci en échec , autant que cela durera. Dohna a marché contre les Russes ; ceux-ci , forts de quelques trente mille hommes , se sont partagés en trois corps. Dohna marche sur celui du milieu à Nackal , & comme son opération me paraît infaillible , je vous annonce d'avance les bonnes nouvelles qui doivent arriver. Je viens de prendre Schatzlar , où nous avons fait prisonniers un capitaine de cavalerie , trois houfards , quelques officiers & environ cent pandoures. &c. „

Seizième Lettre.

Ce 2 juillet 1759.

„ Il ne faut pas s'impatiser sitôt , mon cher. Le projet de Daun a été combiné avec les manœuvres que les Russes doivent faire. Or je compte qu'hier Dohna aura renversé un de ces corps. Je n'en puis être instruit que le 3 ou le 4. Ceci dérange tout le grand plan de Daun ; il marche sur Reichenberg. Jahnus est à Prausnitz , Harfch à Jaromirz , Beck à Skalitz. J'ai envoyé Seidlitz à Lahn ; les ennemis prendront le chemin de Mark-Lissa. J'ai deux points principaux à observer ; l'un est de couvrir Landshout , l'autre est d'empêcher qu'on me coupe de Glatz. Voilà ce qui m'occupe à présent. Cela est très-difficile ; mais ni plus ni moins , il faut tâcher d'en venir à bout. Les canons de de Ville ne sont que de l'artillerie de campagne. Adieu , mon cher , je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Dix-septième Lettre.

Ce 11 juillet.

„ Vous voulez , mon cher , attirer l'ennemi dans le piège , mais vous vous y

tromperez ; il ne vous attaquera pas , & veut
 vous bloquer. Il faut faire le méchant , & à
 la première occasion tomber sur le corps
 d'une troupe mal postée , & lui bien frotter
 les oreilles. On m'assure aujourd'hui , que
 Daun se retranche auprès de Marck - Lissa.
 Je ne fais pourquoi ; car certes , je n'ai au-
 cune intention de l'attaquer là-bas. Si l'en-
 nemi veut pénétrer avec toutes ses forces
 par Friedland , marchez - lui à dos ; vous
 avez le chemin de Conradswald libre , &
 vous avez les hauteurs de Friedland dans
 les bois jusqu'à Cider. Les Russes crient
 comme des enfants ; les pauvres petits n'ont
 que quarante mille hommes , & Dohna , à
 ce qu'ils assurent , les empêche de se remuer.
 On dit que Daun veut envoyer par la Lusace
 un détachement à leur secours , mais on ou-
 blic que mon frère est très-à portée d'échiner
 ce détachement avant qu'il arrive. Adieu ,
 mon cher , je vous embrasse. ,

FRÉDÉRIC.

Dix-huitième Lettre.

A Linderove, près de Sorau, ce 20 sept. 1759.

„ Mon ami, mon frère a laissé passer douze mille Autrichiens, qui ont joint les Russes à Christianstادت. Ils veulent faire le siège de Glogau. Je marche à tire d'ailes pour les en empêcher; mais je suis faible, je n'ai que 24 mille hommes, gens deux fois battus, vous m'entendez. Je ne fais ni où vous êtes, ni dans quelles circonstances vous vous trouvez. Mais si vous le pouvez, envoyez-moi du secours. La troupe pourra marcher sur Primedast. Je ne souffrirai point qu'on assiège Glogau, je me battrai plutôt, arrive qui pourra. Voilà la façon de penser des anciens chevaliers & la mienne. Je serai demain au-delà de Sagan, après-demain près de Glogau. Prompte réponse, mon ami, & que le secours fasse de grands pas. Adieu, je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

Dix-neuvième Lettre.

A Bunco ce 25 sept. 1759.

„ Je crois, mon cher, que les trois bataillons que vous m'avez envoyés sous le

commandement du général Meyer, ainsi que les six bataillons & cent hussards que mon frère a détachés, joindront l'armée demain matin. Au reste, je puis vous mander que l'ennemi a marché hier entre Freystadt & Neu-Salze. Il est arrivé avec une grosse cohue de Cosaques à Beuthen; & les Autrichiens avec leurs dix régiments de cavalerie se sont portés vis-à-vis de nous, tout près d'un défilé. Moi, j'ai pris poste près de Bonau, & j'ai passé toute la nuit sous les armes. A la pointe du jour j'ai reconnu l'ennemi, & j'ai vu les généraux ennemis aller de même à la découverte, après quoi, ils se sont retirés au petit pas. Une heure après, l'ennemi a tendu ses tentes, desorte que pour aujourd'hui on aura beau attendre une attaque. S'il apprend que j'aurai demain des secours, il y a bien à supposer qu'ensuite il se passera encore moins d'affaires remarquables. „

FRÉDÉRIC.

„ P. S. Avec trente-un mille hommes, votre serviteur battu & maltraité a empêché une armée de cinquante mille hommes de

l'attaquer, & l'a obligée de se replier sur Neufalze. Nous avons ici un bon poste, mais une seule ligue pour le garnir. Les secours arriveront demain. „

Vingtième Lettre.

Au camp de Bonau ce 26 sept. 1759.

„ La journée d'hier a été critique, mon ami. L'ennemi avait levé le 23 son camp de Freystadt, & s'était avancé vers Neustadel; je me mis en marche aussitôt, pour me poster de façon à lui interdire les passages de Neustadel & de Beuthen. Toute l'armée, s'entend 24 mille hommes, a été postée le même soir à sept heures. Effectivement l'ennemi s'était porté avec toutes ses forces vers le défilé de Kœhl & de Keltfch. Les Cosaques & hofards au nombre de trois mille avaient marché à Beuthen, & le 25 au matin toutes ces troupes étaient en mouvement. Les généraux vinrent nous reconnaître, & apparemment que notre position leur parut trop avantageuse, ou qu'ils n'avaient pas envie de se casser la tête, puisque nous les vîmes se retirer doucement, & ils campèrent la

gauche à Albfchau & la droite tirant vers Kœhl : hier au soir on m'avertit qu'un gros de leurs troupes passait l'Oder ; mais jusqu'à présent on voit encore leurs feux. Aujourd'hui le reste de l'armée arrivera ici , & j'attends des nouvelles de l'ennemi pour me déterminer sur les moyens les plus efficaces & les moins hasardeux , afin d'obliger ces infâmes incendiaires à quitter le pays. Je soupçonne que leur dessein est d'éviter la bataille , ce qui doit s'éclaircir dans peu. Dans ce cas , il faudra faire une guerre de parti , & cela des deux côtés de l'Oder , & bien fortifier notre camp , pour faire des détachements impunément & sans risque. voilà , mon cher ami , où nous en sommes. A présent que j'ai quelques bonnes troupes , je ne crains rien du tort. J'avais détaché pour la Saxe tout ce qu'il y avait de mieux dans mes troupes. La campagne allait finir à Guben , & les Russes voulaient partir. Ne voilà-t-il pas ce malheureux détachement de dix régiments de l'armée de Daun qui arrive ? Ajoutez - y quelques trahisons , & ces misérables se déterminent au siège de Glogau. Je crois que le projet en a manqué.

Il n'est donc question , à présent , que de sauver le plat pays de la ruine dont il est menacé. Hier ces canailles ont brûlé deux villages à nos yeux , sans qu'on pût l'empêcher. Enfin je ne négligerai rien , & vous pouvez compter que tout ce qui dépendra de moi sera mis en usage , pour finir & dépêcher ceci le plutôt possible. Mais cela n'est pas aussi facile qu'on le croirait. Adieu , mon cher ami , je vous embrasse de tout mon cœur. „

FRÉDÉRIC.

Vingt-Œ - unième Lettre.

28 septembre.

„ Les barbares sont encore vis-à-vis de moi ; je leur prépare un bon tour. S'il réussit , ils dénicheront bien vite. Je vous avoue que j'ai grande impatience d'en être délivré , pas pour moi , mais pour le pays qu'ils ruinent & qu'ils brûlent. Je vous manderai tout ce qui se passe ici.

„ Mandez - moi , mon cher , & de vos nouvelles & de ce qui se passe du côté de Gœrlitz. Adieu. je vous embrasse. „

FRÉDÉRIC.

VIE DE F. TOM. II.

F f

Vingt-deuxième Lettre.

A Zerbau 3 octobre 1759.

„ J'ai reçu votre rapport du 2 de ce mois, & je vais vous expliquer tout le dessein de l'ennemi. Laudon couvre la marche des Russes. Dès que ceux-ci seront passés, il cotoyera les frontières de la Silésie jusqu'à Oppeln & Ratibor, pour mettre le siège devant Neisse, & en même tems un corps marchera dans la province de Glatz, qui s'approchera du côté de Weidenau ou de celui d'Iægern-dorf. Pour déranger ce dessein, j'enverrai d'abord un corps de cavalerie jusqu'à Cosel, pour chasser les pandoures qui s'y trouvent. Ce corps fera suivi des trois bataillons que vous m'avez envoyés & des six bataillons de mon frère. Je pense aussi remplacer quelques bataillons que vous avez avec vous, & le corps auprès de Hirschberg, par un corps du reste de mon armée. Ce qui reste des troupes dans les environs de Landshout fera sous le commandement du général-major de Goltze. De plus, je vous donnerai le commandement du corps dans la Silésie supérieure; & moi, je marcherai avec treize

mille hommes , à peu près , en Saxe. S'il y avait des troupes du général Harfch qui s'approchassent dans la fuite de Neisse , Goltze pourra détacher de plus en plus vers Schweidnitz. Mais pour vous , il faut que vous attendiez que je vous écrive des lettres plus précises. Ce ne sont là que mes idées préliminaires. Mon frère m'a écrit lui-même du 26 du mois dernier , que le général Wehla a été fait prisonnier , & que son corps entier a été dissipé près de Hoyerswerda. Laudon s'est posté ici dans la contrée de Ratlon , derrière des bois & un triple défilé. Les Russes défilent vers la Pologne. Six mille hommes avec une partie de leur bagage y sont déjà entrés , & aujourd'hui marche un autre corps de leur armée. Mais je ne saurais déterminer encore combien de chemin ils feront. Ceux que je vous enverrai en Silésie arriveront en trois jours près de Breslau ; en six , ils feront à Neisse , & en sept , dans les environs d'Oppeln , pour détruire le pont , afin que l'ennemi ne puisse passer. Dans huit jours , ils attaqueront & chasseront le corps près de Cosel , dont la garnison n'est pas assez forte pour faire cette

besogne. Ce qui sera détaché d'ici à Hirschberg, y doit arriver en trois jours, pour relever les bataillons.

„ Au reste, envoyez-moi au plutôt une liste des régiments & bataillons que vous avez à vos ordres. Je suis votre affectionné Roi. „

FRÉDÉRIC.

„ Voilà, mon cher ami, le petit raisonnement que je fais dans les circonstances présentes. L'ennemi est ma bouffole, il faut que je me règle sur ses mouvements. Je crois qu'il prendra demain, ou au plus tard après demain, le chemin de la Pologne. Alors je vous écrirai positivement ce que je ferai. Mais quoique les choses diffèrent, préparez-vous au commandement de la haute-Silésie; vous êtes le plus digne à qui je puisse le destiner. Je détacherai d'ici en droiture à peu près neuf bataillons complets, dix escadrons de hussards, dix de cavalerie; ensuite je relèverai tout le poste de Hirschberg avec mes troupes, & Goltze marchant à Landshout, vous procurera un détachement de la même force, qui marchera à Neisse, dont

vous pourrez tirer le régiment de Ramin, dès que vous marcherez en-avant; desorte que vous aurez dix-huit ou dix-neuf bataillons avec vingt escadrons des miens, fans ce que je pourrai laisser de cavalerie à Hirschberg & à Landshout; car je voudrais volontiers que Werner pût être de l'expédition de la haute-Silésie, & pour le remplacer, je pourrais laisser Ruefch & Malakowsky à Landshout. Ensuite je marcherai en Saxe avec treize mille hommes à peu près. J'en ai ici trente-neuf mille, desorte que j'en laisserai vingt-fix mille en Silésie. Adieu, mon cher ami. Je vous embrasse.,,

FRÉDÉRIC.

Vingt-troisième Lettre.

Ce 6 octobre.

„ L'ennemi marchera, je crois, aujourd'hui; ce qui éclaircira nos doutes, selon toutes les apparences. Les Russes s'écarteront de la route de Thorn, & les Autrichiens marcheront par Rawiz le long de la frontière. En ce cas, voici ma disposition. Le général Platen marchera à l'instant avec

Le regiment de Putkammer, dix escadrons de cuirassiers & le bataillon de Bodenbrug. Il fera dans trois jours de marche près de Breslau, le quatrième repos, le fixième à Lœwen, le septième un détachement à Oppeln pour rompre le pont, le huitième rompre le pont de Krappitz & chasser les pandoures de Cosel. Huit bataillons avec douze pièces de douze livres de bale, & les généraux Queis & Gablenz, partiront le même jour, trois marches à Langen-Oels, un jour de repos, le fixième jour à Neisse; le même jour le général Thiele part avec cinq bataillons d'infanterie, le général Meyer avec un régiment de dragons, le général Malakowsky avec les régiments de Ruefch & de Malakowsky, qui tous deux font 600 hommes. Le quatrième jour, ce corps fera à Lands-hout pour vous relever. Vous pouvez donc prendre cinq escadrons de Bareith, le régiment de Werner à un escadron près, & les sept bataillons, & vous rendre en trois jours à Neisse. Il ne faut point de détachement à Warta; si vous voulez absolument y mettre quelque chose, que ce soit un bataillon-franc. Vous pouvez donc être avec vos sepe-

bataillons dans trois jours à Neisse. Vous passerez la rivière, & chasserez le corps qui est à Neustadt. Si Harſch détache pour la haute-Silésie, il faut que Goltze détache à proportion pour Neisse. Les cinq bataillons que j'envoie, pourront en tout cas tenir le poste de Landshout, pourvu qu'il n'y ait que Jahnus qui reste à Schatzlar. Dès que Platen aura expédié les gens de Cofel, vous pourrez vous rejoindre à Leobſchiz & Neustadt, ou quelque part par là. Laudon repassera par la haute-Silésie, & c'est pour lui prêter la main, que Harſch détachera du monde à Lubow, & si ces gens ne trouvaient personne vis-à-vis d'eux, ils feraient assez forts pour entreprendre ou le siège de Cofel ou celui de Neisse. Je dois ajouter que s'il ne reste que Jahnus près de Schatzlar, vous pouvez vous servir de tout le régiment de Bareith. Votre grand objet est de prévenir Laudon, ce qui est immanquable, de détruire les magasins, si l'ennemi en fait à Troppau ou à Jægerndorf, & de harceler Laudon tant que vous pourrez. Le corps de Laudon monte à dix-huit mille hommes, consistant en dix régiments de cavalerie,

dont trois font très - faibles , vingt - sept bataillons , dont cinq font mille hommes , les autres régiments à peu près mille hommes aussi , douze cents hofards & deux mille Croates. Voilà fur quoi vous pouvez compter. Ce matin , les Russes & Laudon se trouvaient encore entre Schlichtingsheim & Strauwasser. Dès que je saurai qu'ils marchent & qu'ils se séparent , je ferai partir mes trois colonnes , & vous en avertirai , pour que le septième jour vous puissiez être près de Neisse. Quant à moi , dès que je verrai que tout est parti d'ici , je prendrai le chemin de Buntzlau & de Gœrlitz , pour finir la campagne près de Dresde. Voilà tout ce que mes facultés me permettent de faire en attendant. Si Harfch fait quelque détachement , envoyez toujours à bon compte à Neisse , en même proportion ; car il est tems de penser à la haute - Silésie. Adieu , mon cher ami , je vous embrasse de tout mon cœur. „

FRÉDÉRIC.

Vingt - quatrième Lettre.

A Sophienthal ce 9 octobre 1759.

„ Vous ne concevez pas , mon cher , la combinaison de ces affaires - ci. Laudon ne peut passer l'Oder qu'à Ratibor ou à Oppeln. On dit que les Croates assemblent des magasins de ce côté-là. Il faut les détruire , ces magasins , ou les enlever à l'ennemi , & faire ruiner le pont d'Oppeln & de Ratibor avant l'arrivée de Laudon. Il faut de plus chasser une troupe de gueux , qui se donnent les airs de bloquer Cofel. J'ai envoyé cinq escadrons de houfards à Breslau. Je leur ordonnerai d'aller à Lœwen. Envoyez-y Werner incessamment avec cinq escadrons de son régiment.

„ Instruisez - le des projets de l'ennemi & des miens sur la haute - Silésie. Peut-être qu'avec ces dix escadrons , il pourra remplir ces trois objets , savoir : prendre les magasins , rompre les ponts & chasser l'ennemi des environs de Cofel. Quant à moi , je ne veux ni séparer mon armée ni faire des détachements , tant que les Russes & les

Autrichiens sont ensemble. Ils campent entre Mechen & Grand-Osten, ayant la Bartsch devant eux. J'attends le moment de leur séparation. En peu de jours les Russes seront obligés d'aller à Pofnanié, & Laudon de gagner la haute-Silésie. C'est alors que je détacherai de l'infanterie pour Breslau; je les préviendrai toujours. Mon détachement pour Landshout pourra y arriver en trois jours; si avec ce corps vous marchez droit à Neisse, & que vous vous joigniez à Neustadt avec les régiments que je destine pour la haute-Silésie, vous ferez toujours en état de harceler Laudon au passage de l'Oder, ou de donner sur son arrière-garde; & si Harsch détache en conséquence, vous vous fortifiez aussi à mesure que l'ennemi se fortifie. Sachez qu'avec environ deux mille cinq cents hofards & trois mille cinq cents hommes de cavalerie, j'ai fait tête pendant toute la campagne à dix ou douze mille hommes de troupes légères, à dix régiments de cavalerie autrichienne & à toute la cavalerie des Russes. Ainsi, avec vingt escadrons de cavalerie & deux bons régiments de hofards, vous pouvez également faire tête.

à la cavalerie de Laudon , dont trois régiments sont totalement ruinés , & les autres ont furieusement souffert. Il ne s'agit ensuite que de prendre des terrains où la cavalerie n'ait pas beau jeu pour agir. Laudon n'a que huit mille hommes d'infanterie. Ses troupes se fondent tous les jours. Elles sont cinq à six jours sans pain , & seront obligées de faire une terrible marche , qui leur coûtera pour le moins trois mille hommes de désertion. Ajoutez à cela que ces troupes ont pris la dysenterie , & par conséquent que la faiblesse & la mauvaise nourriture obligeront Laudon de les ramener le plus vite qu'il pourra en Moravie. Ainsi , loin de vous présenter de grandes difficultés , figurez - vous une nouvelle carrière de gloire qui s'ouvre pour vous. Sur ce , je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte & digne garde. »

FRÉDÉRIC.

Nous n'avons rapporté ici que vingt-quatre lettres du Roi de Prusse au général Fouquet ; on en a imprimé 62 dans le

Recueil de lettres de S. M. le Roi de Prusse, pour servir à l'histoire de la guerre dernière. Celles-ci nous ont paru les plus intéressantes & les plus propres à donner une idée du caractère & de la conduite de Frédéric.

Fin du Tome second.

T A B L E S
DES MATIÈRES CONTINUES
DANS CE VOLUME.

A.

- Affaires* - tableau des — entre la France & l'Angleterre ; en 1762 : page 170 &c.
Apraxin , commande une armée russe contre le roi de Prusse. 19.
Aremberg , le Duc d' — commande un corps de troupes autrichiennes 21 - 22.
Arenfeld , major Suedois — extrait de sa relation de la bataille de Zorndorf. not. 35.
Argenson , Voyer d' — prend Halberstadt , ravages que les Français firent dans cette ville. 65 - 66.
Auguste , électeur de Saxe , rassemble ses troupes , à l'approche des Prussiens 7. — perd ses états héréditaires 15.
Auguste Guillaume , prince héréditaire & frère de Frédéric II — est envoyé dans la Lusace avec une armée 35 — perte qu'essuya son corps pendant cette marche 35 - 36 — manière dont il fut reçu par le roi ; not. 19 — lettre qu'il écrivit au roi 260 &c. — sa correspondance avec Frédéric II 352.

B.

- Bachmann* , brigadier russe , sa conduite modérée à Berlin. 131 —
Bamberg , l'évêque , exerce une partie de l'armée de l'empire 270 anecdote ibid.
Beck , général autrichien , enlève un corps de prussiens près de Meissen 114 — not. 44.
Belling , colonel de Housfards ; s'oppose aux Suédois , avec un seul regiment ; plaisanterie de Frédéric à son sujet 153.
Berlin , mise à contribution par Tottleben 132 &c.
Bevern , le Duc de — conduit un corps de prussiens dans la Saxe 7 - 8. défait un corps d'autrichiens

- 24 &c. — est envoyé par le roi à la poursuite des autrichiens 30. — entretant avec son armée une communication avec la Silésie 51. — forme un camp retranché auprès de Breslau 52. — il est attaqué dans son camp 54 &c. & abandonne Breslau à sa propre défense 55. — il est fait prisonnier 56 & not. 25.
- Breslau* — est pris par les autrichiens 56. — assiégé & repris par les prussiens 60. —
- Brogie*, commande une armée française, contre la Hanovre 120.
- Braun*, général autrichien, commande une armée impériale 12. fait des mouvemens pour se joindre avec l'armée saxonne 13. perd la bataille de Lowolitz 13 - 14. fait une nouvelle tentative pour délivrer l'armée saxonne 14 - 15. — commande un corps de troupes près de Badiu 21 &c. se retire à Prague 23 — meurt des blessures qu'il avoit reçues à la Bataille de Prague. 29.
- Brunswik*. *Le duc Ferdinand* de — commande l'aile droite de l'armée prussienne qui entre dans la Saxe; & se rend à Dresde 7. — est envoyé en Bohême avec un corps de troupes 12. — succès de ses opérations dans la Bohême ibid. — force les Français de repasser le Rhin 67 &c.
- Brunswik*, le prince Français de — est tué à la bataille de Hochkirchen 85.
- Buccom*, le général de — commande l'avant-garde autrichienne & a une escarmouche avec les prussiens 17.
- Butturlin*, commande l'armée russe après Soltikow 147.

C.

- Catharine Alexiowna*, monte sur le Trône 161 &c. — fait la paix avec la Prusse 163 &c.
- Cercles* armée des — 249.
- Charles* — le prince — de Lorraine, obtient le commandement de la grande armée autrichienne 19 — il va au devant des prussiens & les attaque à Lissa, ou son armée est battue 57 &c.

Solberg, assiégé par les russes 89. &c. & prise 150 - 151.
Collin, bataille de — 32 &c.

Convention de Closter - Seven, not. 21 — Lettre du roi de Prusse au roi d'Angleterre après cette convention 267 réponse du roi d'Angleterre. 268.

Cumberland, le duc de — est battu près d'Haitenbek & obligé de conclure une convention 41.

Gustrin, est bombardé par les russes 73. — & réduit en cendres 74. — ce que le roi de Prusse dit au commandant de cette place. not. 32.

Czernischef, est chargé d'une exécution contre Berlin 133.

D.

Deuy, le général de — commande l'armée autrichienne après la mort de Broun 37. — il gagne la bataille de Collin 31 &c. — il fait lever aux prussiens le siège d'Olmuz 71 &c. il gagne la bataille de Hochkirchen 82 &c. est battu & dangereusement blessé à la bataille de Torgau 139 &c.

Diffidation droit de — 249 - 250.

Dohna, général prussien, s'oppose aux Russes 73. — commande un corps de troupes envoyées en Pologne 92 &c. on lui ôte le commandement de l'armée 97. 311.

Draschkowitz, garde-Auflig avec un corps d'autrichiens & est mis en fuite par le roi de Prusse 23.

Dresde, est prise par les prussiens 7. Frédéric y fait ouvrir les archives 8-9 ; reprise par l'armée des cercles 110 - 111.

E.

Elisabeth, Impératrice de Russie. Sa mort 156. changemens qui arriverent à l'égard du roi de Prusse 156 —

Esterhazy, général autrichien, son respect pour les ouvrages de l'art, discipline qu'il fit garder à Potsdam 330.

Etrée, le maréchal d' — bat l'armée d'observation, commandée par le duc de Cumberland 41.

Fermor, commande les Russes à la bataille de Zorn-dorf. 76. &c. --- ce qu'il écrivit à l'Impératrice de Russie après cette bataille 79.

le *Ferre*, dirige le siège de Schweidniz. 166 &c.

Fink, général prussien, est fait prisonnier avec un corps de troupes, sous son commandement, & capté. 113 &c.

Flemming, lettre du comte de --- au comte de Bruhl. not. 3.

France, la --- conclut un traité avec l'Impératrice-reine. 2.

Français les --- attaquent la Hanovre. 40 &c.

Freiberg, bataille de --- 167. 168.

Frédéric II. est informé des projets des cours de Vienne, de Petersbourg & de Dresde 3. — renforce les troupes dans la basse Poméranie. 4. Fait demander à l'Impératrice-reine le sujet de ses préparatifs ibid — fait publier un écrit contre le rescript de la cour impériale. p. 6 — Il se refouta la guerre ibid — raisons qu'il donne pour justifier son agression not. 6 — Il pénètre avec son armée dans la Saxe 7 &c. Manifeste qu'il fait publier — not. 7. — Il forme le projet de désarmer l'armée saxonne. 11. &c. — Négociations avec le roi de Pologne. not. 11. — Il fait entrer son armée dans les quartiers d'hiver. 16. &c. — Puissances contre lesquelles il eut à se défendre. 19. Il est mis au ban de l'empire. 19-20. — Reflexions sur les armées des cercles not. 12. — Son armée se réunit près de Prague. 26. Lettre qu'il écrit à la reine mère, après la bataille de Prague not. 15. — anecdote 255. &c. — Lettre du roi à milord Maréchal, sur la bataille de Colin. 257. — Situation fort triste où il se trouve. 44. & not. 23. Discours qu'il fit à son armée avant la bataille de Rosbach. 282. &c. Discours qu'il adressa aux chefs de bataillons &c. de son armée avant la bataille de Lissa. not. 27. anecdotes 295 &c. — Lettre qu'il écrivit à l'Impératrice-reine, après la prise de Breslau.

Breslau. not. 29 — il obtient des subfides du parlement d'Angleterre 63 — réflexions fur les marches de Fréderic 89 &c. moyens auxquels il eut recours pour tirer de l'argent. 118. 119. Forcés qu'il eut à combattre dans l'année 1760. p. 120. Plan que les cours de Vienne & de Petersbourg avaient formé pour cette campagne. 121. — il est obligé de lever le fiége de Drefde, 126; mouvemens qu'il fit pour engager les Autrichiens à une bataille. 126-127. — Lettre qu'il écrivit au marquis d'Argens. 324 &c. Discours qu'il fit à fes généraux la veille de la bataille de Torgau. 330 &c. Anecdotes 132 &c. --- il prévient les ennemis par des marches rapides. 144 --- la situation après la jonction de l'armée ruffe & autrichienne 145 &c. --- Anecdote 350-351.

Fouquet, le général, est défait par Laudon. 121 &c. — Sa correspondance avec le roi de Pruffe. pag. 421.

G.

George III. roi d'Angleterre, fa declaration dans une affemblée du parlement au fujet du roi de Pruffe. 143.

Griboval, dirige le fiége de Glaz. 123. défend Schweidniz. 166.

H.

Haddik, général Hongrois, met Berlin à contribution. 43 ---

Halberftatt --- ravages que les françois y firent. 65.

Harsch, général autrichien affiége Neiffé. 82 ---

Heiden --- fa défense habile de Colberg. 89 ---

Henri, le prince --- frère du roi de Pruffe --- fait des prodiges de valeur dans la bataille de Prague. 28 --- repouffe les François qui s'étoient emparés de la ville d'Halberftatt. 67 --- fe foutient en Saxe contre des forces bien fupérieures aux fiennes. 81 --- fait une irruption en Bohême. 94 --- il entre dans la Luface. 105 --- marche favante qu'il fit pour fe joindre avec le général Wunfeh. 111 --- fait lever à Laudon le fiége de Breslau. 125 --- fa contenance contre des ennemis fupérieurs. 125; gagne la bataille de Freiberg. 168.

Hernstadt, est réduite en cendres par les Russes. 106.
Herzberg, le comte de --- ce qu'il dit dans son mémoire raisonné, au sujet du commencement de la guerre de 7 ans. p. 209 &c.

Hildbourghausen, le prince de Saxe --, commande l'armée de l'empire à Rosbach. 46 &c.

Hochkirchen, bataille de --- 83 &c.

Hubertshourg, la paix de --- 181 &c. Extrait du traité. not. 72.

I.

Izenblitz, commande un corps de prussiens en Saxe: 87.

K.

Kai, bataille avec les Russes près de ce village. 96 &c.

Keith, allié de Prague. 31 --- est tué à la bataille de Hochkirchen. 88. anecdotes sur ce général. not. 37.

Kleist, général, les opérations dans la Franconie. 168 - 169.

Kleist, major prussien, & un des meilleurs poètes allemands est blessé mortellement à la bataille de Kunersdorf. anecdotes not. 40.

Klinggraf, ministre prussien à la cour de Vienne. Ce qu'il dit à l'Impératrice-reine dans une audience qu'elle lui avait donnée. 199. réponse de l'impératrice. 200 --- mémoire qu'il présente à la cour de Vienne 200 &c. réponse à ce mémoire 202 &c. --- présente un second mémoire 203. réponse de la cour de Vienne. 203.

Koenigsberg, le comte de --- commande un corps d'Autrichiens 21 - 24. qui est défait par les Prussiens. 24 - 25.

Kunersdorf, bataille de --- 97 &c.

L.

Laudon, enlève aux Prussiens 4000 chariots chargés d'argent & de provisions de bouche &c. 71. --- se joint avec les Russes 97. --- décide la bataille de Kunersdorf. 100 --- défait totalement le général Fouquet. 121 &c. prend le comté de Glaz. 121 --- veut surprendre Breslau. -- il somme cette ville de se rendre. 124 --- attaque le camp du roi près de

Ligniz & est battu. 129 &c. --- Lettre que lui écrivit Marie Thérèse, not. 55. --- Il prend Schweidnitz l'épée à la main. 147 &c. --- il abandonne Landshout au pillage 122.

Lexell, le feldmaréchal de --- commande un corps de troupes en Prusse. 7 --- attaque les Russes & est obligé de se retirer. p. 38 &c.

Lissa, bataille de, 87 &c.

Londres, traité de, 2. extrait de ce traité. not. 1. quelques différens qu'on arrangea à l'occasion de ce traité not. 2.

Lowositz, bataille de, p. 13 &c. & not. 9.

Lufinski, colonel autrichien, commande un détachement de houlards &c p. 17.

M.

Maquire, le général de --- défend Dresde. 127 &c.

Maréchal, le général --- sa défense vigoureuse de la ville d'Olmuz. 70 &c.

Maxen --- un corps de Prussiens est fait prisonnier de guerre près de cet endroit. 113.

Montalembert, le marquis de, sa lettre à Monf. de Choiseul. not. 51.

Mustapha III. empereur de Turquie envoie un ambassadeur à Frédéric II. 183. not. 73.

N.

Nadasti --- assiège Schweidnitz. 44.

Négociations de Frédéric II. avec l'empereur de Turquie & le Chan de Tartarie. 153. & not. 62.

Nivernois; le duc de, vient à Berlin. 1. objet de ses négociations. 2.

O.

d'O, commandant de Glaz, passe chez les Autrichiens après la prise de cette place. 123.

Olmuz --- est assiégé par le roi de Prusse. 70. qui est obligé d'enlever le siège. p. 71 &c. --- l'Impératrice dédommage les habitans de cette ville. not. 31.

- P.

Piccolomini, le prince de, commande une armée impériale. 12. son armée se retranche fort avantageusement. 18.

Pierre III. empereur de Russie, admirateur de Frédéric II. 157 &c. devient un nouvel allié du roi de Prusse &c. 158. --- révolution qui arriva bientôt. 159. &c. il renonce à l'empire 162. & meurt 162.

Pirna, l'armée saxonne est bloquée dans cet endroit 10. elle y est prise 15. réponse de Frédéric à un article de la capitulation. not. 10.

Prague, bataille de --- 26, 27, 28, 29, 30, --- est bloquée par les Prussiens 31. --- qui sont obligés d'enlever le siège p. 34.

Pultammer, général-major prussien, commande la garnison de Gabel & est obligé de se rendre. 35.

R.

Ravages, que les Russes exercèrent dans le Brandebourg & la Silésie. 107 &c. & not. 41.

Richelieu, le maréchal de --- force les alliés de Frédéric à conclure la convention de Closter-Seven. 41. s'avance vers Magdebourg. 42.

Riverfon, le colonel de --- dirige le siège de Schweidnitz. 53.

Rosbach, bataille de --- 45 &c. anecdote. 275 --- relation de cette bataille. 276 &c. réflexions sur la constitution de l'empire Germanique à l'occasion de cette bataille. 283 &c.

S.

Saxe, la --- est attaquée & soumise par le roi de Russie. 7-8. état dans lequel se trouve alors ce pays. p. 9-10. & not. 8. Avantages que la prise de la Saxe procurait au roi de Prusse. p. 11. l'armée saxonne se rend prisonnière. p. 15.

Schlubrendorf, ministre d'état du roi de Prusse --- services qu'il rendit à Frédéric II. 91.

Schafgotsch, Evêque de Silésie, sa trahison envers Frédéric. 56. not. 26. Lettre qu'il écrit au roi 287. réponse de Frédéric. 290 &c. impression que son ingratitude fait sur l'esprit du roi. 292.

Schmettau, le comte de --- sa défense de Dresde. 87. &c. il capitule l'année suivante, & le roi le déclare incapable de le servir davantage. 110-111.

Schweidnitz, est assiégé par Nadasti. 41 --- & pris d'assaut. 53. --- assiégé & repris par Frédéric. p. 69. --- pris par Laudon 147 &c. attaqué & pris par le roi de Prusse. 165.

Schwerin, lettre que lui écrit le roi de Prusse au sujet de la bataille de Lowositz. not. 9. --- opérations de son armée en Silesie. 17 &c. mène une division de l'armée à Prague --- ses actions dans la bataille de Prague, sa mort. 27-28. anecdotes sur ce général. not. 14.

Seidlitz, eut beaucoup de part au gain de la bataille de Zorndorf. not. 36.

Serbillon, le comte de --- commande un corps d'Autrichiens dans la Moravie. 21.

Sers, le major-général de --- commande la forteresse de Schweidnitz. 53.

Soltikoff, gagne la bataille de Kunnersdorf. 95 &c.

Soubise, le prince de --- commande une armée française qui entre en Saxe. 42 --- est battu par le roi de Prusse. 45 &c.

Stollberg, le prince de --- est battu à Freiberg. 147.

Suédois --- entrent dans la Poméranie prussienne. 39 --- & se retirent bientôt. 40. ils sont repoussés jusqu'à Stralsund. 61 --- anecdote not. 30.

Sulkowsky, magnat polonois, est enlevé par les Prussiens. 95.

T.

Tauenzin, commandant de Breslau, ce qu'il répondit à Laudon qui somma la ville de se rendre. 124.

Torgau, la bataille de --- 138 &c.

Tottleben, général russe, prend Berlin, & exige une forte contribution. 133 &c.

U.

Uedel, général prussien, perd une bataille contre les Russes. 96 &c.

Vienne, la cour de --- publie un rescrit circulaire au sujet des armemens du roi de Prusse. 5. not. 5.

W.

Warkotsch, gentilhomme silésien, forme le projet d'enlever le roi de Prusse & de le livrer aux Autrichiens. 154 &c. not. 63. & 64.

Wiegarten, secrétaire de légation de la cour de Vienne à Berlin, gagné par la cour de Prusse, lui donne des copies de toutes les dépêches qu'il reçoit. not. 4.

Werner, général de hussards prussiens, marche au secours de la forteresse de Colberg, & fait lever aux Russes le siège de cette place. 132. & not. 55. chasse les Suédois jusqu'à Stralsund. 141.

Windsheim, ville impériale, prise par les Prussiens. 169.

Winterfeld, position du corps de troupes qui était sous son commandement. 17 --- est blessé à la bataille de Prague. not. 16 --- est blessé mortellement dans une action contre les Autrichiens. 52.

Wittenberg, le duc de, envoie des troupes auxiliaires à l'impératrice-reine. 18.

Wunsch, fait prisonnière la garnison russe à Frankfort sur l'Oder. 100 --- est envoyé en Saxe, avec une partie de l'armée prussienne. 150 --- reprend Leipzig, Wittenberg & Torgau. 110.

Z.

Zastrow, commandant de Schweidnitz. 149. perd son régiment. not. 61.

Zieten, se distingue à la bataille de Prague. 28 --- attaque le front des Autrichiens à la bataille de Torgau. 139.

Zorn-dorf, la bataille de --- 76 &c. anecdotes. 306.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

100-100000-1, 100

100-100000-1

100-100000-1
100-100000-1
100-100000-1
100-100000-1
100-100000-1

